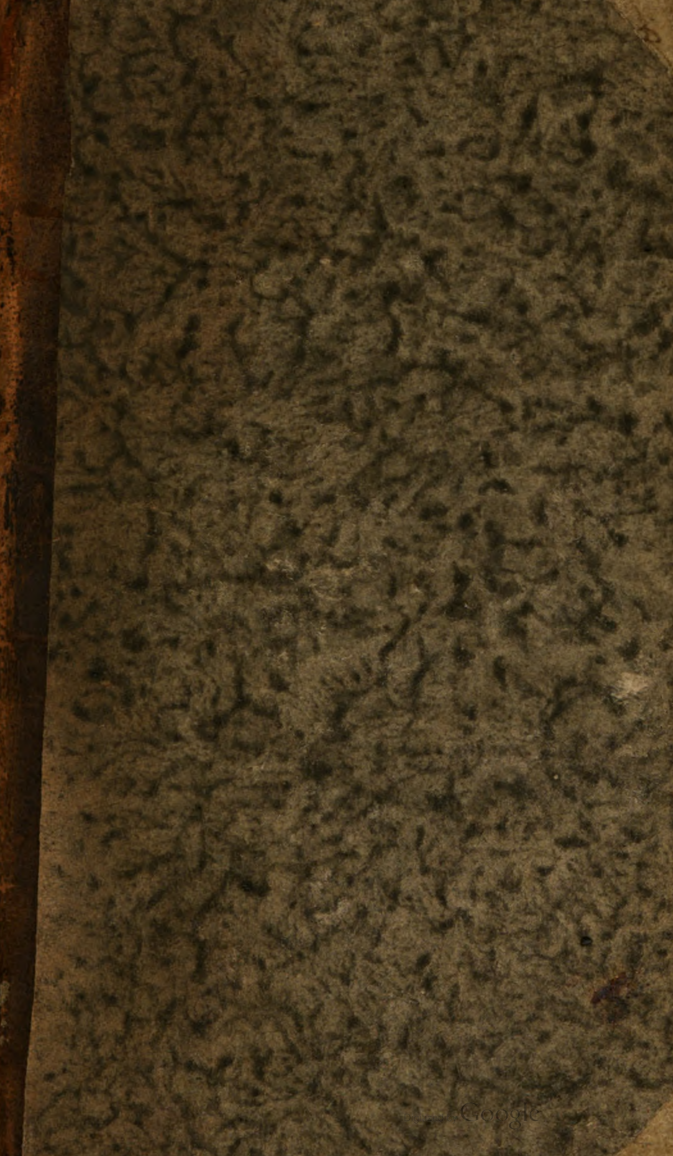
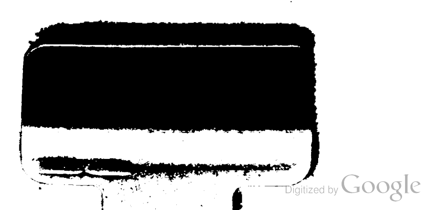




OEUVRES

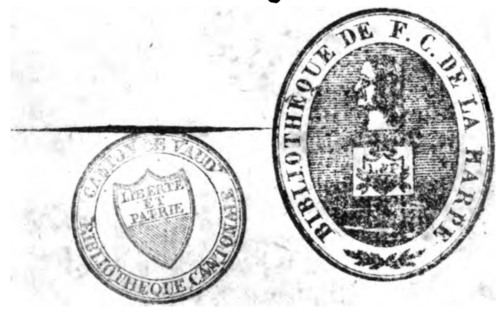
COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-CINQUIEME.



A LYON,

Chez J. B. Delamolliere, Impr. Libraire.

1792.

ROMANS.

L' INGENU,

HISTOIRE VERITABLE,

Tirée des manuscrits du père Quesnel.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le prieur de Notre-Dame de la Montagne et mademoiselle sa sœur recontrèrent un huron.

Un jour *Saint Dunstan*, irlandais de nation et saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, et arriva par cette voiture à la baie de Saint-Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à sa montagne, qui lui fit de profondes révérences, et s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunstan fonda un petit prieuré dans ces quartiers-là, et lui donna le nom de *prieuré de la Montagne*, qu'il porte encore, comme un chacun sait.

En l'année 1689, le 15 juillet au soir, l'abbé de *Kerkabon*, prieur de Notre-Dame de la Montagne, se promenait sur le bord de la mer avec mademoiselle de *Kerkabon* sa sœur pour prendre le frais. Le prieur déjà un peu sur l'âge était un très-bon ecclésiastique, aimé de ses voisins, après l'avoir été autrefois de ses voisines. Ce qui lui avait donné sur-tout une grande considération, c'est

qu'il était le feul bénéficier du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans fon lit quand il avait foupé avec fes confrères. Il favait affez honnêtement de théologie ; et quand il était las de lire *St Auguftin*, il s'amufait avec *Rabelais* ; auffi tout le monde difait du bien de lui.

Mademoifelle de *Kerkabon*, qui n'avait jamais été marié, quoiqu'elle eût grande envie de l'être, confervait de la fraîcheur à l'âge de quarante-cinq ans ; fon caractère était bon et fenfible ; elle aimait le plaifir et était dévote.

Le prieur difait à fa fœur en regardant la mer : Hélas ! c'eft ici que s'embarqua notre pauvre frère avec notre chère belle-fœur madame de *Kerkabon* fa femme fur la frégate l'*hirondelle* en 1669, pour aller fervir en Canada. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions efpérer de le revoir encore.

Croyez-vous, difait mademoifelle de *Kerkabon*, que notre belle-fœur ait été mangée par les Iroquois comme on nous l'a dit ? Il eft certain que fi elle n'avait pas été mangée, elle ferait revenue au pays. Je la pleurerai toute ma vie ; c'était une femme charmante ; et notre frère, qui avait beaucoup d'efprit, aurait fait affurément une grande fortune.

Comme ils s'attendriffaient l'un et l'autre à ce fouvenir, ils virent entrer dans la baie de Rence un petit bâtiment qui arrivait avec la marée ; c'était des anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur pays. Ils fautèrent à terre fans regarder monfieur le prieur ni mademoifelle fa fœur, qui fut très-choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très-bien fait, qui s'élança d'un ſaut par-deſſus la tète de ſes compagnons, et ſe trouva vis-à-vis mademoiſelle. Il lui fit un ſigne de tête, n'étant pas dans l'uſage de faire la révérence. Sa figure et ſon ajuſtement attirèrent les regards du frère et de la ſœur. Il était nu-tête, et nu-jambes, les pieds chauſſés de petites ſandales, le chef orné de longs cheveux en treſſes, un petit pourpoint qui ſerrait une taille fine et dégagée; l'air martial et doux. Il tenait dans ſa main une petite bouteille d'eau des Barbades, et dans l'autre une eſpèce de bourſe dans laquelle était un gobelet et de très-bon biſcuit de mer. Il parlait français fort intelligiblement. Il préſenta de ſon eau des Barbades à mademoiſelle de *Kerkabon* et à monſieur ſon frère; il en but avec eux; il leur en fit reboire encore, et tout cela d'un air ſi ſimple et ſi naturel que le frère et la ſœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs ſervices, en lui demandant qui il était et où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en ſavait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu, et allait s'en retourner.

Monſieur le prieur jugeant à ſon accent qu'il n'était pas anglais, prit la liberté de lui demander de quel pays il était. Je ſuis huron, lui répondit le jeune homme.

Mademoiſelle de *Kerkabon*, étonnée et enchantée de voir un huron qui lui avait fait des politeſſes, pria le jeune homme à ſouper; il ne ſe fit pas

prier deux fois, et tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Notre-Dame de la Montagne.

La courte et ronde demoiſelle le regardait de tous ſes petits yeux, et diſait de temps en temps au prieur : Ce grand garçon-là a un teint de lis et de roſe ! qu'il a une belle peau pour un huron ! Vous avez raiſon, ma ſœur, diſait le prieur. Elle feſait cent queſtions coup ſur coup, et le voyageur répondait toujours fort juſte.

Le bruit ſe répandit bientôt qu'il y avait un huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empreſſa d'y venir ſouper. L'abbé de *St Yves* y vint avec mademoiſelle ſa ſœur, jeune baſſe-brette, fort jolie et très-bien élevée. Le bailli, le receveur des tailles et leurs femmes furent du ſouper. On plaça l'étranger entre mademoiſelle de *Kerkabon* et mademoiſelle de *St Yves*. Tout le monde le regardait avec admiration; tout le monde lui parlait et l'interrogeait à la fois; le huron ne s'en émouvait pas. Il ſemblait qu'il eût pris pour ſa deviſe celle de milord *Bolingbroke : nihil admirari.* Mais à la fin, excédé de tant de bruit, il leur dit avec aſſez de douceur, mais avec un peu de fermeté : Meſſieurs, dans mon pays on parle l'un après l'autre; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre ? La raiſon fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques momens. Il ſe fit un grand ſilence. Monſieur le bailli, qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maiſon qu'il ſe trouvât, et qui était le plus grand queſtionneur de la province, lui dit en ouvrant

la bouche d'un demi-pied : Monſieur, comment vous nommez-vous ? On m'a toujours appelé l'*Ingénu*, reprit le huron, et on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je penſe, comme je fais tout ce que je veux.

Comment étant né huron avez-vous pu, Monſieur, venir en Angleterre ? C'eſt qu'on m'y a mené ; j'ai été fait dans un combat priſonnier par les Anglais, après m'être bien défendu ; et les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils ſont braves et qu'ils ſont auſſi honnêtes que nous, m'ayant propoſé de me rendre à mes parens ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que de mon naturel j'aime paſſionnément à voir du pays.

Mais, Monſieur, dit le bailli avec ſon ton impoſant, comment avez-vous pu abandonner ainſi père et mère ? C'eſt que je n'ai jamais connu ni père ni mère, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, et tout le monde répétait, *ni père, ni mère !* Nous lui en ſervirons, dit la maîtreſſe de la maiſon à ſon frère le prieur : que ce monſieur le huron eſt intéreſſant ! L'*Ingénu* la remercia avec une cordialité noble et fière, et lui fit comprendre qu'il n'avait beſoin de rien.

Je m'aperçois, monſieur l'*Ingénu*, dit le grave bailli, que vous parlez mieux français qu'il n'appartient à un huron. Un français, dit-il, que nous avions pris dans ma grande jeuneſſe en Huronie, et pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enſeigna ſa langue ; j'apprends très-vite ce que je veux

apprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos français réfugiés que vous appelez *huguenots*, je ne sais pourquoi; il m'a fait faire quelques progrès dans la connaissance de votre langue; et dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je suis venu voir votre pays, parce que j'aime assez les Français quand ils ne font pas trop de questions.

L'abbé de *S[t] Yves*, malgré ce petit avertissement, lui demanda laquelle des trois langues lui plaisait davantage, la hurone, l'anglaise ou la française? La hurone sans contredit, répondit l'*Ingénu*. Est-il possible, s'écria mademoiselle de *Kerkabon*? j'avais toujours cru que le français était la plus belle de toutes les langues après le bas-breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'*Ingénu* comment on disait en huron du tabac? et il répondait *taya*; comment on disait manger? et il répondait *essenten*. Mademoiselle de *Kerkabon* voulut absolument savoir comment on disait faire l'amour. Il lui répondit *trovander*, (*a*) et soutint, non sans apparence de raison, que ces mots-là valaient bien les mots français et anglais qui leur correspondaient. *Trovander* parut très-joli à tous les convives.

M. le prieur qui avait dans sa bibliothèque la grammaire hurone dont le révérend père *Sagar Théodat* récollet, fameux missionnaire, lui avait fait présent, sortit de table un moment pour l'aller consulter. Il revint tout haletant de tendresse et de joie; il reconnut l'*Ingénu* pour un vrai huron.

(*a*) Tous ces noms sont en effet hurons.

On difputa un peu fur la multiplicité des langues, et on convint que fans l'aventure de la tour de Babel toute la terre aurait parlé français.

L'interrogant bailli, qui jufque-là s'était défié un peu du perfonnage, conçut pour lui un profond refpect; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'*Ingénu* ne s'aperçut pas.

Mademoifelle de *St Yves* était fort curieufe de favoir comment on fefait l'amour au pays des Hurons. En fefant de belles actions, répondit-il, pour plaire aux perfonnes qui vous reffemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mademoifelle de *St Yves* rougit et fut fort aife. Mademoifelle de *Kerkabon* rougit auffi, mais elle n'était pas fi aife; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adreffât pas à elle, mais elle était fi bonne perfonne que fon affection pour le huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda, avec beaucoup de bonté, combien il avait eu de maîtreffes en Huronie? Je n'en ai jamais eu qu'une, dit l'*Ingénu*; c'était mademoifelle *Abacaba*, la bonne amie de ma chère nourrice; les joncs ne font pas plus droits, l'hermine n'eft pas plus blanche, les moutons font moins doux, les aigles moins fiers, et les cerfs ne font pas fi légers que l'était *Abacaba*. Elle pourfuivait un jour un lièvre dans notre voifinage, environ à cinquante lieues de notre habitation: un algonquin mal élevé, qui habitait cent lieues plus loin, vint lui prendre fon lièvre; je le fus, j'y courus, je terraffai l'algonquin d'un coup de maffue, je l'amenai aux pieds de ma maîtreffe pieds et poings liés. Les

parens d'*Abacaba* voulurent le manger, mais je n'eus jamais de goût pour ces fortes de festins ; je lui rendis sa liberté, j'en fis un ami. *Abacaba* fut si touchée de mon procédé qu'elle me préféra à tous ses amans. Elle m'aimerait encore si elle n'avait pas été mangée par un ours : j'ai puni l'ours, j'ai porté long-temps sa peau, mais cela ne m'a pas consolé.

Mademoiselle de *St Yves* à ce récit sentait un plaisir secret d'apprendre que l'*Ingénu* n'avait eu qu'une maîtresse, et qu'*Abacaba* n'était plus ; mais elle ne démêlait pas la cause de son plaisir. Tout le monde fixait les yeux sur l'*Ingénu* ; on le louait beaucoup d'avoir empêché ses camarades de manger un algonquin.

L'impitoyable bailli, qui ne pouvait réprimer sa fureur de questionner, poussa enfin la curiosité jusqu'à s'informer de quelle religion était M. le huron ? s'il avait choisi la religion anglicane, ou la gallicane, ou la huguenote ? Je suis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas ! s'écria la *Kerkabon*, je vois bien que ces malheureux Anglais n'ont pas seulement songé à le baptiser. Hé, mon Dieu, disait mademoiselle de *St Yves*, comment se peut-il que les Hurons ne soient pas catholiques ? est-ce que les révérends pères jésuites ne les ont pas tues convertis ? L'*Ingénu* l'assura que dans son pays on ne convertissait personne ; que jamais un vrai huron n'avait changé d'opinion, et que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifiât *inconstance*. Ces derniers mots plurent extrêmement à mademoiselle de *St Yves*.

Nous le baptiserons, nous le baptiserons, disait la *Kerkabon* à M. le prieur ; vous en aurez l'honneur, mon cher frère, je veux absolument être sa marraine ; M. l'abbé de *St Yves* le présentera sur les fonts : ce sera une cérémonie bien brillante, il en sera parlé dans toute la basse-Bretagne, et cela nous fera un honneur infini. Toute la compagnie seconda la maîtresse de la maison ; tous les convives criaient : Nous le baptiserons. L'*Ingénu* répondit qu'en Angleterre on laissait vivre les gens à leur fantaisie. Il témoigna que la proposition ne lui plaisait point du tout, et que la loi des Hurons valait pour le moins la loi des bas-Bretons ; enfin il dit qu'il partait le lendemain. On acheva de vider sa bouteille d'eau des Barbades, et chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'*Ingénu* dans sa chambre, mademoiselle de *Kerkabon* et son amie mademoiselle de *St Yves* ne purent se tenir de regarder par le trou d'une large serrure pour voir comment dormait un Huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit sur le plancher, et qu'il reposait dans la plus belle attitude du monde.

CHAPITRE II.

Le huron nommé l'Ingénu reconnu de ses parens.

L'INGENU, selon sa coutume, s'éveilla avec le soleil au chant du coq, qu'on appelle en Angleterre et en Huronie *la trompette du jour*. Il n'était pas comme la bonne compagnie qui languit dans un lit oiseux jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié

de son tour, qui ne peut ni dormir ni se lever, qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie et la mort, et qui se plaint encore que la vie est trop courte.

Il avait déjà fait deux ou trois lieues, il avait tué trente pièces de gibier à balle seule, lorsqu'en rentrant il trouva monsieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne et sa discrète sœur, se promenant en bonnet de nuit dans leur jardin. Il leur présenta toute sa chasse, et en tirant de sa chemise une espèce de petit talisman qu'il portait toujours à son cou, il les pria de l'accepter en reconnaissance de leur bonne réception; c'est ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il; on m'a assuré que je serais toujours heureux tant que je porterais ce petit brimborion sur moi, et je vous le donne afin que vous soyez toujours heureux.

Le prieur et mademoiselle sourirent avec attendrissement de la naïveté de l'*Ingénu*. Ce présent consistait en deux petits portraits assez mal faits, attachés ensemble avec une courroie fort grasse.

Mademoiselle de *Kerkabon* lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie? Non, dit l'*Ingénu*, cette rareté vient de ma nourrice; son mari l'avait eue par conquête en dépouillant quelques français du Canada qui nous avaient fait la guerre; c'est tout ce que j'en ai su.

Le prieur regardait attentivement ces portraits; il changea de couleur, il s'émut, ses mains tremblèrent: Par Notre-Dame de la Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le visage de mon frère le capitaine et de sa femme. Mademoiselle,

après les avoir considérés avec la même émotion, en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement et d'une joie mêlée de douleur, tous deux s'attendrissaient, tous deux pleuraient, leur cœur palpitait, ils poussaient des cris, ils s'arrachaient les portraits, chacun d'eux les prenait et les rendait vingt fois en une seconde; ils dévoraient des yeux les portraits et le huron: ils lui demandaient l'un après l'autre, et tous deux à la fois, en quel lieu, en quel temps, comment ces miniatures étaient tombées entre les mains de sa nourrice; ils rapprochaient, ils comptaient les temps depuis le départ du capitaine; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au pays des Hurons, et que depuis ce temps ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'*Ingénu* leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère. Le prieur, qui était homme de sens, remarqua que l'*Ingénu* avait un peu de barbe; il savait très-bien que les Hurons n'en ont point. Son menton est cotonné, il est donc fils d'un homme d'Europe. Mon frère et ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons en 1669. Mon neveu devait alors être à la mamelle; la nourrice hurone lui a sauvé la vie et lui a servi de mère. Enfin après cent questions et cent réponses, le prieur et sa sœur conclurent que le huron était leur propre neveu. Ils l'embrassaient en versant des larmes, et l'*Ingénu* riait, ne pouvant s'imaginer qu'un Huron fût neveu d'un prieur bas-breton.

Toute la compagnie descendit; M. de *St Yves*,

qui était grand physionomiste, compara les deux portraits avec le visage de l'*Ingénu*; il fit très-habilement remarquer qu'il avait les yeux de sa mère, le front et le nez de feu monsieur le capitaine de *Kerkabon*, et des joues qui tenaient de l'un et de l'autre.

Mademoiselle de *St Yves*, qui n'avait jamais vu le père ni la mère, assura que l'*Ingénu* leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la Providence et l'enchaînement des événemens de ce monde. Enfin, on était si persuadé, si convaincu de la naissance de l'*Ingénu*, qu'il consentit lui-même à être neveu de monsieur le prieur, en disant qu'il aimait autant l'avoir pour son oncle qu'un autre.

On alla rendre grâce à DIEU dans l'église de Notre-Dame de la Montagne, tandis que le huron d'un air indifférent s'amusait à boire dans la maison.

Les anglais qui l'avaient amené, et qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était temps de partir. Apparemment, leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles et vos tantes, je reste ici, retournez à Plimouth, je vous donne toutes mes hardes, je n'ai plus besoin de rien au monde, puisque je suis le neveu d'un prieur. Les anglais mirent à la voile, en se souciant fort peu que l'*Ingénu* eût des parens ou non en basse-Bretagne.

Après que l'oncle, la tante et la compagnie eurent chanté le *Te Deum*, après que le bailli eut encore accablé l'*Ingénu* de questions, après qu'on eut épuisé tout ce que l'étonnement, la

joie, la tendresse peuvent faire dire, le prieur de la Montagne et l'abbé de St *Yves* conclurent à faire baptiser l'*Ingénu* au plus vite. Mais il n'en était pas d'un grand huron de vingt-deux ans comme d'un enfant qu'on régénère sans qu'il en sache rien. Il fallait l'instruire, et cela paraissait difficile; car l'abbé de St *Ives* supposait qu'un homme qui n'était pas né en France, n'avait pas le sens commun.

Le prieur fit observer à la compagnie, que si en effet M. l'*Ingénu* son neveu n'avait pas eu le bonheur de naître en basse-Bretagne, il n'en avait pas moins d'esprit; qu'on en pouvait juger par toutes ses réponses, et que sûrement la nature l'avait beaucoup favorisé, tant du côté paternel que du maternel.

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre? il dit qu'il avait lu *Rabelais* traduit en anglais, et quelques morceaux de *Shakespeare* qu'il savait par cœur; qu'il avait trouvé ces livres chez le capitaine du vaisseau qui l'avait amené de l'Amérique à Plimouth, et qu'il en était fort content. Le bailli ne manqua pas de l'interroger sur ces livres. Je vous avoue, dit l'*Ingénu*, que j'ai cru en deviner quelque chose, et que je n'ai pas entendu le reste.

L'abbé de St *Yves* à ce discours fit réflexion que c'était ainsi que lui-même avait toujours lu, et que la plupart des hommes ne lisaient guère autrement. Vous avez sans doute lu la Bible? dit-il au huron. Point du tout, monsieur l'abbé; elle n'était pas parmi les livres de mon capitaine; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme

sont ces maudits Anglais, criait mademoiselle de *Kerkabon*; ils feront plus de cas d'une pièce de *Shakespeare*, d'un plumpudding et d'une bouteille de Rum que du Pentateuque. Aussi n'ont-ils jamais converti personne en Amérique. Certainement ils sont maudits de DIEU; et nous leur prendrons la Jamaïque et la Virginie avant qu'il soit peu de temps.

Quoi qu'il en soit, on fit venir le plus habile tailleur de Saint-Malo pour habiller l'*Ingénu* de pied en cap. La compagnie se sépara; le bailli alla faire ses questions ailleurs. Mademoiselle de *St Yves* en partant se retourna plusieurs fois pour regarder l'*Ingénu*, et il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'en avait jamais fait à personne en sa vie.

Le bailli avant de prendre congé présenta à mademoiselle de *St Yves* un grand nigaud de fils qui sortait du collége; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle était occupée de la politesse du huron.

CHAPITRE III.

Le huron nommé l'Ingénu converti.

MONSIEUR le prieur voyant qu'il était un peu sur l'âge, et que DIEU lui envoyait un neveu pour sa consolation, se mit en tête qu'il pourrait lui résigner son bénéfice s'il réussissait à le baptiser et à le faire entrer dans les ordres.

L'*Ingénu* avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de basse-Bretagne, fortifiée

par

par le climat du Canada, avait rendu sa tête si vigoureuse, que quand on frappait dessus, à peine le sentait-il; et quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait; il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive et plus nette, que son enfance n'ayant point été chargée des inutilités et des sottises qui accablent la nôtre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage. Le prieur résolut enfin de lui faire lire le nouveau testament. L'*Ingénu* le dévora avec beaucoup de plaisir; mais ne sachant ni dans quel temps ni dans quel pays toutes les aventures rapportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la scène ne fût en basse-Bretagne; et il jura qu'il couperait le nez et les oreilles à *Caïphe* et à *Pilate*, si jamais il rencontrait ces marauds-là.

Son oncle, charmé de ces bonnes dispositions, le mit au fait en peu de temps; il loua son zèle, mais il lui apprit que ce zèle était inutile, attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ seize cents quatre-vingt-dix années. L'*Ingénu* sut bientôt presque tout le livre par cœur. Il proposait quelquefois des difficultés qui mettaient le prieur fort en peine. Il était obligé souvent de consulter l'abbé de *St Ives*, qui, ne sachant que répondre, fit venir un jésuite bas-breton pour achever la conversion du huron.

Enfin la grâce opéra; l'*Ingénu* promit de se faire chrétien; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circoncis; car, disait-il, je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire, un seul

personnage qui ne l'ait été ; il est donc évident que je dois faire le sacrifice de mon prépuce ; le plutôt c'est le mieux. Il ne délibera point. Il envoya chercher le chirurgien du village, et le pria de lui faire l'opération, comptant réjouir infiniment mademoiselle de *Kerkabon* et toute la compagnie, quand une fois la chose serait faite. Le frater, qui n'avait point encore fait cette opération, en avertit la famille qui jeta les hauts cris. La bonne *Kerkabon* trembla que son neveu, qui paraissait résolu et expéditif, ne se fit lui-même l'opération très-mal adroitement, et qu'il n'en résultât de tristes effets, auxquels les dames s'intéressent toujours par bonté d'ame.

Le prieur redressa les idées du huron ; il lui remontra que la circoncision n'était plus de mode, que le baptême était beaucoup plus doux et plus salutaire, que la loi de grâce n'était pas comme la loi de rigueur. L'*Ingénu* qui avait beaucoup de bon sens et de droiture disputa, mais reconnut son erreur, ce qui est assez rare en Europe aux gens qui disputent ; enfin il promit de se faire baptiser quand on voudrait.

Il fallait auparavant se confesser ; et c'était-là le plus difficile. L'*ingénu* avait toujours en poche le livre que son oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul apôtre se fût confessé, et cela le rendait très-rétif. Le prieur lui ferma la bouche en lui montrant dans l'épître de *St Jacques le mineur* ces mots qui font tant de peine aux hérétiques : *Confessez vos péchés les uns aux autres*. Le huron se tut, et se confessa à un récollet. Quand il eut fini, il tira le récollet du confession-

nal, et saisissant son homme d'un bras vigoureux il se mit à sa place, et le fit mettre à genoux devant lui; allons, mon ami, il est dit, *confessez vous les uns aux autres;* je t'ai conté mes péchés, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. En parlant ainsi il appuyait son large genou contre la poitrine de son adverse partie. Le récollet pousse des hurlemens qui font retentir l'église. On accourt au bruit, on voit le catéchumène qui gourmait le moine au nom de *St Jaques le mineur.* La joie de baptiser un bas-breton huron et anglais était si grande qu'on passa par dessus ces singularités. Il y eut même beaucoup de théologiens qui pensèrent que la confession n'était pas nécessaire, puisque le baptême tenait lieu de tout.

On prît jour avec l'évêque de Saint-Malo, qui, flatté comme on le peut croire de baptiser un Huron, arriva dans un pompeux équipage suivi de son clergé. Mademoiselle de *St Yves* en bénissant DIEU mit sa plus belle robe, et fit venir une coiffeuse de Saint-Malo pour briller à la cérémonie. L'interrogant bailli accourut avec toute la contrée. L'église était magnifiquement parée. Mais quand il fallut prendre le huron pour le mener aux fonts baptismaux, on ne le trouva point.

L'oncle et la tante le cherchèrent par-tout. On crut qu'il était à la chasse selon sa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois et les villages voisins: point de nouvelles du huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On se souvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce pays-là. Monsieur

le prieur et fa fœur étaient perfuadés qu'on n'y baptifait perfonne, et tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'évêque était confondu et prêt à s'en retourner; le prieur et l'abbé de *St Yves* fe défefpéraient; le bailli interrogeait tous les paffans avec fa gravité ordinaire. Mademoifelle de *Kerkabon* pleurait. Mademoifelle de *St Yves* ne pleurait pas; mais elle pouffait de profonds foupirs qui femblaient témoigner fon goût pour les facremens. Elles fe promenaient triftement le long des faules et des rofeaux qui bordent la petite rivière de Rence, lorfqu'elles aperçurent au milieu de la rivière une grande figure affez blanche, les deux mains croifées fur la poitrine. Elles jetèrent un grand cri, et fe détournèrent. Mais la curiofité l'emportant bientôt fur toute autre confidération, elles fe coulèrent doucement entre les rofeaux, et quand elles furent bien fûres de n'être point vues, elles voulurent voir de quoi il s'agiffait.

CHAPITRE IV.

L'Ingénu baptifé.

LE prieur et l'abbé étant accourus, demandèrent à l'*Ingénu* ce qu'il fefait là. Hé parbleu, Meffieurs, j'attends le baptême. Il y a une heure que je fuis dans l'eau jufqu'au cou, et il n'eft pas honnête de me laiffer morfondre.

Mon cher neveu, lui dit tendrement le prieur, ce n'eft pas ainfi qu'on baptife en baffe-Bretagne; reprenez vos habits et venez avec nous. Mademoifelle de *St Yves* en entendant ce difcours, difait

tout bas à sa compagne : Mademoiselle, croyez-vous qu'il reprenne si tôt ses habits ?

Le huron cependant repartit au prieur : Vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre ; j'ai bien étudié depuis ce temps-là, et je suis très-certain qu'on ne se baptise pas autrement. L'eunuque de la reine *Candace* fut baptisé dans un ruisseau ; je vous défie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné qu'on s'y soit jamais pris d'une autre façon. Je ne serai point baptisé du tout, ou je le serai dans la rivière. On eut beau lui remontrer que les usages avaient changé ; l'*Ingénu* était têtu, car il était breton et huron. Il revenait toujours à l'eunuque de la reine *Candace* : et quoique mademoiselle sa tante et mademoiselle de *St Yves*, qui l'avaient observé entre les saules, fussent en droit de lui dire qu'il ne lui appartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien, tant était grande leur discrétion. L'évêque vint lui-même lui parler, ce qui est beaucoup ; mais il ne gagna rien ; le huron disputa contre l'évêque.

Montrez moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un seul homme qui n'ait pas été baptisé dans la rivière, et je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante désespérée avait remarqué que la première fois que son neveu avait fait la révérence ; il en avait fait une plus profonde à mademoiselle de *St Yves* qu'à aucune autre personne de la compagnie, qu'il n'avait pas même salué monsieur l'évêque avec ce respect mêlé de cordialité qu'il avait

témoigné à cette belle demoiselle. Elle prit le parti de s'adresser à elle dans ce grand embarras; elle la pria d'interposer son crédit pour engager le huron à se faire baptiser de la même manière que les Bretons, ne croyant pas que son neveu pût jamais être chrétien, s'il persistait à vouloir être baptisé dans l'eau courante.

Mademoiselle de St *Yves* rougit du plaisir secret qu'elle sentait d'être chargée d'une si importante commission. Elle s'approcha modestement de l'*Ingénu*, et lui serrant la main d'une manière tout-à-fait noble: Est-ce que vous ne ferez rien pour moi, lui dit-elle? et en prononçant ces mots, elle baissait les yeux, et les relevait avec une grâce attendrissante. Ah! tout ce que vous voudrez, Mademoiselle, tout ce que vous me commanderez; baptême d'eau, baptême de feu, baptême de sang, il n'y a rien que je vous refuse. Mademoiselle de St *Yves* eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empressemens du prieur, ni les interrogations réitérées du bailli, ni les raisonnemens mêmes de monsieur l'évêque n'avaient pu faire. Elle sentit son triomphe; mais elle n'en sentait pas encore toute l'étendue.

Le baptême fut administré et reçu avec toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément possibles. L'oncle et la tante cédèrent à monsieur l'abbé de St *Yves* et à sa sœur l'honneur de tenir l'*Ingénu* sur les fonts. Mademoiselle de St *Yves* rayonnait de joie de se voir marraine. Elle ne savait pas à quoi ce grand titre l'asservissait; elle accepta cet honneur sans en connaître les fatales conséquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût ſuivie d'un grand dîner, on ſe mit à table au ſortir du baptême. Les goguenards de baſſe-Bretagne dirent qu'il ne fallait pas baptiſer ſon vin. Monſieur le prieur diſait que le vin, ſelon *Salomon*, réjouit le cœur de l'homme. Monſieur l'évêque ajoutait que le patriarche *Juda* devait lier ſon ânon à la vigne, et tremper ſon manteau dans le ſang du raiſin, et qu'il était bien triſte qu'on n'en pût faire autant en baſſe-Bretagne, à laquelle DIEU avait dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot ſur le baptême de l'*Ingénu*, et des galanteries à la marraine. Le bailli toujours interrogant demandait au huron s'il ſerait fidelle à ſes promeſſes ? Comment voulez-vous que je manque à mes promeſſes, répondit le huron, puiſque je les ai faites entre les mains de mademoiſelle de *St Yves* ?

Le huron s'échauffa ; il but beaucoup à la ſanté de ſa marraine. Si j'avais été baptiſé de votre main, dit-il, je ſens que l'eau froide qu'on m'a verſée ſur le chignon m'aurait brûlé. Le bailli trouva cela trop poëtique, ne ſachant pas combien l'allégorie eſt familière au Canada. Mais la marraine en fut extrêmement contente.

On avait donné le nom d'*Hercule* au baptiſé. L'évêque de Saint-Malo demandait toujours quel était ce patron dont il n'avait jamais entendu parler ? Le jéſuite, qui était fort ſavant, lui dit que c'était un ſaint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treizième qui valait les douze autres, mais dont il ne convenait pas à un jéſuite de parler ; c'était celui d'avoir changé cinquante

filles en femmes en une ſeule nuit. Un plaiſant qui ſe trouva là, releva ce miracle avec énergie. Toutes les dames baiſſèrent les yeux, et jugèrent à la phyſionomie de l'*Ingénu* qu'il était digne du ſaint dont il portait le nom.

CHAPITRE V.

L'Ingénu amoureux.

IL faut avouer que depuis ce baptême et ce dîner, mademoiſelle de *St Yves* ſouhaita paſſionnément que monſieur l'évêque la fît encore participante de quelque beau ſacrement avec M. *Hercule* l'*Ingénu*. Cependant comme elle était bien élevée et fort modeſte, elle n'oſait convenir tout-à-fait avec elle-même de ſes tendres ſentimens; mais s'il lui échappait un regard, un mot, un geſte, une penſée, elle enveloppait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive et ſage.

Dès que monſieur l'évêque fut parti, l'*Ingénu* et mademoiſelle de *St Yves* ſe rencontrèrent ſans avoir fait réflexion qu'ils ſe cherchaient. Ils ſe parlèrent ſans avoir imaginé ce qu'ils ſe diraient. L'*Ingénu* lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout ſon cœur, et que la belle *Abacaba*, dont il avait été fou dans ſon pays, n'approchait pas d'elle. Mademoiſelle lui répondit, avec ſa modeſtie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vite à monſieur le prieur ſon oncle et à mademoiſelle ſa tante, et que de ſon côté elle en dirait deux mots à ſon cher frère l'abbé de *St Yves*, et qu'elle ſe flattait d'un conſentement commun. L'*Ingénu*

L'Ingénu lui répond qu'il n'avait besoin du consentement de personne, qu'il lui paraissait extrêmement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire; que quand deux parties sont d'accord, on n'a pas besoin d'un tiers pour les accommoder. Je ne consulte personne, dit-il, quand j'ai envie de déjeûner, ou de chasser, ou de dormir: je sais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut; mais comme ce n'est ni de mon oncle ni de ma tante que je suis amoureux, ce n'est pas à eux que je dois m'adresser dans cette affaire, et si vous m'en croyez, vous vous passerez aussi de monsieur l'abbé de *St Yves*.

On peut juger que la belle bretonne employa toute la délicatesse de son esprit à réduire son huron aux termes de la bienséance. Elle se fâcha même, et bientôt se radoucit. Enfin on ne sait comment aurait fini cette conversation, si, le jour baissant, monsieur l'abbé n'avait ramené sa sœur à son abbaye. *L'Ingénu* laissa coucher son oncle et sa tante, qui étaient un peu fatigués de la cérémonie et de leur long dîné. Il passa une partie de la nuit à faire des vers en langue hurone pour sa bien-aimée; car il faut savoir qu'il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poëtes.

Le lendemain son oncle lui parla ainsi après le déjeûner, en présence de mademoiselle *Kerkabon* qui était toute attendrie. Le ciel soit loué de ce que vous avez l'honneur, mon cher neveu, d'être chrétien et bas-breton; mais cela ne suffit pas;

je suis un peu sur l'âge ; mon frère n'a laissé qu'un petit coin de terre qui est très peu de chose ; j'ai un bon prieuré ; si vous voulez seulement vous faire soudiacre, comme je l'espère, je vous résignerai mon prieuré, et vous vivrez fort à votre aise, après avoir été la consolation de ma vieillesse.

L'*Ingénu* répondit : Mon oncle, grand bien vous fasse ; vivez tant que vous pourrez. Je ne sais pas ce que c'est que d'être soudiacre ni que de résigner ; mais tout me sera bon pourvu que j'aie mademoiselle de *St Yves* à ma disposition. Eh, mon Dieu, mon neveu, que me dites-vous-là ? vous aimez donc cette belle demoiselle à la folie ? — Oui, mon oncle. — Hélas ! mon neveu, il est impossible que vous l'épousiez. — Cela est très-possible, mon oncle ; car non-seulement elle m'a serré la main en me quittant, mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en mariage ; et assurément je l'épouserai. — Cela est impossible, vous dis-je, elle est votre marraine ; c'est un péché épouvantable à une marraine de serrer la main de son filleul : il n'est pas permis d'épouser sa marraine ; les lois divines et humaines s'y opposent. — Morbleu, mon oncle, vous vous moquez de moi ; pourquoi serait-il défendu d'épouser sa marraine quand elle est jeune et jolie ? je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné, qu'il fût mal d'épouser les filles qui ont aidé les gens à être baptisés. Je m'aperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité de choses qui ne sont point dans votre livre, et qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit. Je vous avoue que cela

m'étonne et me fâche. Si on me prive de la belle *St Yves*, sous prétexte de mon baptême, je vous avertis que je l'enlève, et que je me débaptise.

Le prieur fut confondu; sa sœur pleura. Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu se damne; notre saint père le pape peut lui donner dispense, et alors il pourra être chrétiennement heureux avec ce qu'il aime. L'*Ingénu* embrassa sa tante. Quel est donc, dit-il, cet homme charmant qui favorise avec tant de bonté les garçons et les filles dans leurs amours? je veux lui aller parler tout à l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le pape; et l'*Ingénu* fut encore plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle; j'ai voyagé, je connais la mer; nous sommes ici sur la côte de l'Océan, et je quitterais mademoiselle de *St Yves* pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée à quatre cents lieues d'ici, et dont je n'entends point la langue! cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur le champ chez monsieur l'abbé de *St Yves* qui ne demeure qu'à une lieue de vous, et je vous réponds que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

Comme il parlait encore, entra le bailli qui, selon sa coutume, lui demanda où il allait. Je vais me marier, dit l'*Ingénu* en courant; et au bout d'un quart-d'heure il était déjà chez sa belle et chère bassebrette qui dormait encore. Ah! mon frère, disait mademoiselle de *Kerkabon*

au prieur, jamais vous ne ferez un foudiacre de notre neveu.

Le bailli fut très-mécontent de ce voyage; car il prétendait que fon fils époufât la *St Yves;* et ce fils était encore plus fot et plus infupportable que fon père.

CHAPITRE VI.

L'Ingénu court chez fa maîtreffe, et devient furieux.

A peine l'*Ingénu* était arrivé qu'ayant demandé à une vieille fervante où était la chambre de fa maîtreffe, il avait pouffé fortement la porte mal fermée, et s'était élancé vers le lit. Mademoifelle de *St Yves* fe réveillant en furfaut, s'était écriée: Quoi! c'eft vous! ah! c'eft vous! arrêtez-vous, que faites-vous? il avait répondu: Je vous époufe; et en effet il l'époufait, fi elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une perfonne qui a de l'éducation.

L'*Ingénu* n'entendait pas raillerie; il trouvait toutes ces façons-là extrêmement impertinentes. Ce n'était pas ainfi qu'en ufait mademoifelle *Abacaba* ma première maîtreffe; vous n'avez point de probité, vous m'avez promis mariage, et vous ne voulez point faire mariage; c'eft manquer aux premières lois de l'honneur; je vous apprendrai à tenir votre parole, et je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'*Ingénu* poffédait une vertu mâle et intrépide, digne de fon patron *Hercule* dont on lui avait

donné le nom à son baptême ; il allait l'exercer dans toute son étendue, lorsqu'aux cris perçans de la demoiselle plus discrétement vertueuse, accourut le sage abbé de St *Yves* avec sa gouvernante, un vieux domestique dévot et un prêtre de la paroisse. Cette vue modéra le courage de l'assaillant. Hé, mon Dieu, mon cher voisin, lui dit l'abbé, que faites-vous là ? Mon devoir, répliqua le jeune homme ; je remplis mes promesses qui sont sacrées.

Mademoiselle de St *Yves* se rajusta en rougissant. On emmena l'*Ingénu* dans un autre appartement. L'abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'*Ingénu* se défendit sur les priviléges de la loi naturelle qu'il connaissait parfaitement. L'abbé voulut prouver que la loi positive devait avoir tout l'avantage, et que sans les conventions faites entre les hommes la loi de nature ne serait jamais qu'un brigandage naturel. Il faut, lui disait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contrats, des dispenses. L'*Ingénu* lui répondit par la réflexion que les sauvages ont toujours faite : Vous êtes donc de bien mal-honnêtes gens, puisqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'abbé eut de la peine à résoudre cette difficulté. Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconstans et de fripons parmi nous ; et il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient rassemblés dans une grande ville ; mais aussi il y a des ames sages, honnêtes, éclairées, et ce sont ces hommes-là qui on fait les lois. Plus on est homme de bien, plus on doit s'y soumettre ; on donne l'exemple aux vicieux qui respectent un frein que la vertu s'est donné elle-même.

Cette réponfe frappa l'*Ingénu*. On a déjà remarqué qu'il avait l'efprit jufte. On l'adoucit par des paroles flatteufes; on lui donna des efpérances : ce font les deux piéges où les hommes des deux hémifphères fe prennent; on lui préfenta même mademoifelle de *St Yves* quand elle eut fait fa toilette. Tout fe paffa avec la plus grande bienféance; mais malgré cette décence, les yeux étincelans de l'*Ingénu Hercule* firent toujours baiffer ceux de fa maîtreffe, et trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez fes parens. Il fallut encore employer le crédit de la belle *St Yves*; plus elle fentait fon pouvoir fur lui, et plus elle l'aimait. Elle le fit partir, et en fut très-affligée : enfin quand il fut parti, l'abbé, qui non-feulement était le frère très-aîné de mademoifelle de *St Yves*, mais qui était auffi fon tuteur, prît le parti de fouftraire fa pupille aux empreffemens de cet amant terrible. Il alla confulter le bailli, qui, deftinant toujours fon fils à la fœur de l'abbé, lui confeilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible; une indifférente qu'on mettrait en couvent jetterait les hauts cris; mais une amante, et une amante auffi fage que tendre, c'était de quoi la mettre au défefpoir.

L'*Ingénu*, de retour chez le prieur, raconta tout avec fa naïveté ordinaire. Il effuya les mêmes remontrances, qui firent quelque effet fur fon efprit et aucun fur fes fens; mais le lendemain quand il voulut retourner chez fa belle maîtreffe pour raifonner avec elle fur la loi naturelle et fur la loi de

convention, monfieur le bailli lui apprit avec une joie infultante qu'elle était dans un couvent. Hé bien, dit-il, j'irai raifonner dans ce couvent. Cela ne fe peut, dit le bailli; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un couvent ou un convent, que ce mot venait du latin *conventus* qui fignifie affemblée; et le huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'affemblée. Sitôt qu'il fut inftruit que cette affemblée était une efpèce de prifon, où l'on tenait les filles renfermées, chofe horrible, inconnue chez les Hurons et chez les Anglais, il devint auffi furieux que le fut fon patron *Hercule* lorfqu'*Euryte* roi d'Oechalie, non moins cruel que l'abbé de *St Yves*, lui refufa la belle *Iole* fa fille, non moins belle que la fœur de l'abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent, enlever fa maîtreffe, ou fe brûler avec elle. Mademoifelle de *Kerkabon* épouvantée renonçait plus que jamais à toutes les efpérances de voir fon neveu foudiacre, et difait en pleurant qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était baptifé.

CHAPITRE VII.

L'Ingénu repouffe les Anglais.

L'INGENU, plongé dans une fombre et profonde mélancolie, fe promena vers le bord de la mer, fon fufil à deux coups fur l'épaule, fon grand coutelas au côté, tirant de temps en temps fur quelques oifeaux, et fouvent tenté de tirer fur lui-même; mais il aimait encore la vie à caufe de mademoifelle de *St Yves*. Tantôt il maudiffait fon

oncle, sa tante, toute la basse-Bretagne, et son baptême; tantôt il les bénissait, puisqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait sa résolution d'aller brûler le couvent, et il s'arrêtait tout court de peur de brûler sa maîtresse. Les flots de la Manche ne sont pas plus agités par les vents d'est et d'ouest que son cœur l'était par tant de mouvemens contraires.

Il marchait à grands pas sans savoir où, lorsqu'il entendit le son du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courait au rivage, et l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés; la curiosité et le courage le précipitent à l'instant vers l'endroit d'où partaient ces clameurs; il y vole en quatre bonds. Le commandant de la milice, qui avait soupé avec lui chez le prieur, le reconnut aussitôt; il court à lui les bras ouverts: Ah! c'est l'*Ingénu*, il combattra pour nous. Et les milices, qui mouraient de peur, se rassurèrent, et crièrent aussi: C'est l'*Ingénu*, c'est l'*Ingénu*.

Messieurs, dit-il, de quoi s'agit-il? pourquoi êtes-vous si effarés? a-t-on mis vos maîtresses dans des couvens? Alors cent voix confuses s'écrient: Ne voyez-vous pas les Anglais qui abordent? Hé bien répliqua le huron, ce sont de braves gens; ils ne m'ont jamais proposé de me faire soudiacre; ils ne m'ont point enlevé ma maîtresse.

Le commandant lui fit entendre que les Anglais venaient piller l'abbaye de la Montagne, boire le vin de son oncle, et peut-être enlever mademoiselle de *St Yves*; que le petit vaisseau sur lequel

il avait abordé en Bretagne n'était venu que pour reconnaître la côte ; qu'ils fesaient des actes d'hostilité, sans avoir déclaré la guerre au roi de France, et que la province était exposée. Ah ! si cela est, ils violent la loi naturelle ; laissez-moi faire ; j'ai demeuré long-temps parmi eux, je sais leur langue, je leur parlerai ; je ne crois pas qu'ils puissent avoir un si méchant dessein.

Pendant cette conversation l'escadre anglaise approchait ; voilà le huron qui court vers elle, se jette dans un petit bateau, arrive, monte au vaisseau amiral, et demande s'il est vrai qu'ils viennent ravager le pays sans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral et tout son bord firent de grands éclats de rire, lui firent boire du punch, et le renvoyèrent.

L'*Ingénu* piqué ne songea plus qu'à se bien battre contre ses anciens amis pour ses compatriotes et pour monsieur le prieur. Les gentilshommes du voisinage accouraient de toutes parts, il se joint à eux ; on avait quelques canons, il les charge, il les pointe, il les tire l'un après l'autre. Les Anglais débarquent, il court à eux, il en tue trois de sa main, il blesse même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice ; les Anglais se rembarquent, et toute la côte retentissait des cris de victoire, vive le roi, vive l'*Ingénu*. Chacun l'embrassait, chacun s'empressait d'étancher le sang de quelques blessures légères qu'il avait reçues. Ah ! disait-il, si mademoiselle de *St Yves* était là, elle me mettrait une compresse.

Le bailli, qui s'était caché dans sa cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien surpris quand il entendit *Hercule* l'*Ingénu* dire à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté dont il était entouré : Mes amis, ce n'est rien d'avoir délivré l'abbaye de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeunesse prit feu à ces seules paroles. On le suivait déjà en foule, on courait au couvent. Si le bailli n'avait pas sur le champ averti le commandant, si on n'avait pas couru après la troupe joyeuse, c'en était fait. On ramena l'*Ingénu* chez son oncle et sa tante qui le baignèrent de larmes de tendresse.

Je vois bien que vous ne serez jamais ni soudiacre ni prieur, lui dit l'oncle ; vous serez un officier encore plus brave que mon frère le capitaine, et probablement aussi gueux. Et mademoiselle de *Kerkabon* pleurait toujours en l'embrassant et en disant : Il se fera tuer comme mon frère, il vaudrait bien mieux qu'il fût soudiacre.

L'*Ingénu* dans le combat avait ramassé une grosse bourse remplie de guinées, que probablement l'amiral avait laissé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourse il ne pût acheter toute la basse-Bretagne, et sur-tout faire mademoiselle de St *Yves* grande dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Versailles pour y recevoir le prix de ses services. Le commandant, les principaux officiers le comblèrent de certificats. L'oncle et la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait être sans difficulté présenté au roi : cela seul lui donnerait un

prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourse anglaise un présent considérable de leurs épargnes. L'*Ingénu* disait en lui-même : Quand je verrai le roi, je lui demanderai mademoiselle de *St Yves* en mariage, et certainement il ne me refusera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le canton, étouffé d'embrassemens, baigné des larmes de sa tante, béni par son oncle, et se recommandant à la belle *St Yves*.

CHAPITRE VIII.

L'Ingénu va en cour. Il soupe en chemin avec des huguenots.

L'INGENU prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville presque déserte, et de voir plusieurs familles qui déménageaient. On lui dit que six ans auparavant Saumur contenait plus de quinze mille ames, et qu'à présent il n'y en avait pas six mille. Il ne manqua pas d'en parler à souper dans son hôtellerie. Plusieurs protestans étaient à table ; les uns se plaignaient amèrement, d'autres frémissaient de colère, d'autres disaient en pleurant : *Nos dulcia linquimus arva, nos patriam fugimus.* L'*Ingénu*, qui ne savait pas le latin, se fit expliquer ces paroles qui signifient, nous abandonnons nos douces campagnes, nous fuyons notre patrie.

Et pourquoi fuyez-vous votre patrie, Messieurs ?

— C'eſt qu'on veut que nous reconnaiſſions le pape. — Et pourquoi ne le reconnaîtriez-vous pas ? vous n'avez donc point de marraines que vous vouliez épouſer ? car on m'a dit que c'était lui qui en donnait la permiſſion. — Ah ! Monſieur, ce pape dit qu'il eſt le maître du domaine des rois ! — Mais, Meſſieurs, de quelle profeſſion êtes-vous ? — Monſieur, nous ſommes pour le plupart des drapiers et des fabricans. — Si votre pape dit qu'il eſt le maître de vos draps et de vos fabriques, vous faites très-bien de ne le pas reconnaître ; mais pour les rois c'eſt leur affaire ; de quoi vous mêlez-vous ? (1) — Alors un petit homme noir prit la parole, et expoſa très-ſavamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'édit de Nantes avec tant d'énergie, il déplora d'une manière ſi pathétique le ſort de cinquante mille familles fugitives, et de cinquante mille autres converties par les dragons, que l'*Ingénu* à ſon tour verſa des larmes. D'où vient donc, diſait-il, qu'un ſi grand roi, dont la gloire s'étend juſque chez les Hurons, ſe prive ainſi de tant de cœurs qui l'auraient aimé, et de tant de bras qui l'auraient ſervi ?

C'eſt qu'on l'a trompé comme les autres grands rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que dès qu'il aurait dit un mot tous les hommes penſeraient comme lui ; et qu'il nous ferait changer de religion, comme ſon muſicien *Lulli* fait changer en un moment les décorations de ſes

(1) C'eſt la réponſe de *Fontenelle*, à un marchand de Rouen, janſéniſte.

opéra. Non-seulement il perd déjà cinq à six mille sujets très-utiles, mais il s'en fait des ennemis; et le roi *Guillaume*, qui est actuellement maître de l'Angleterre, a composé plusieurs régimens de ces mêmes français qui auraient combattu pour leur monarque.

Un tel désastre est d'autant plus étonnant que le pape régnant, à qui *Louis XIV* sacrifie une partie de son peuple, est son ennemi déclaré. Ils ont encore tous deux depuis neuf ans une querelle violente. Elle a été poussée si loin, que la France a espéré enfin de voir briser le joug qui la soumet depuis tant de siècles à cet étranger, et sur-tout de ne lui plus donner d'argent, ce qui est le premier mobile des affaires de ce monde. Il paraît donc évident qu'on a trompé ce grand roi sur ses intérêts comme sur l'étendue de son pouvoir, et qu'on a donné atteinte à la magnanimité de son cœur.

L'*Ingénu*, attendri de plus en plus, demanda quels étaient les français qui trompaient ainsi un monarque si cher aux Hurons? Ce sont les jésuites, lui répondit-on, c'est sur-tout le père de *la Chaise* confesseur de sa majesté. Il faut espérer que DIEU les en punira un jour, et qu'ils seront chassés comme ils nous chassent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres? Mons de *Louvois* nous envoie de tous côtés des jésuites et des dragons.

Oh bien, Messieurs, répliqua l'*Ingénu*, qui ne pouvait plus se contenir, je vais à Versailles recevoir la récompense due à mes services; je parlerai à ce mons de *Louvois*; on m'a dit que c'est lui qui fait la guerre de son cabinet. Je verrai

le roi, je lui ferai connaître la vérité. Il eſt impoſſible qu'on ne ſe rende pas à cette vérité quand on la ſent. Je reviendrai bientôt pour épouſer mademoiſelle de *St Yves*, et je vous prie à la noce. Ces bonnes gens le prirent alors pour un grand ſeigneur qui voyageait *incognito* par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du roi.

Il y avait à table un jéſuite déguiſé qui ſervait d'eſpion au révérend père de *la Chaiſe*. Il lui rendait compte de tout, et le père de *la Chaiſe* en inſtruiſait mons de *Louvois*. L'eſpion écrivit. L'*Ingénu* et la lettre arrivèrent preſque en même temps à Verſailles.

CHAPITRE IX.

Arrivée de l'Ingénu à Verſailles. Sa réception à la cour.

L'INGENU débarque en pot de chambre (*a*) dans la cour des cuiſines. Il demande aux porteurs de chaiſe à quelle heure on peut voir le roi. Les porteurs lui rient au nez tout comme avait fait l'amiral anglais. Il les traita de même, il les battit ; ils voulurent le lui rendre, et la ſcène allait être ſanglante, s'il n'eût paſſé un garde-du-corps gentilhomme breton, qui écarta la canaille. Monſieur, lui dit le voyageur, vous me paraiſſez un brave homme ; je ſuis le neveu de monſieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne. J'ai tué des anglais, je viens parler au roi. Je vous prie de me

(*a*) C'eſt une voiture de Paris à Verſailles, laquelle reſſemble à un petit tombereau couvert.

mener dans sa chambre. Le garde ravi de trouver un brave de sa province, qui ne paraissait pas au fait des usages de la cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainsi au roi, et qu'il fallait être présenté par monseigneur de *Louvois*. — Hé bien, menez-moi donc chez ce monseigneur de *Louvois*, qui sans doute me conduira chez sa majesté. Il est encore plus difficile, répliqua le garde, de parler à monseigneur de *Louvois* qu'à sa majesté. Mais je vais vous conduire chez M. *Alexandre* le premier commis de la guerre, c'est comme si vous parliez au ministre. Ils vont donc chez ce M. *Alexandre* premier commis, et ils ne purent être introduits; il était en affaire avec une dame de la cour, et il y avait ordre de ne laisser entrer personne. Hé bien, dit le garde, il n'y a rien de perdu, allons chez le premier commis de M. *Alexandre*; c'est comme si vous parliez à M. *Alexandre* lui même.

Le huron tout étonné le suit; ils restent ensemble une demi-heure dans une petite antichambre. Qu'est-ce donc que tout ceci, dit l'*Ingénu*? est-ce que tout le monde est invisible dans ce pays-ci? il est bien plus aisé de ce battre en basse-Bretagne contre des anglais que de rencontrer à Versailles les gens à qui on a à faire. Il se désennuya en racontant ses amours à son compatriote. Mais l'heure en sonnant rappela le garde-du-corps à son poste. Ils se promirent de se revoir le lendemain; et l'*Ingénu* resta encore une autre demi-heure dans l'antichambre, en rêvant à mademoiselle de St *Yves*, et à la difficulté de parler aux rois et aux premiers commis.

Enfin le patron parut. Monsieur, lui dit l'*Ingénu*, si j'avais attendu pour repousser les Anglais aussi long-temps que vous m'avez fait attendre mon audience, ils ravageraient actuellement la basse-Bretagne tout à leur aise. Ces paroles frappèrent le commis. Il dit enfin au breton : Que demandez-vous ? Récompense, dit l'autre, voici mes titres : Il lui étala tous ses certificats. Le commis lut, et lui dit que probablement on lui accorderait la permission d'acheter une lieutenance. — Moi ! que je donne de l'argent pour avoir repoussé les Anglais ? que je paye le droit de me faire tuer pour vous, pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement ? je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien. Je veux que le roi fasse sortir mademoiselle de St *Yves* du couvent, et qu'il me la donne par mariage. Je veux parler au roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre. En un mot, je veux être utile ; qu'on m'emploie et qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous, Monsieur, qui parlez si haut ? Oh oh ! reprit l'*Ingénu*, vous n'avez donc pas lu mes certificats ? c'est donc ainsi qu'on en use ? Je m'appelle *Hercule de Kerkabon* ; je suis baptisé, je loge au cadran bleu ; et je me plaindrai de vous au roi. Le commis conclut, comme les gens de Saumur, qu'il n'avait pas la tête bien saine, et n'y fit pas grande attention.

Ce même jour le révérend père *la Chaise*, confesseur de *Louis XIV*, avait reçu la lettre de son espion, qui accusait le breton *Kerkabon* de

favo-

favoriser dans son cœur les huguenots, et de condamner la conduite des jésuites. M. de *Louvois* de son côté avait reçu une lettre de l'interrogant bailli, qui dépeignait l'*Ingénu* comme un garnement qui voulait brûler les couvens et enlever les filles.

L'*Ingénu* après s'être promené dans les jardins de Versailles où il s'ennuya, après avoir soupé en huron et en bas-breton, s'était couché dans la douce espérance de voir le roi le lendemain, d'obtenir mademoiselle de S[t] *Yves* en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie, et de faire cesser la persécution contre les huguenots. Il se berçait de ces flatteuses idées quand la maréchaussée entra dans sa chambre. Elle se saisit d'abord de son fusil à deux coups et de son grand sabre.

On fit un inventaire de son argent comptant, et on le mena dans le château que fit construire le roi *Charles V*, fils de *Jean II*, auprès de la rue S[t] Antoine à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'*Ingénu*, je vous le laisse à penser. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il resta dans l'engourdissement; puis tout-à-coup transporté d'une fureur qui redoublait ses forces, il prend à la gorge deux de ses conducteurs qui étaient avec lui dans le carrosse, les jette par la portière, se jette après eux, et entraîne le troisième qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voilà donc, disait-il, ce que l'on gagne à chasser les Anglais de la basse-Bre-

tagne ! Que dirais-tu, belle *St Yves*, si tu me voyais dans cet état ?

On arrive enfin au gîte qui lui était destiné. On le porte en silence dans la chambre où il devait être enfermé comme un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déjà occupée par un vieux solitaire de Port-royal nommé *Gordon*, qui y languissait depuis deux ans. Tenez, lui dit le chef des sbires, voilà de la compagnie que je vous amène ; et sur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaisse, revêtue de larges barres. Les deux captifs restèrent séparés de l'univers entier.

CHAPITRE X.

L'Ingénu enfermé à la bastille avec un jansénisté.

MONSIEUR *Gordon* était un vieillard frais et serein, qui savait deux grandes choses, supporter l'adversité, et consoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert et compatissant vers son compagnon, et lui dit en l'embrassant : Qui que vous soyez, qui venez partager mon tombeau, soyez sûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourmens dans l'abyme infernal où nous sommes plongés. Adorons la Providence qui nous y a conduits, souffrons en paix, et espérons. Ces paroles firent sur l'ame de l'*Ingénu* l'effet des gouttes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, et lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers complimens, *Gordon*, sans le presser de lui apprendre la cause de son malheur, lui inspira par la douceur de son entretien,

et par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le désir d'ouvrir son cœur et de déposer le fardeau qui l'accablait, mais il ne pouvait deviner le sujet de son malheur ; cela lui paraissait un effet sans cause, et le bon-homme *Gordon* était aussi étonné que lui-même.

Il faut, dit le janséniste au huron, que DIEU ait de grands desseins sur vous, puisqu'il vous a conduit du laç Ontario en Angleterre et en France, qu'il vous a fait baptiser en basse-Bretagne, et qu'il vous a mis ici pour votre salut. Ma foi, répondit l'*Ingénu*, je crois que le diable s'est mêlé seul de ma destinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve ; ils n'en ont pas l'idée. On les appelle *sauvages* ; ce sont des gens de bien grossiers ; et les hommes de ce pays-ci sont des coquins rafinés. Je suis à la vérité bien surpris d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci sous quatre verroux avec un prêtre ; mais si je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes qui partent d'un hémisphère pour aller se faire tuer dans l'autre, ou qui font naufrage en chemin, et qui sont mangés des poissons. Je ne vois pas les gracieux desseins de DIEU sur tous ces gens-là.

On leur apporta à dîner par un guichet. La conversation roula sur la Providence, sur les lettres de cachet, et sur l'art de ne pas succomber aux disgraces auxquelles tout homme est exposé dans ce monde. Il y a deux ans que je suis ici, dit le vieillard, sans autre consolation que moi-

même et des livres. Je n'ai pas eu un moment de mauvaife humeur.

Ah ! M. *Gordon*, s'écria l'*Ingénu*, vous n'aimez donc pas votre marraine ? Si vous connaiffiez comme moi mademoifelle de *St Yves*, vous feriez au défefpoir : à ces mots il ne put retenir fes larmes, et il fe fentit alors un peu moins oppreffé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes foulagent-elles ? Il me femble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout eft phyfique en nous, dit le bon vieillard ; toute fecrétion fait du bien au corps ; et tout ce qui le foulage foulage l'ame ; nous fommes les machines de la Providence.

L'*Ingénu* qui, comme nous l'avons dit plufieurs fois, avait un grand fonds d'efprit, fit de profondes réflexions fur cette idée, dont il femblait qu'il avait la femence en lui-même. Après quoi il demanda à fon compagnon pourquoi fa machine était depuis deux ans fous quatre verroux ? Par la grâce efficace, répondit *Gordon* : je paffe pour janfénifte, j'ai connu *Arnauld* et *Nicole* : les jéfuites nous ont perfécutés. Nous croyons que le pape n'eft qu'un évêque comme un autre, et c'eft pour cela que le père de *La Chaife*, a obtenu du roi fon pénitent un ordre de me ravir, fans aucune formalité de juftice, le bien le plus précieux des hommes, la liberté. Voilà qui eft bien étrange, dit l'*Ingénu* ; tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le font qu'à caufe du pape.

A l'égard de votre grâce efficace, je vous avoue que je n'y entends rien ; mais je regarde comme une grande grâce que DIEU m'ait fait trouver dans mon malheur un homme comme

vous, qui verse dans mon cœur des consolations dont je me croyais incapable.

Chaque jour la conversation devenait plus intéressante et plus instructive. Les ames des deux captifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard savait beaucoup, et le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie, il la dévorait. *Gordon* lui fit lire la physique de *Robault*, qui était encore à la mode; et il eut le bon esprit de n'y trouver que des incertitudes.

Ensuite il lut le premier volume de la *Recherche de la vérité*. Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi! dit-il, notre imagination et nos sens nous trompent à ce point! quoi! les objets ne forment point nos idées, et nous ne pouvons nous les donner nous-mêmes! Quand il eut lu le second volume, il ne fut plus si content, et il conclut qu'il est plus aisé de détruire que de bâtir.

Son confrère, étonné qu'un jeune ignorant fit cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées, conçut une grande idée de son esprit, et s'attacha à lui davantage.

Votre *Mallebranche*, lui dit un jour l'*Ingénu*, me paraît avoir écrit la moitié de son livre avec sa raison, et l'autre avec son imagination et ses préjugés.

Quelques jours après, *Gordon* lui demanda: Que pensez-vous donc de l'ame, de la manière dont nous recevons nos idées, de notre volonté, de la grâce, du libre arbitre? Rien, lui repartit l'*Ingénu*, si je pensais quelque chose, c'est que nous sommes sous la puissance de l'être éternel

comme les aſtres et les élémens ; qu'il fait tout en nous, que nous ſommes de petites roues de la machine immenſe dont il eſt l'ame, qu'il agit par des lois générales et non par des vues particulières ; cela ſeul me paraît intelligible, tout le reſte eſt pour moi un abyme de ténèbres.

Mais, mon fils ce ferait faire DIEU auteur du péché ! — Mais, mon père, votre grâce efficace ferait DIEU auteur du péché auſſi ; car il eſt certain que tous ceux à qui cette grâce ferait refuſée pécheraient, et qui nous livre au mal n'eſt-il pas l'auteur du mal ?

Cette naïveté embarraſſait fort le bon-homme ; il ſentait qu'il feſait de vains efforts pour ſe tirer de ce bourbier ; et il entaſſait tant de paroles qui paraiſſaient avoir du ſens et qui n'en avaient point, (dans le goût de la prémotion phyſique) que l'*Ingénu* en avait pitié. Cette queſtion tenait évidemment à l'origine du bien et du mal ; et alors il fallait que le pauvre *Gordon* paſſât en revue la boîte de *Pandore*, l'œuf d'*Oroſmade* percé par *Arimane*, l'inimitié entre *Typhon* et *Oſiris*, et enfin le péché originel ; et ils couraient l'un et l'autre dans cette nuit profonde ſans jamais ſe rencontrer. Mais enfin, ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre miſère ; et par un charme étrange la foule des calamités répandues ſur l'univers diminuait la ſenſation de leurs peines ; ils n'oſaient ſe plaindre quand tout ſouffrait.

Mais dans le repos de la nuit, l'image de la belle *St Yves* effaçait dans l'eſprit de ſon amant toutes les idées de métaphyſique et de morale.

Il se réveillait les yeux mouillés de larmes, et le vieux janséniste oubliait sa grâce efficace, et l'abbé de *St Cyran* et *Jansénius*, pour consoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures, après leurs raisonnemens, ils parlaient encore de leurs aventures, et après en avoir inutilement parlé ils lisaient ensemble ou séparément. L'esprit du jeune homme se fortifiait de plus en plus. Il serait sur-tout allé très-loin en mathématique sans les distractions que lui donnait mademoiselle de *St Yves*.

Il lut des histoires, elles l'attristèrent. Le monde lui parut trop méchant et trop misérable. En effet, l'histoire n'est que le tableau des crimes et des malheurs. La foule des hommes innocens et paisibles disparaît toujours sur ces vastes théâtres. Les personnages ne sont que des ambitieux pervers. Il semble que l'histoire ne plaise que comme la tragédie, qui languit si elle n'est animée par les passions, les forfaits et les grandes infortunes. Il faut armer *Clio* du poignard comme *Melpomène*.

Quoique l'histoire de France soit remplie d'horreurs ainsi que toutes les autres, cependant elle lui parut si dégoûtante dans ses commencemens, si sèche dans son milieu, si petite enfin, même du temps de *Henri IV*, toujours si dépourvue de grands monumens, si étrangère à ces belles découvertes qui ont illustré d'autres nations, qu'il était obligé de lutter contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obscures resserrées dans un coin du monde.

Gordon pensait comme lui. Tous deux riaient

de pitié quand il était queftion des fouverains de *Fezenfac*, de *Fefanfaguet* et d'*Aftarac*. Cette étude en effet ne ferait bonne que pour leurs héritiers s'ils en avaient. Les beaux fiècles de la république romaine le rendirent quelque temps indifférent pour le refte de la terre. Le fpectacle de Rome victorieufe et législatrice des nations occupait fon ame entière. Il s'échauffait en contemplant ce peuple qui fut gouverné fept cents ans par l'enthoufiafme de la liberté et de la gloire.

Ainfi fe paffaient les jours, les femaines, les mois; et il fe ferait cru heureux dans le féjour du défefpoir s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendriffait encore fur le prieur de Notre-Dame de la Montagne, et fur la fenfible *Kerkabon*. Que penferont ils, répétait-il fouvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles? ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait; il plaignait ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne fe plaignait lui-même.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ingénu développe fon génie.

LA lecture agrandit l'ame, et un ami éclairé la confole. Notre captif jouiffait de ces deux avantages qu'il n'avait pas foupçonnés auparavant. Je ferais tenté, dit-il, de croire aux métamorphofes, car j'ai été changé de brute en homme. Il fe forma une bibliothèque choifie d'une partie de fon argent dont on lui permettait de difpofer. Son ami l'encouragea à mettre par écrit fes réflexions. Voici ce qu'il écrivit fur l'hiftoire ancienne.

« Je

« Je m'imagine que les nations ont été long-
„ temps comme moi, qu'elles ne ſe ſont inſtrui-
„ tes que fort tard, qu'elles n'ont été occupées
„ pendant des ſiècles que du moment préſent
„ qui coulait, très-peu du paſſé et jamais de
„ l'avenir. J'ai parcouru cinq ou ſix cents lieues
„ du Canada, je n'y ai pas trouvé un ſeul mo-
„ nument; perſonne n'y ſait rien de ce qu'a
„ fait ſon biſaïeul. Ne ſerait-ce pas là l'état na-
„ turel de l'homme? L'eſpèce de ce continent-
„ ci me paraît ſupérieure à celle de l'autre. Elle a
„ augmenté ſon être depuis pluſieurs ſiècles par
„ les arts et par les connaiſſances. Eſt-ce parce
„ qu'elle a de la barbe au menton, et que DIEU
„ a refuſé la barbe aux Américains? je ne le
„ crois pas; car je vois que les Chinois n'ont
„ preſque point de barbe, et qu'ils cultivent les
„ arts depuis plus de cinq mille années. En ef-
„ fet, s'ils ont plus de quatre mille ans d'anna-
„ les, il faut bien que la nation ait été raſſem-
„ blée et floriſſante depuis plus de cinquante
„ ſiècles.

„ Une choſe me frappe ſur-tout dans cette
„ ancienne hiſtoire de la Chine, c'eſt que preſ-
que tout y eſt vraiſemblable et naturel. Je l'ad-
„ mire en ce qu'il n'y a rien de merveilleux.

„ Pourquoi toutes les autres nations ſe ſont-
„ elles donné des origines fabuleuſes? Les an-
„ ciens chroniqueurs de l'hiſtoire de France, qui
„ ne ſont pas fort anciens, font venir les Fran-
„ çais d'un *Francus* fils d'*Hector*. Les Romains
„ ſe diſaient iſſus d'un Phrygien, quoiqu'il n'y

„ eût pas dans leur langue un ſeul mot qui eût
„ le moindre rapport à la langue de Phrygie.
„ Les dieux avaient habité dix mille ans en
„ Egypte, et les diables en Scythie où ils avaient
„ engendré les Huns. Je ne vois avant *Thucy-*
„ *dide* que des romans ſemblables aux *Amadis*,
„ et beaucoup moins amuſans. Ce ſont par-tout
„ des apparitions, des oracles, des prodiges,
„ des ſortiléges, des métamorphoſes, des ſon-
„ ges expliqués, et qui ſont la deſtinée des plus
„ grands empires et des plus petits Etats: ici
„ des bêtes qui parlent, là des bêtes qu'on
„ adore, des dieux transformés en hommes, et
„ des hommes transformés en dieux. Ah! s'il
„ nous faut des fables, que ces fables ſoient du
„ moins l'emblême de la vérité. J'aime les fa-
„ bles des philoſophes, je rie de celles des en-
„ fans, et je hais celles des impoſteurs."

Il tomba un jour ſur une hiſtoire de l'empe-
reur *Juſtinien*. On y liſait que des apédeutes de
Conſtantinople avaient donné en très-mauvais
grec, un édit contre le plus grand capitaine du
ſiècle, parce que ce héros avait prononcé ces
paroles dans la chaleur de la converſation: *La
vérité luit de ſa propre lumière, et on n'éclaire pas
les eſprits avec les flammes des bûchers.* Les apé-
deutes aſſurèrent que cette propoſition était
hérétique, ſentant l'héréſie, et que l'axiome
contraire était catholique, univerſel et grec:
*On n'éclaire les eſprits qu'avec la flamme des
bûchers, et la vérité ne ſaurait luire de ſa propre
lumière.* Ces linoſtoles condamnèrent ainſi

plusieurs discours du capitaine, et donnèrent un édit.

Quoi! s'écria l'*Ingénu*, des édits rendus par ces gens-là! Ce ne sont point des édits, répliqua *Gordon*, ce sont des contr'édits, dont tout le monde se moquait à Constantinople, et l'empereur tout le premier; c'était un sage prince qui avait su réduire les apédeutes linostoles à ne pouvoir faire que du bien. Il savait que ces messieurs-là et plusieurs autres pastophores avaient lassé de contr'édits la patience des empereurs ses prédécesseurs en matière plus grave. Il fit fort bien, dit l'*Ingénu*; on doit soutenir les pastophores et les contenir.

Il mit par écrit beaucoup d'autres réflexions qui épouvantèrent le vieux *Gordon*. Quoi! dit-il en lui-même, j'ai consumé cinquante ans à m'instruire, et je crains de ne pouvoir atteindre au bon sens naturel de cet enfant presque sauvage! Je tremble d'avoir laborieusement fortifié des préjugés; il n'écoute que la simple nature.

Le bon-homme avait quelques-uns de ces petits livres de critique, de ces brochures périodiques où des hommes incapables de rien produire dénigrent les productions des autres, où les *Visé* insultent aux *Racine*, et les *Faidit* aux *Fénélon*. L'*Ingénu* en parcourut quelques-uns. Je les compare, disait-il, à certains moucherons qui vont déposer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux: cela ne les empêche pas de courir. A peine les deux philosophes daignè-

rent-ils jeter les yeux sur ces excrémens de la littérature.

Ils lurent bientôt ensemble les élémens de l'astronomie ; l'*Ingénu* fit venir des sphères ; ce grand spectacle le ravissait. Qu'il est dur, disait-il, de ne commencer à connaître le ciel que lorsqu'on me ravit le droit de le contempler ! *Jupiter* et *Saturne* roulent dans ces espaces immenses ; des millions de soleils éclairent des milliars de mondes ; et dans le coin de terre où je suis jeté, il se trouve des êtres qui me privent, moi être voyant et pensant, de tous ces mondes où ma vue pourrait atteindre, et de celui où DIEU m'a fait naître ! La lumière faite pour tout l'univers est perdue pour moi. On ne me la cachait pas dans l'horizon septentrional où j'ai passé mon enfance et ma jeunesse. Sans vous, mon cher *Gordon*, je serais ici dans le néant.

CHAPITRE XII.

Ce que l'Ingénu pense des pièces de théâtre.

LE jeune *Ingénu* ressemblait à un de ces arbres vigoureux qui nés dans un sol ingrat étendent en peu de temps leurs racines et leurs branches quand ils sont transplantés dans un terrain favorable ; et il était bien extraordinaire qu'une prison fût ce terrain.

Parmi les livres qui occupaient le loisir des deux captifs, il se trouva des poésies, des traductions de tragédies grecques, quelques pièces du théâtre français. Les vers qui parlaient d'amour portèrent à la fois dans l'ame de l'*Ingénu* le

plaifir et la douleur. Ils lui parlaient tous de fa chère *St Yves*. La fable des deux pigeons lui perça le cœur; il était bien loin de pouvoir revenir à fon colombier.

Molière l'enchanta. Il lui fefait connaître les mœurs de Paris et du genre-humain. — A laquelle de fes comédies donnez-vous la préférence? — Au Tartuffe fans difficulté. Je penfe comme vous, dit *Gordon*, c'eft un tartuffe qui m'a plongé dans ce cachot, et peut-être ce font des tartuffes qui ont fait votre malheur.

Comment trouvez-vous ces tragédies grecques? Bonnes pour des Grecs, dit l'*Ingénu*. Mais quand il lut l'Iphigénie moderne, Phèdre, Andromaque, Athalie, il fut en extafe, il foupira, il verfa des larmes, il les fut par cœur fans avoir envie de les apprendre.

Lifez Rodogune, lui dit *Gordon*, on dit que c'eft le chef-d'œuvre du théâtre; les autres pièces qui vous ont fait tant de plaifir font peu de chofe en comparaifon. Le jeune homme dès la première page lui dit: Cela n'eft pas du même auteur. A quoi le voyez-vous? — Je n'en fais rien encore; mais ces vers-là ne vont ni à mon oreille ni à mon cœur. Oh! ce n'eft rien que les vers, répliqua *Gordon*. L'*Ingénu* répondit: Pourquoi donc en faire?

Après avoir lu très-attentivement la pièce, fans autre deffein que celui d'avoir du plaifir, il regardait fon ami avec des yeux fecs et étonnés, et ne favait que dire. Enfin, preffé de rendre compte de ce qu'il avait fenti, voici ce qu'il répondit: Je n'ai guère entendu le commence-

ment, j'ai été révolté du milieu : la dernière fcène m'a beaucoup ému, quoiqu'elle me paraiffe peu vraifemblable ; je ne me fuis intéreffé pour perfonne, et je n'ai pas retenu vingt vers, moi qui les retiens tous quand ils me plaifent.

Cette pièce paffe pourtant pour la meilleure que nous ayons. — Si cela eft, répliqua-t-il, elle eft peut-être comme bien des gens qui ne méritent pas leurs places. Après tout, c'eft ici une affaire de goût, le mien ne doit pas encore être formé ; je peux me tromper ; mais vous favez que je fuis affez accoutumé à dire ce que je penfe, ou plutôt ce que je fens. Je foupçonne qu'il y a fouvent de l'illufion, de la mode, du caprice dans les jugemens des hommes. J'ai parlé d'après la nature ; il fe peut que chez moi la nature foit très-imparfaite ; mais il fe peut auffi qu'elle foit quelquefois peu confultée par la plupart des hommes. Alors il récita des vers d'Iphigénie, dont il était plein, et quoiqu'il ne déclamât pas bien, il y mit tant de vérité et d'onction, qu'il fit pleurer le vieux janféniste. Il lut enfuite Cinna ; il ne pleura point, mais il admira.

CHAPITRE XIII.

La belle St Yves va à Verfailles.

PENDANT que notre infortuné s'éclairait plus qu'il ne fe confolait ; pendant que fon génie, étouffé depuis fi long-temps, fe déployait avec tant de rapidité et de force ; pendant que la nature, qui fe perfectionnait en lui, le vengeait

des outrages de la fortune, que devinrent monsieur le prieur et sa bonne sœur, et la belle recluse *St Yves*? Le premier mois on fut inquiet, au troisième on fut plongé dans la douleur. Les fausses conjectures, les bruits mal fondés alarmèrent. Au bout de six mois on le crut mort. Enfin, monsieur et mademoiselle de *Kerkabon* apprirent par une ancienne lettre qu'un garde du roi avait écrit en Bretagne, qu'un jeune homme semblable à l'*Ingénu* était arrivé un soir à Versailles, mais qu'il avait été enlevé pendant la nuit, et que depuis ce temps personne n'en avait entendu parler.

Hélas! dit mademoiselle de *Kerkabon*, notre neveu aura fait quelque sottise, et se sera attiré de fâcheuses affaires. Il est jeune, il est bas-breton, il ne peut savoir comme on doit se comporter à la cour. Mon cher frère, je n'ai jamais vu Versailles ni Paris, voici une belle occasion, nous retrouverons peut-être notre pauvre neveu; c'est le fils de notre frère, notre devoir est de le secourir. Qui sait si nous ne pourrons point parvenir enfin à le faire sous-diacre quand la fougue de la jeunesse sera amortie? Il avait beaucoup de disposition pour les sciences. Vous souvenez-vous comme il raisonnait sur l'ancien et sur le nouveau testament? Nous sommes responsables de son ame; c'est nous qui l'avons fait baptiser; sa chère maîtresse *St Yves* passe les journées à pleurer. En vérité il faut aller à Paris. S'il est caché dans quelqu'une de ces vilaines maisons de joie dont on m'a fait tant de récits, nous l'en tirerons. Le

prieur fut touché des discours de sa sœur. Il alla trouver l'évêque de Saint-Malo qui avait baptisé le huron, et lui demanda sa protection et ses conseils. Le prélat approuva le voyage. Il donna au prieur des lettres de recommandation pour le père de *la Chaise* confesseur du roi, qui avait la première dignité du royaume, pour l'archevêque de Paris *Harlai*, et pour l'évêque de Meaux *Bossuet*.

Enfin le frère et la sœur partirent; mais quand ils furent arrivés à Paris, ils se trouvèrent égarés comme dans un vaste labyrinthe, sans fil et sans issue. Leur fortune était médiocre, et il leur fallait tous les jours des voitures pour aller à la découverte, et ils ne découvraient rien.

Le prieur se présenta chez le révérend père de *la Chaise*; il était avec mademoiselle du *Tron*, et ne pouvait donner audience à des prieurs. Il alla à la porte de l'archevêque; le prélat était enfermé avec la belle madame de *Lesdiguières* pour les affaires de l'Eglise. Il courut à la maison de campagne de l'évêque de Meaux; celui-ci examinait avec mademoiselle de *Mauléon* l'*Amour mystique* de madame *Guyon*. Cependant il parvint à se faire entendre de ces deux prélats, tous deux lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient se mêler de son neveu, attendu qu'il n'était pas sous-diacre.

Enfin, il vit le jésuite; celui-ci le reçut à bras ouverts, lui protesta qu'il avait toujours eu pour lui une estime particulière, ne l'ayant jamais connu. Il jura que la société avait tou-

jours été attachée aux bas-Bretons. Mais, dit-il, votre neveu n'aurait-il pas le malheur d'être huguenot? — Non assurément, mon révérend père. — Serait-il point jansénifte? — Je puis assurer à votre révérence qu'à peine est-il chrétien. Il y a environ onze mois que nous l'avons baptisé. — Voilà qui est bien, voilà qui est bien, nous aurons soin de lui. Votre bénéfice est-il considérable? — Oh fort peu de chose; et mon neveu nous coûte beaucoup. — Y a-t-il quelques jansénistes dans le voisinage? prenez bien garde, mon cher monsieur le prieur, ils sont plus dangereux que les huguenots et les athées. — Mon révérend père, nous n'en avons point; on ne sait ce que c'est que le jansénisme à Notre-Dame de la Montagne. — Tant mieux; allez, il n'y a rien que je ne fasse pour vous. Il congédia affectueusement le prieur, et n'y pensa plus.

Le temps s'écoulait, le prieur et la bonne sœur se désespéraient.

Cependant, le maudit bailli pressait le mariage de son grand benêt de fils avec la belle *St Yves* qu'on avait fait sortir exprès du couvent. Elle aimait toujours son cher filleul autant qu'elle détestait le mari qu'on lui présentait. L'affront d'avoir été mise dans un couvent augmentait sa passion. L'ordre d'épouser le fils du bailli y mettait le comble. Les regrets, la tendresse et l'horreur bouleversaient son ame. L'amour, comme on sait, est bien plus ingénieux et plus hardi dans une jeune fille, que l'amitié ne l'est dans un vieux prieur et dans

une tante de quarante-cinq ans paſſés. De plus elle s'était bien formée dans ſon couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée.

La belle *St Yves* ſe ſouvenait de la lettre qu'un garde-du-corps avait écrit en baſſe-Bretagne, et dont on avait parlé dans la province. Elle réſolut d'aller elle-même prendre des informations à Verſailles, de ſe jeter aux pieds des miniſtres ſi ſon amant était en priſon comme on le diſait, et d'obtenir juſtice pour lui. Je ne ſais quoi l'avertiſſait ſecrétement qu'à la cour on ne refuſe rien à une jolie fille. Mais elle ne ſavait pas ce qu'il en coûtait.

Sa réſolution priſe, elle eſt conſolée, elle eſt tranquille, elle ne rebute plus ſon ſot prétendu; elle accueille le déteſtable beau-père, careſſe ſon frère, répand l'alégreſſe dans la maiſon; puis le jour deſtiné à la cérémonie elle part ſecrétement à quatre heures du matin avec ſes petits préſens de noce, et tout ce qu'elle a pu raſſembler. Ses meſures étaient ſi bien priſes qu'elle était déjà à plus de dix lieues lorſqu'on entra dans ſa chambre vers le midi. La ſurpriſe et la conſternation furent grandes. L'interrogant bailli fit ce jour-là plus de queſtions qu'il n'en avait fait dans toute la ſemaine; le mari reſta plus ſot qu'il ne l'avait jamais été. L'abbé de *St Yves* en colère prit le parti de courir après ſa ſœur. Le bailli et ſon fils voulurent l'accompagner. Ainſi la deſtinée conduiſait à Paris preſque tout ce canton de la baſſe-Bretagne.

La belle *St Yves* ſe doutait bien qu'on la ſuivrait. Elle était à cheval, elle s'informait adroite-

ment des courriers s'ils n'avaient point rencontré un gros abbé, un énorme bailli et un jeune benêt qui couraient ſur le chemin de Paris. Ayant appris au troiſième jour qu'ils n'étaient pas loin, elle prit une route différente, et eut aſſez d'habileté et de bonheur pour arriver à Verſailles tandis qu'on la cherchait inutilement dans Paris.

Mais comment ſe conduire à Verſailles? jeune, belle, ſans conſeil, ſans appui, inconnue, expoſée à tout, comment oſer chercher un garde du roi? Elle imagina de s'adreſſer à un jéſuite du bas étage; il y en avait pour toutes les conditions de la vie, comme DIEU, diſaient-ils, a donné différentes nourritures aux diverſes eſpèces d'animaux. Il avait donné au roi ſon confeſſeur, que tous les ſolliciteurs de bénéfices appelaient *le chef de l'Egliſe gallicane*; enſuite venaient les confeſſeurs des princeſſes; les miniſtres n'en avaient point, ils n'étaient pas ſi ſots. Il y avait les jéſuites du grand commun, et ſur-tout les jéſuites des femmes de chambre, par leſquelles on ſavait les ſecrets des maîtreſſes, et ce n'était pas un petit emploi. La belle St *Yves* s'adreſſa à un de ces derniers qui s'appelait le père *Tout-à-tous*. Elle ſe confeſſa à lui, lui expoſa ſes aventures, ſon état, ſon danger, et le conjura de la loger chez quelque bonne dévote qui la mît à l'abri des tentations.

Le père *Tout-à-tous* l'introduiſit chez la femme d'un officier du gobelet, l'une de ſes plus

affidées pénitentes. Dès qu'elle y fut, elle s'empressa de gagner la confiance et l'amitié de cette femme; elle s'informa du garde breton, et le fit prier de venir chez elle. Ayant su de lui que son amant avait été enlevé après avoir parlé à un premier commis, elle court chez ce commis; la vue d'une belle femme l'adoucit, car il faut convenir que DIEU n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes.

Le plumitif attendri lui avoua tout. Votre amant est à la bastille depuis près d'un an, et sans vous il y serait peut-être toute sa vie. La tendre *St Yves* s'évanouit. Quand elle eut repris ses sens, le plumitif lui dit : Je suis sans crédit pour faire du bien, tout mon pouvoir se borne à faire du mal quelquefois. Croyez-moi, allez chez monsieur de *St Pouange* qui fait le bien et le mal, cousin et favori de monseigneur de *Louvois*. Ce ministre a deux ames, monsieur de *St Pouange* en est une, madame du *Fresnoi* l'autre; mais elle n'est pas à présent à Versailles; il ne vous reste que de fléchir le protecteur que je vous indique.

La belle *St Yves* partagée entre un peu de joie et d'extrêmes douleurs, entre quelque espérance et de tristes craintes, poursuivie par son frère, adorant son amant, essuyant ses larmes et en versant encore, tremblante, affaiblie, et reprenant courage, courut vite chez monsieur de *St Pouange*.

CHAPITRE XIV.

Progrès de l'esprit de l'Ingénu.

L'INGENU fesait des progrès rapides dans les sciences, et sur-tout dans la science de l'homme. La cause du développement rapide de son esprit était due à son éducation sauvage presque autant qu'à la trempe de son ame. Car n'ayant rien appris dans son enfance, il n'avait point appris de préjugés. Son entendement n'ayant point été courbé par l'erreur, était demeuré dans toute sa rectitude. Il voyait les choses comme elles sont, au lieu que les idées qu'on nous donne dans l'enfance nous les font voir toute notre vie comme elles ne sont point. Vos persécuteurs sont abominables, disait-il à son ami *Gordon*. Je vous plains d'être opprimé, mais je vous plains d'être janséniste. Toute secte me paraît le ralliement de l'erreur. Dites-moi s'il y a des sectes en géométrie? Non, mon cher enfant, lui dit en soupirant le bon *Gordon*, tous les hommes sont d'accord sur la vérité quand elle est démontrée, mais ils sont trop partagés sur les vérités obscures. — Dites sur les faussetés obscures. S'il y avait eu une seule vérité cachée dans vos amas d'argumens qu'on ressasse depuis tant de siècles, on l'aurait découverte sans doute; et l'univers aurait été d'accord au moins sur ce point-là. Si cette vérité était nécessaire comme le soleil l'est à la terre, elle serait brillante comme lui. C'est une absurdité, c'est un outrage au genre-humain, c'est un attentat contre l'être infini et

ſuprême de dire : Il y a une vérité eſſentielle à l'homme, et DIEU l'a cachée.

Tout ce que diſait ce jeune ignorant, inſtruit par la nature, feſait une impreſſion profonde ſur l'eſprit du vieux ſavant infortuné. Serait-il bien vrai, s'écria-t-il, que je me fuſſe rendu malheureux pour des chimères ? je ſuis bien plus ſûr de mon malheur que de la grâce efficace. J'ai conſumé mes jours à raiſonner ſur la liberté de DIEU et du genre-humain, mais j'ai perdu la mienne ; ni *St Auguſtin* ni *St Proſper* ne me tireront de l'abyme où je ſuis.

L'*Ingénu* livré à ſon caractère dit enfin : Voulez-vous que je vous parle avec une confiance hardie ? ceux qui ſe font perſécuter pour ces vaines diſputes de l'école me ſemblent peu ſages ; ceux qui perſécutent me paraiſſent des monſtres.

Les deux captifs étaient fort d'accord ſur l'injuſtice de leur captivité. Je ſuis cent fois plus à plaindre que vous, diſait l'*Ingénu* ; je ſuis né libre comme l'air ; j'avais deux vies, la liberté et l'objet de mon amour, on me les ôte. Nous voici tous deux dans les fers, ſans en ſavoir la raiſon et ſans pouvoir la demander. J'ai vécu huron vingt ans ; on dit que ce ſont des barbares, parce qu'ils ſe vengent de leurs ennemis ; mais ils n'ont jamais opprimé leurs amis. A peine ai-je mis le pied en France que j'ai verſé mon ſang pour elle ; j'ai peut-être ſauvé une province, et pour récompenſe je ſuis englouti dans ce tombeau des vivans où je ſerais mort de rage ſans vous. Il n'y a donc point de lois dans ce pays ? on condamne

les hommes sans les entendre! Il n'en est pas ainsi en Angleterre. Ah! ce n'était pas contre les Anglais que je devais me battre. Ainsi sa philosophie naissante ne pouvait dompter la nature outragée dans le premier de ses droits, et laissait un libre cours à sa juste colère.

Son compagnon ne le contredit point. L'absence augmente toujours l'amour qui n'est pas satisfait, et la philosophie ne le diminue pas. Il parlait aussi souvent de sa chère *St Yves* que de morale et de métaphysique. Plus ses sentimens s'épuraient et plus il aimait. Il lut quelques romans nouveaux; il en trouva peu qui lui peignissent la situation de son ame. Il sentait que son cœur allait toujours au-delà de ce qu'il lisait. Ah! disait-il, presque tous ces auteurs-là n'ont que de l'esprit et de l'art. Enfin le bon prêtre janséniste devenait insensiblement le confident de sa tendresse. Il ne connaissait l'amour auparavant que comme un péché dont on s'accuse en confession. Il apprit à le connaître comme un sentiment aussi noble que tendre, qui peut élever l'ame autant que l'amollir, et produire même quelquefois des vertus. Enfin, pour dernier prodige, un huron convertissait un janséniste.

CHAPITRE XV.

La belle St Yves résiste à des propositions délicates.

La belle *St Yves*, plus tendre encore que son amant, alla donc chez M. de *St Pouange*, accompagnée de l'amie chez qui elle logeait, toutes deux cachées dans leurs coiffes. La première chose qu'elle vit à la porte, ce fut l'abbé de *St Yves* son frère qui en sortait. Elle fut intimidée; mais la dévote amie la rassura. C'est précisément parce qu'on a parlé contre vous qu'il faut que vous parliez. Soyez sûre que dans ce pays les accusateurs ont toujours raison, si on ne se hâte de les confondre. Votre présence d'ailleurs, ou je me trompe fort, fera plus d'effet que les paroles de votre frère.

Pour peu qu'on encourage une amante passionnée, elle est intrépide. La *St Yves* se présente à l'audience. Sa jeunesse, ses charmes, ses yeux tendres mouillés de quelques pleurs attirèrent tous les regards. Chaque courtisan du sous-ministre oublia un moment l'idole du pouvoir pour contempler celle de la beauté. Le *St Pouange* la fit entrer dans un cabinet; elle parla avec attendrissement et avec grâce. *St Pouange* se sentit touché. Elle tremblait, il la rassura. Revenez ce soir, lui dit-il, vos affaires méritent qu'on y pense et qu'on en parle à loisir. Il y a ici trop de monde. On expédie les audiences trop rapidement. Il faut que je vous entretienne à fond de tout ce qui vous regarde. Ensuite ayant fait

l'éloge

l'éloge de sa beauté et de ses sentimens, il lui recommanda de venir à sept heures du soir.

Elle n'y manqua pas; la dévote amie l'accompagna encore, mais elle se tint dans le sallon, et lut le *Pédagogue chrétien*, pendant que le *St Pouange* et la belle *St Yves* étaient dans l'arrière-cabinet. Croiriez-vous bien, Mademoiselle, lui dit-il d'abord, que votre frère est venu me demander une lettre de cachet contre vous? en vérité j'en expédierais plutôt une pour le renvoyer en basse-Bretagne. — Hélas! Monsieur, on est donc bien libéral de lettres de cachet dans vos bureaux, puisqu'on en vient solliciter du fond du royaume comme des pensions. Je suis bien loin d'en demander une contre mon frère. J'ai beaucoup à me plaindre de lui, mais je respecte la liberté des hommes; je demande celle d'un homme que je veux épouser, d'un homme à qui le roi doit la conservation d'une province, qui peut le servir utilement, et qui est le fils d'un officier tué à son service. De quoi est-il accusé? comment a-t-on pu le traiter si cruellement sans l'entendre?

Alors le sous-ministre lui montra la lettre du jésuite espion et celle du perfide bailli. — Quoi! il y a de pareils monstres sur la terre! et on veut me forcer ainsi à épouser le fils ridicule d'un homme ridicule et méchant! et c'est sur de pareils avis qu'on décide ici de la destinée des citoyens! Elle se jeta à genoux, elle demanda avec des sanglots la liberté du brave homme qui l'adorait. Ses charmes en cet état parurent dans

leur plus grand avantage. Elle était si belle que le St Pouange, perdant toute honte, lui insinua qu'elle réussirait si elle commençait par lui donner les prémices de ce qu'elle réservait à son amant. La St *Yves* épouvantée et confuse feignit long-temps de ne le pas entendre; il fallut s'expliquer plus clairement. Un mot lâché d'abord avec une retenue en produisait un plus fort suivi d'un autre plus expressif. On offrit non-seulement la révocation de la lettre de cachet, mais des récompenses, de l'argent, des honneurs, des établissemens; et plus on promettait, plus le désir de n'être pas refusé augmentait.

La S^t. *Yves* pleurait, elle était suffoquée, à demi-renversée sur un sopha, croyant à peine ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait. Le St *Pouange* à son tour se jeta à ses genoux. Il n'était pas sans agrémens, et aurait pu ne pas effaroucher un cœur moins prévenu; mais St *Yves* adorait son amant, et croyait que c'était un crime horrible de le trahir pour le servir. St *Pouange* redoublait les prières et les promesses: enfin la tête lui tourna au point qu'il lui déclara que c'était le seul moyen de tirer de sa prison l'homme auquel elle prenait un intérêt si violent et si tendre. Cet étrange entretien se prolongeait. La dévote de l'antichambre, en lisant son *Pédagogue chrétien*, disait: Mon Dieu! que peuvent ils faire là depuis deux heures? jamais monseigneur de St *Pouange* n'a donné une si longue audience; peut-être qu'il a tout refusé à cette pauvre fille, puisqu'elle le prie encore.

Enfin sa compagne sortit de l'arrière-cabinet toute éperdue, sans pouvoir parler, réfléchissant profondément sur le caractère des grands et des demi-grands qui sacrifient si légérement la liberté des hommes et l'honneur des femmes.

Elle ne dit pas un mot pendant tout le chemin. Arrivée chez l'amie, elle éclata, elle lui conta tout. La dévote fit de grands signes de croix. Ma chère amie, il faut consulter dès demain le père *Tout-à-tous* notre directeur ; il a beaucoup de crédit auprès de M. de *St Pouange* ; il confesse plusieurs servantes de sa maison ; c'est un homme pieux et accommodant, qui dirige aussi des femmes de qualité : abandonnez-vous à lui, c'est ainsi que j'en use ; je m'en suis toujours bien trouvée. Nous autres pauvres femmes, nous avons besoin d'être conduites par un homme. — Hé bien donc, ma chère amie, j'irai trouver demain le père *Tout-à-tous*.

CHAPITRE XVI.

Elle consulte un jésuite.

Dès que la belle et désolée *St Yves* fut avec son bon confesseur, elle lui confia qu'un homme puissant et voluptueux lui proposait de faire sortir de prison celui qu'elle devait épouser légitimement, et qu'il demandait un grand prix de son service ; qu'elle avait une répugnance horrible pour une telle infidélité, et que s'il ne s'agissait que de sa propre vie, elle la sacrifierait plutôt que de succomber.

Voilà un abominable pécheur, lui dit le père *Tout-à-tous*. Vous devriez bien me dire le nom de ce vilain homme; c'est à coup sûr quelque jansé-niste; je le dénoncerai à sa révérence le père de *la Chaise*, qui le fera mettre dans le gîte où est à pré-sent la chère personne que vous devez épouser.

La pauvre fille, après un long embarras et de grandes irrésolutions, lui nomma enfin *St Pouange*

Monseigneur de *St Pouange!* s'écria le jésuite; ah! ma fille, c'est tout autre chose; il est cousin du plus grand ministre que nous ayons jamais eu, homme de bien, protecteur de la bonne cause, bon chrétien : il ne peut avoir eu une telle pen-sée, il faut que vous ayez mal entendu. — Ah! mon père, je n'ai entendu que trop bien; je suis perdue quoi que je fasse; je n'ai que le choix du malheur et de la honte; il faut que mon amant reste enseveli tout vivant, ou que je me rende indigne de vivre. Je ne puis le laisser périr, et je ne puis le sauver.

Le père *Tout-à-tous* tâcha de la calmer par ces douces paroles :

Premièrement, ma fille, ne dites jamais ce mot *mon amant*, il y a quelque chose de mondain qui pourrait offenser DIEU; dites *mon mari*; car bien qu'il ne le soit pas encore, vous le regar-dez comme tel, et rien n'est plus honnête.

Secondement, bien qu'il soit votre époux en idée, en espérance, il ne l'est pas en effet : ainsi vous ne commettriez pas un adultère, péché énorme qu'il faut toujours éviter autant qu'il est possible.

Troisièmement, les actions ne sont pas d'une malice de coulpe quand l'intention est pure, et rien n'est plus pur que de délivrer votre mari.

Quatrièmement, vous avez des exemples dans la sainte antiquité qui peuvent merveilleusement servir à votre conduite. *St Augustin* rapporte que sous le proconsulat de *Septimius Acyndinus*, en l'an 340 de notre salut, un pauvre homme ne pouvant payer à *César* ce qui appartenait à *César*, fut condamné à la mort comme il est juste, malgré la maxime: *Où il n'y a rien le roi perd ses droits.* Il s'agissait d'une livre d'or; le condamné avait une femme en qui DIEU avait mis la beauté et la prudence. Un vieux richard promit de donner une livre d'or et même plus à la dame, à condition qu'il commettrait avec elle le péché immonde. La dame ne crut point faire mal en sauvant la vie à son mari. *St Augustin* approuve fort sa généreuse résignation. Il est vrai que le vieux richard la trompa, et peut-être même son mari n'en fut pas moins pendu; mais elle avait fait tout ce qui était en elle pour sauver sa vie.

Soyez sûre, ma fille, que quand un jésuite vous cite *St Augustin*, il faut que ce saint ait pleinement raison. Je ne vous conseille rien, vous êtes sage; il est à présumer que vous serez utile à votre mari. Monseigneur de *St Pouange* est un honnête homme, il ne vous trompera pas; c'est tout ce que je puis vous dire: je prierai DIEU pour vous, et j'espère que tout se passera a sa plus grande gloire.

La belle *St Yves*, non moins effrayé des discours du jésuite que des propositions du sous-ministre, s'en retourna éperdue chez son amie. Elle était tentée de se délivrer par la mort de l'horreur de laisser dans une captivité affreuse l'amant qu'elle adorait, et de la honte de le délivrer au prix de ce qu'elle avait de plus cher, et qui ne devait appartenir qu'à cet amant infortuné.

CHAPITRE XVII.

Elle succombe par vertu.

ELLE priait son amie de la tuer, mais cette femme, non moins indulgente que le jésuite, lui parla plus clairement encore. Hélas! dit-elle, les affaires ne se font guère autrement dans cette cour si aimable, si galante, si renommée. Les places les plus médiocres et les plus considérables n'ont souvent été données qu'au prix qu'on exige de vous. Ecoutez, vous m'avez inspiré de l'amitié et de la confiance; je vous avouerai que si j'avais été aussi difficile que vous l'êtes, mon mari ne jouirait pas du petit poste qui le fait vivre; il le sait, et loin d'en être fâché, il voit en moi sa bienfaitrice, et il se regarde comme ma créature. Pensez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces, ou même des armées, aient dû leurs honneurs et leur fortune à leurs seuls services? Il en est qui en sont redevables à mesdames leurs femmes. Les dignités de la guerre ont été sollicitées par l'amour, et la place a été donnée au mari de la plus belle,

Vous êtes dans une situation bien plus intéressante ; il s'agit de rendre votre amant au jour, et de l'épouser ; c'est un devoir sacré qu'il vous faut remplir. On n'a point blâmé les belles et grandes dames dont je vous parle ; on vous applaudira, on dira que vous ne vous êtes permise une faiblesse que par un excès de vertu. — Ah, quelle vertu ! s'écria la belle *St Yves* ; quel labyrinthe d'iniquités ! quel pays ! et que j'apprends à connaître le hommes ! Un père de *la Chaise* et un bailli ridicule font mettre mon amant en prison, ma famille me persécute, on ne me tend la main dans mon désastre que pour me déshonorer. Un jésuite a perdu un brave homme, un autre jésuite veut me perdre ; je ne suis entourée que de piéges, et je touche au moment de tomber dans la misère ! Il faut que je me tue ou que je parle au roi ; je me jetterai à ses pieds sur son passage quand il ira à la messe ou à la comédie.

On ne vous laissera pas approcher, lui dit sa bonne amie ; et si vous aviez le malheur de parler, mons de *Louvois* et le révérend père de *la Chaise* pourraient vous enterrer dans le fond d'un couvent pour le reste de vos jours.

Tandis que cette brave personne augmentait ainsi les perplexités de cette ame désespérée, et enfonçait le poignard dans son cœur, arrive un exprès de M. de *St Pouange* avec une lettre et deux beaux pendans d'oreille. *St Yves* rejeta le tout en pleurant, mais l'amie s'en chargea.

Dès que le messager fut parti, la confidente lit la lettre dans laquelle on propose un petit souper

aux deux amies pour le soir. *St Yves* jure qu'elle n'ira point. La dévote veut lui essayer les deux boucles de diamans, *St Yves* ne le put souffrir; elle combattit la journée entière. Enfin, n'ayant en vue que son amant, vaincue, entraînée, ne sachant où on la mène, elle se laisse conduire au souper fatal. Rien n'avait pu la déterminer à se parer des pendans d'oreille; la confidente les apporta, elle les lui ajusta malgré elle avant qu'on se mît à table. *St Yves* était si confuse, si troublée qu'elle se laissait tourmenter, et le pàtron en tirait un augure très-favorable. Vers la fin du repas, la confidente se retira discrétement. Le patron montra alors la révocation de la lettre de cachet, le brevet d'une gratification considérable, celui d'une compagnie, et n'épargna pas les promesses. Ah! lui dit *St Yves*, que je vous aimerais si vous ne vouliez pas être tant aimé.

Enfin, après une longue résistance, après des sanglots, des cris, des larmes, affaiblie du combat, éperdue, languissante, il fallut se rendre. Elle n'eût d'autre ressource que de se promettre de ne penser qu'à l'*Ingénu*, tandis que le cruel jouirait impitoyablement de la nécessité où elle était réduite.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Elle délivre son amant et un janséniste.

Au point du jour elle vole à Paris, munie de l'ordre du ministre. Il est difficile de peindre ce qui se passait dans son cœur pendant ce voyage. Qu'on imagine une ame vertueuse et noble, humiliée de son opprobre, enivrée de tendresse, déchirée des remords d'avoir trahi son amant, pénétrée du plaisir de délivrer ce qu'elle adore. Ses amertumes, ses combats, son succès partageaient toutes ses réflexions. Ce n'était plus cette fille simple dont une éducation provinciale avait rétréci les idées. L'amour et le malheur l'avaient formée. Le sentiment avait fait autant de progrès en elle que la raison en avait fait dans l'esprit de son amant infortuné. Les filles apprennent à sentir plus aisément que les hommes n'apprennent à penser. Son aventure était plus instructive que quatre ans de couvent.

Son habit était d'une simplicité extrême. Elle voyait avec horreur les ajustemens sous lesquels elle avait paru devant son funeste bienfaiteur; elle avait laissé ses boucles de diamans à sa compagne sans même les regarder. Confuse et charmée, idolâtre de l'*Ingénu*, et se haïssant elle-même, elle arrive enfin à la porte.

De cet affreux château palais de la vengeance,
Qui renferma souvent le crime et l'innocence.

Quand il fallut descendre du carrosse les forces lui manquèrent; on l'aida; elle entra le cœur

palpitant, les yeux humides, le front consterné. On la présente au gouverneur; elle veut lui parler, sa voix expire; elle montre son ordre en articulant à peine quelques paroles. Le gouverneur aimait son prisonnier; il fut très-aise de sa délivrance. Son cœur n'était pas endurci comme celui de quelques honorables géoliers ses confrères, qui ne pensant qu'à la rétribution attachée à la garde de leurs captifs, fondant leurs revenus sur leurs victimes, et vivant du malheur d'autrui, se fesaient en secret une joie affreuse des larmes des infortunés.

Il fait venir le prisonnier dans son appartement. Les deux amans se voient, et tous deux s'évanouissent. La belle *St Yves* resta long-temps sans mouvement et sans vie: l'autre rappela bientôt son courage. C'est apparemment là madame votre femme, lui dit le gouverneur; vous ne m'aviez point dit que vous fussiez marié. On me mande que c'est à ses soins généreux que vous devez votre délivrance. Ah! je ne suis pas digne d'être sa femme, dit la belle *St Yves* d'une voix tremblante, et elle retomba encore en faiblesse.

Quand elle eut repris ses sens, elle présenta, toujours tremblante, le brevet de la gratification, et la promesse par écrit d'une compagnie. *L'Ingénu*, aussi étonné qu'attendri, s'éveillait d'un songe pour retomber dans un autre. Pourquoi ai-je été renfermé ici? comment avez-vous pu m'en tirer? où sont les monstres qui m'y ont plongé? Vous êtes une divinité qui descendez du ciel à mon secours.

La belle *St Yves* baissait la vue, regardait son

amant, rougiſſait, et détournait le moment d'après ſes yeux mouillés de pleurs. Elle lui apprit enfin tout ce qu'elle ſavait, et tout ce qu'elle avait éprouvé, excepté ce qu'elle aurait voulu ſe cacher pour jamais, et ce qu'un autre que l'*Ingénu*, plus accoutumé au monde et plus inſtruit des uſages de la cour, aurait deviné facilement.

Eſt-il poſſible qu'un miſérable comme ce bailli ait eu le pouvoir de me ravir ma liberté! Ah! je vois bien qu'il en eſt des hommes comme des plus vils animaux; tous peuvent nuire. Mais eſt-il poſſible qu'un moine, un jéſuite confeſſeur du roi, ait contribué à mon infortune autant que ce bailli, ſans que je puiſſe imaginer ſous quel prétexte ce déteſtable fripon m'a perſécuté? M'a-t-il fait paſſer pour un janſéniſte? Enfin, comment vous êtes-vous ſouvenue de moi? je ne le méritais pas, je n'étais alors qu'un ſauvage. Quoi! vous avez pu ſans conſeil, ſans ſecours entreprendre le voyage de Verſailles! vous y avez paru, et on a briſé mes fers! Il eſt donc dans la beauté et dans la vertu un charme invincible qui fait tomber les portes de fer, et qui amollit les cœurs de bronze!

A ce mot de *vertu*, des ſanglots échappèrent à la belle *St Yves*. Elle ne ſavait pas combien elle était vertueuſe dans le crime qu'elle ſe reprochait.

Son amant continua ainſi: Ange qui avez rompu mes liens, ſi vous avez eu (ce que je ne comprends pas encore) aſſez de crédit pour me faire rendre juſtice, faites-la donc rendre auſſi à un vieillard qui m'a le premier appris à penſer, comme vous m'avez appris à aimer. La calamité nous a unis;

je l'aime comme un père, je ne peux vivre ni ſans vous ni ſans lui.

Moi que je ſollicite le même homme qui...! Oui, je veux tout vous devoir, et je ne veux devoir jamais rien qu'à vous : écrivez à cet homme puiſſant, comblez-moi de vos bienfaits, achevez ce que vous avez commencé, achevez vos prodiges. Elle ſentait qu'elle devait faire tout ce que ſon amant exigeait : elle voulut écrire, ſa main ne pouvait obéir. Elle recommença trois fois ſa lettre, la déchira trois fois ; elle écrivit enfin, et les deux amans ſortirent après avoir embraſſé le vieux martyr de la grâce efficace.

L'heureuſe et déſolée *St Yves* ſavait dans quelle maiſon logeait ſon frère ; elle y alla ; ſon amant prit un appartement dans la même maiſon.

A peine y furent-ils arrivés que ſon protecteur lui envoya l'ordre de l'élargiſſement du bonhomme *Gordon*, et lui demanda un rendez-vous pour le lendemain. Ainſi, à chaque action honnête et généreuſe qu'elle feſait, ſon déshonneur en était le prix. Elle regardait avec exécration cet uſage de vendre le malheur et le bonheur des hommes. Elle donna l'ordre de l'élargiſſement à ſon amant, et refuſa le rendez-vous d'un bienfaiteur qu'elle ne pouvait plus voir ſans expirer de douleur et de honte. *L'Ingénu* ne pouvait ſe ſéparer d'elle que pour aller délivrer un ami : il y vola. Il remplit ce devoir en réfléchiſſant ſur les étranges événemens de ce monde, et en admirant la vertu courageuſe d'une jeune fille à qui deux infortunés devaient plus que la vie.

CHAPITRE XIX.

L'Ingénu, la belle St Yves et leurs parens sont rassemblés.

La généreuse et respectable infidelle était avec son frère l'abbé de *St Yves*, le bon prieur de la Montagne et la dame de *Kerkabon*. Tous étaient également étonnés, mais leur situation et leurs sentimens étaient bien différens. L'abbé de *St Yves* pleurait ses torts aux pieds de sa sœur qui lui pardonnait. Le prieur et sa tendre sœur pleuraient aussi, mais de joie; le vilain bailli et son insupportable fils ne troublaient point cette scène touchante. Ils étaient partis au premier bruit de l'élargissement de leur ennemi; ils couraient ensevelir dans leur province leur sottise et leur crainte.

Les quatre personnages, agités de cent mouvemens divers, attendaient que le jeune homme revînt avec l'ami qu'il devait délivrer. L'abbé de *St Yves* n'osait lever les yeux devant sa sœur: la bonne *Kerkabon* disait: Je reverrai donc mon cher neveu. Vous le reverrez, dit la charmante *St Yves*, mais ce n'est plus le même homme; son maintien, son ton, ses idées, son esprit, tout est changé. Il est devenu aussi respectable qu'il était naïf et étranger à tout. Il sera l'honneur et la consolation de votre famille: que ne puis-je être aussi le bonheur de la mienne! Vous n'êtes point non plus la même, dit le prieur; que vous est-il donc arrivé qui ait fait en vous un si grand changement?

Au milieu de cette converſation, l'*Ingénu* arrive, tenant par la main ſon janſéniſte. La ſcène alors devint plus neuve et plus intéreſſante. Elle commença par les tendres embraſſemens de l'oncle et de la tante. L'abbé de *St Yves* ſe mettait preſque aux genoux de l'*Ingénu*, qui n'était plus l'ingénu. Les deux amans ſe parlaient par des regards qui exprimaient tous les ſentimens dont ils étaient pénétrés. On voyait éclater la ſatisfaction, la reconnaiſſance ſur le front de l'un; l'embarras était peint dans les yeux tendres et un peu égarés de l'autre. On était étonné qu'elle mêlât de la douleur à tant de joie.

Le vieux *Gordon* devint en peu de momens cher à toute la famille. Il avait été malheureux avec le jeune priſonnier, et c'était un grand titre. Il devait ſa délivrance aux deux amans, cela ſeul le réconciliait avec l'amour; l'âpreté de ſes anciennes opinions ſortait de ſon cœur, il était changé en homme, ainſi que le huron. Chacun raconta ſes aventures avant le ſouper. Les deux abbés, la tante écoutaient comme des enfans qui entendent des hiſtoires de revenans, et comme des hommes qui s'intéreſſaient tous à tant de déſaſtres. Hélas! dit *Gordon*, il y a peut-être plus de cinq cents perſonnes vertueuſes qui ſont à préſent dans les mêmes fers que mademoiſelle de *St Yves* a briſés: leurs malheurs ſont inconnus. On trouve aſſez de mains qui frappent ſur la foule des malheureux, et rarement une ſecourable. Cette réflexion ſi vraie augmentait ſa ſenſibilité et ſa reconnaiſſance; tout redoublait le triomphe de la belle *St Yves*, on admirait la

grandeur et la fermeté de ſon ame. L'admiration était mêlée de ce reſpect qu'on ſent malgré ſoi pour une perſonne qu'on croit avoir du crédit à la cour. Mais l'abbé de *St Yves* diſait quelquefois: Comment ma ſœur a-t-elle pu faire pour obtenir ſi tôt ce crédit?

On allait ſe mettre à table de très-bonne heure. Voilà que la bonne amie de Verſailles arrive ſans rien ſavoir de tout ce qui s'était paſſé; elle était en carroſſe à ſix chevaux, et on voit bien à qui appartient l'équipage. Elle entre avec l'air impoſant d'une perſonne de cour qui a de grandes affaires, ſalue très-légérement la compagnie, et tirant la belle *St Yves* à l'écart: Pourquoi vous faire tant attendre? ſuivez-moi; voilà vos diamans que vous aviez oubliés. Elle ne put dire ces paroles ſi bas que l'*Ingénu* ne les entendît; il vit les diamans; le frère fut interdit; l'oncle et la tante n'éprouvèrent qu'une ſurpriſe de bonnes gens qui n'avaient jamais vu une telle magnificence. Le jeune homme, qui s'était formé par un an de réflexions, en fit malgré lui, et parut troublé un moment. Son amante s'en aperçut; une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon beau viſage, un friſſon la ſaiſit, elle ſe ſoutenait à peine: Ah! Madame, dit-elle à la fatale amie, vous m'avez perdue! vous me donnez la mort. Ces paroles percèrent le cœur de l'*Ingénu*; mais il avait déjà appris à ſe poſſéder; il ne les releva point, de peur d'inquiéter ſa maîtreſſe devant ſon frère, mais il pâlit comme elle.

St Yves, éperdue de l'altération qu'elle aper-

cevait sur le visage de son amant, entraîne cette femme hors de la chambre dans un petit passage, jette les diamans à terre devant elle. Ah! ce ne sont pas eux qui m'ont séduite, vous le savez, mais celui qui les a donnés ne me reverra jamais. L'amie les ramassait, et *St Yves* ajoutait: Qu'il les reprenne ou qu'il vous les donne; allez, ne me rendez plus honteuse de moi-même. L'ambassadrice enfin s'en retourna, ne pouvant comprendre les remords dont elle était témoin.

La belle *St Yves* oppressée, éprouvant dans son corps une révolution qui la suffoquait, fut obligée de se mettre au lit; mais pour n'alarmer personne elle ne parla point de ce qu'elle souffrait; et ne prétextant que sa lassitude, elle demanda la permission de prendre du repos; mais ce fut après avoir rassuré la compagnie par des paroles consolantes et flatteuses; et jeté sur son amant des regards qui portaient le feu dans son ame.

Le souper, qu'elle n'animait pas, fut triste dans le commencement, mais de cette tristesse intéressante qui fournit de ces conversations attachantes et utiles, si supérieures à la frivole joie qu'on recherche, et qui n'est d'ordinaire qu'un bruit importun.

Gordon fit en peu de mots l'histoire et du jansénisme et du molinisme, et des persécutions dont un parti accablait l'autre, et de l'opiniâtreté de tous les deux. *L'Ingénu* en fit la critique, et plaignit les hommes qui, non contens de tant de discorde que leurs intérêts allument, se font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques, et pour des absurdités inintelligibles. *Gordon* racontait,

l'autre jugeait; les convives écoutaient avec émotion, et s'éclairaient d'une lumière nouvelle. On parla de la longueur de nos infortunes et de la briéveté de la vie. On remarqua que chaque profeſſion a un vice et un danger qui lui ſont attachés, et que depuis le prince juſqu'au dernier des mendians, tout ſemble accuſer la nature. Comment ſe trouve-t-il tant d'hommes qui pour ſi peu d'argent ſe font les perſécuteurs, les ſatellites, les bourreaux des autres hommes ? avec quelle indifférence inhumaine un homme en place ſigne la deſtruction d'une famille, et avec quelle joie plus barbare des mercenaires l'exécutent !

J'ai vu dans ma jeuneſſe, dit le bon-homme *Gordon*, un parent du maréchal de *Marillac*, qui étant pourſuivi dans ſa province pour la cauſe de cet illuſtre malheureux, ſe cachait dans Paris ſous un nom ſuppoſé. C'était un vieillard de ſoixante et douze ans. Sa femme, qui l'accompagnait, était à-peu-près de ſon âge. Ils avaient eu un fils libertin, qui à l'âge de quatorze ans s'était enfui de la maiſon paternelle; devenu ſoldat, puis déſerteur, il avait paſſé par tous les degrés de la débauche et de la miſère: enfin ayant pris un nom de terre, il était dans les gardes du cardinal de *Richelieu*; (car ce prêtre, ainſi que le *Mazarin*, avait des gardes) il avait obtenu un bâton d'exempt dans cette compagnie de ſatellites. Cet aventurier fut chargé d'arrêter le vieillard et ſon épouſe, et s'en acquitta avec toute la dureté d'un homme qui voulait plaire à ſon maître. Comme il les conduiſait, il entendit ces deux

victimes déplorer la longue suite des malheurs qu'elles avaient éprouves depuis leur berceau. Le père et la mère comptaient parmi leurs plus grandes infortunes les égaremens et la perte de leur fils. Il les reconnut, il ne les conduisit pas moins en prison, en les assurant que son éminence devait être servie de préférence à tout. Son éminence récompensa son zèle.

J'ai vu un espion du père de *la Chaise* trahir son propre frère, dans l'espérance d'un petit bénéfice qu'il n'eut point; et je l'ai vu mourir, non de remords, mais de douleur d'avoir été trompé par le jésuite.

L'emploi de confesseur, que j'ai long temps exercé, m'a fait connaître l'intérieur des familles; je n'en ai guère vu qui ne fussent plongées dans l'amertume, tandis qu'au dehors couvertes du masque du bonheur elles paraissaient nager dans la joie; et j'ai toujours remarqué que les grands chagrins étaient le fruit de notre cupidité effrénée.

Pour moi, dit l'*Ingénu*, je pense qu'une ame noble, reconnaissante et sensible, peut vivre heureuse; et je compte bien jouir d'une félicité sans mélange avec la belle et généreuse *St Yves*. Car je me flatte, ajouta-t-il, en s'adressant à son frère avec le sourire de l'amitié, que vous ne me refuserez pas comme l'année passée, et que je m'y prendrai d'une manière plus décente. L'abbé se confondit en excuses du passé et en protestations d'un attachement éternel.

L'oncle *Kerkabon* dit que ce serait le plus beau jour de sa vie. La bonne tante, en s'extasiant

et en pleurant de joie, s'écriait : Je vous l'avais bien dit que vous ne feriez jamais foudiacre ; ce facrement-ci vaut mieux que l'autre : plût-à-DIEU que j'en euffe été honorée ! mais je vous fervirai de mère. Alors ce fut à qui renchérirait fur les louanges de la tendre *St Yves*.

Son amant avait le cœur trop plein de ce qu'elle avait fait pour lui, il l'aimait trop pour que l'aventure des diamans eût fait fur fon cœur une impreffion dominante. Mais ces mots qu'il avait trop entendus, *vous me donnez la mort*, l'effrayaient encore en fecret, et corrompaient toute fa joie, tandis que les éloges de fa belle maîtreffe augmentaient encore fon amour. Enfin on n'était plus occupé que d'elle ; on ne parlait que du bonheur que ces deux amans méritaient ; on s'arrangeait pour vivre tous enfemble dans Paris, on fefait des projets de fortune et d'agrandiffement, on fe livrait à toutes ces efpérances que la moindre lueur de félicité fait naître fi aifément. Mais l'*Ingénu* dans le fond de fon cœur éprouvait un fentiment fecret qui repouffait cette illufion. Il relifait ces promeffes fignées *St Pouange*, et les brevets fignés *Louvois* ; on lui dépeignit ces deux hommes tels qu'ils étaient, ou qu'on les croyait être. Chacun parla des miniftres et du miniftère avec cette liberté de table regardée en France comme la plus précieufe liberté qu'on puiffe goûter fur la terre.

Si j'étais roi de France, dit l'*Ingénu*, voici le miniftre de la guerre que je choifirais ; je voudrais un homme de la plus haute naiffance, par la raifon

qu'il donne des ordres à la nobleſſe. J'exigerais qu'il eût été lui-même officier, qu'il eût paſſé par tous les grades, qu'il fût au moins lieutenant-général des armées, et digne d'être maréchal de France. Car n'eſt-il pas néceſſaire qu'il ait ſervi lui-même pour mieux connaître les détails du ſervice? et les officiers n'obéiront-ils pas avec cent fois plus d'alégreſſe à un homme de guerre, qui aura comme eux ſignalé ſon courage, qu'à un homme de cabinet qui ne peut que deviner tout au plus les opérations d'une campagne, quelqu'eſprit qu'il puiſſe avoir? Je ne ferais pas fâché que mon miniſtre fût généreux, quoique mon garde du tréſor royal en fût quelquefois un peu embarraſſé. J'aimerais qu'il eût un travail facile, et que même il ſe diſtinguât par cette gaieté d'eſprit, partage d'un homme ſupérieur aux affaires, qui plaît tant à la nation, et qui rend tous les devoirs moins pénibles. Il déſirait que ce miniſtre eût ce caractère, parce qu'il avait toujours remarqué que cette belle humeur eſt incompatible avec la cruauté.

Mons de *Louvois* n'aurait peut-être pas été ſatisfait des ſouhaits de l'*Ingénu*; il avait une autre ſorte de mérite.

Mais pendant qu'on était à table, la maladie de cette fille malheureuſe prenait un caractère funeſte; ſon ſang s'était allumé, une fièvre dévorante s'était déclarée, elle ſouffrait, et ne ſe plaignait point, attentive à ne pas troubler la joie des convives.

Son frère ſachant qu'elle ne dormait pas, alla au chevet de ſon lit; il fut ſurpris de l'état où elle

était. Tout le monde accourut ; l'amant se présentait à la suite du frère. Il était sans doute le plus alarmé et le plus attendri de tous ; mais il avait appris à joindre la discrétion à tous les dons heureux que la nature lui avait prodigués, et le sentiment prompt des bienséances commençait à dominer dans lui.

On fit venir aussitôt un médecin du voisinage. C'était un de ceux qui visitent leurs malades en courant, qui confondent la maladie qu'ils viennent de voir avec celles qu'ils voient, qui mettent une pratique aveugle dans une science à laquelle toute la maturité d'un discernement sain et réfléchi ne peut ôter son incertitude et ses dangers. Il redoubla le mal par sa précipitation à prescrire un remède alors à la mode. De la mode jusque dans la médecine ! cette manie était trop commune dans Paris.

La triste *St Yves* contribuait encore plus que son médecin à rendre sa maladie dangereuse. Son ame tuait son corps. La foule des pensées qui l'agitaient portait dans ses veines un poison plus dangereux que celui de la fièvre la plus brûlante.

CHAPITRE XX.

La belle St Yves meurt, et ce qui en arrive.

On appela un autre médecin ; celui-ci au lieu d'aider la nature, et de la laisser agir dans une jeune personne dans qui tous les organes rappelaient la vie, ne fut occupé que de contre-carrer son confrère. La maladie devint mortelle en deux

jours. Le cerveau, qu'on croit le siége de l'entendement, fut attaqué aussi violemment que le cœur, qui est, dit-on, le siége des passions.

Quelle mécanique incompréhensible a soumis les organes au sentiment et à la pensée ? comment une seule idée douloureuse dérange-t-elle le cours du sang, et comment le sang à son tour porte-t-il ses irrégularités dans l'entendement humain ? quel est ce fluide inconnu et dont l'existence est certaine, qui plus prompt, plus actif que la lumière, vole en moins d'un clin d'œil dans tous les canaux de la vie, produit les sensations, la mémoire, la tristesse ou la joie, la raison ou le vertige, rappelle avec horreur ce qu'on voudrait oublier, et fait d'un animal pensant ou un objet d'admiration ou un sujet de pitié et de larmes ?

C'était-là ce que disait le bon *Gordon* ; et cette réflexion si naturelle, que rarement font les hommes, ne dérobait rien à son attendrissement ; car il n'était pas de ces malheureux philosophes qui s'efforcent d'être insensibles. Il était touché du sort de cette jeune fille, comme un père qui voit mourir lentement son enfant chéri. L'abbé de *St Yves* était désespéré, le prieur et sa sœur répandaient des ruisseaux de larmes. Mais qui pourrait peindre l'état de son amant ? nulle langue n'a des expressions qui répondent à ce comble de douleurs ; les langues sont trop imparfaites.

La tante presque sans vie tenait la tête de la mourante dans ses faibles bras, son frère était à genoux au pied du lit. Son amant pressait sa main qu'il baignait de pleurs, et éclatait en sanglots ;

il la nommait ſa bienfaitrice, ſon eſpérance, ſa vie, la moitié de lui-même, ſa maîtreſſe, ſon épouſe. A ce mot d'*épouſe* elle ſoupira, le regarda avec une tendreſſe inexprimable, et ſoudain jeta un cri d'horreur; puis dans un de ces intervalles où l'accablement et l'oppreſſion des ſens et les ſouffrances ſuſpendues laiſſent à l'ame ſa liberté et ſa force, elle s'écria: Moi votre épouſe! ah! cher amant, ce nom, ce bonheur, ce prix n'étaient plus faits pour moi; je meurs, et je le mérite. O dieu de mon cœur! ô vous que j'ai ſacrifié à des démons infernaux, c'en eſt fait, je ſuis punie, vivez heureux. Ces paroles tendres et terribles ne pouvaient être compriſes; mais elles portaient dans tous les cœurs l'effroi et l'attendriſſement; elle eut le courage de s'expliquer. Chaque mot fit frémir d'étonnement, de douleur et de pitié tous les aſſiſtans. Tous ſe réuniſſaient à déteſter l'homme puiſſant qui n'avait réparé une horrible injuſtice que par un crime, et qui avait forcé la plus reſpectable innocence à être ſa complice.

Qui? vous coupable! lui dit ſon amant; non, vous ne l'êtes pas; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre eſt à la vertu et à moi.

Il confirmait ce ſentiment par des paroles qui ſemblaient ramener à la vie la belle *St Yves*. Elle ſe ſentit conſolée, et s'étonnait d'être aimée encore. Le vieux *Gordon* l'aurait condamnée dans le temps qu'il n'était que janſéniſte; mais étant devenu ſage il l'eſtimait et il pleurait.

Au milieu de tant de larmes et de craintes,

pendant que le danger de cette fille ſi chère rempliſſait tous les cœurs, que tout était conſterné, on annonce un courrier de la cour. Un courrier! et de qui? et pourquoi? c'était de la part du confeſſeur du roi pour le prieur de la Montagne; ce n'était pas le père de *la Chaiſe* qui écrivait, c'était le frère *Vadbled* ſon valet de chambre, homme très-important dans ce temps-là, lui qui mandait aux archevêques les volontés du révérend père, lui qui donnait audience, lui qui promettait des bénéfices, lui qui feſait quelquefois expédier des lettres de cachet. Il écrivait à l'abbé de la Montagne " que ſa révérence était informée des aventures de ſon neveu, que ſa priſon „ n'était qu'une mépriſe, que ces petites diſgraces arrivaient fréquemment, qu'il ne fallait pas „ y faire attention, qu'enfin il convenait que lui „ prieur vînt lui préſenter ſon neveu le lendemain, „ qu'il devait amener avec lui le bon-homme „ *Gordon*, que lui frère *Vadbled* les introduirait „ chez ſa révérence et chez mons *Louvois*, lequel „ leur dirait un mot dans ſon antichambre. "

Il ajoutait que l'hiſtoire de l'*Ingénu* et ſon combat contre les Anglais avaient été contés au roi, que ſurement le roi daignerait le remarquer quand il paſſerait dans la galerie, et peut-être même lui ferait un ſigne de tête. La lettre finiſſait par l'eſpérance dont on le flattait que toutes les dames de la cour s'empreſſeraient de faire venir ſon neveu à leurs toilettes, que pluſieurs d'entr'elles lui diraient: *Bon jour, monſieur l'Ingénu*; et qu'aſſurément il ſerait queſtion de lui au ſouper

du

du roi. La lettre était ſignée, votre affectionné *Vadbled*, frère jéſuite.

Le prieur ayant lu la lettre tout haut, ſon neveu furieux, et commandant un moment à ſa colère, ne dit rien au porteur; mais ſe tournant vers le compagnon de ſes infortunes, il lui demanda ce qu'il penſait de ce ſtyle. *Gordon* lui répondit: C'eſt donc ainſi qu'on traite les hommes comme des ſinges! on les bat et on les fait danſer. L'*Ingénu* reprenant ſon caractère qui revient toujours dans les grands mouvemens de l'ame, déchira la lettre par morceaux, et les jeta au nez du courrier: Voilà ma réponſe. Son oncle épouvanté crut voir le tonnerre et vingt lettres de cachet tomber ſur lui. Il alla vîte écrire et excuſer comme il put ce qu'il prenait pour l'emportement d'un jeune homme, et qui était la ſaillie d'une grande ame.

Mais des ſoins plus douloureux s'emparaient de tous les cœurs. La belle et infortunée *St Yves* ſentait déjà ſa fin approcher; elle était dans le calme, mais dans ce calme affreux de la nature affaiſſée qui n'a plus la force de combattre. O mon cher amant, dit-elle d'une voix tombante, la mort me punit de ma faibleſſe, mais j'expire avec la conſolation de vous ſavoir libre. Je vous ai adoré en vous trahiſſant, et je vous adore en vous diſant un éternel adieu.

Elle ne ſe parait pas d'une vaine fermeté; elle ne concevait pas cette miſérable gloire de faire dire à quelques voiſins, elle eſt morte avec courage. Qui peut perdre à vingt ans ſon amant, ſa

vie et ce qu'on appelle l'*honneur*, ſans regrets et ſans déchiremens ? Elle ſentait toute l'horreur de ſon état, et le feſait ſentir par ces mots et par ces regards mourans qui parlent avec tant d'empire. Enfin, elle pleurait comme les autres dans les momens où elle eut la force de pleurer.

Que d'autres cherchent à louer les morts faſtueuſes de ceux qui entrent dans la deſtruction avec inſenſibilité : c'eſt le ſort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux avec indifférence que quand l'âge ou la maladie nous rend ſemblables à eux par la ſtupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte, a de grands regrets ; s'il les étouffe, c'eſt qu'il porte la vanité juſque dans les bras de la mort.

Lorſque le moment fatal fut arrivé, tous les aſſiſtans jettèrent des larmes et des cris. L'*Ingénu* perdit l'uſage de ſes ſens. Les ames fortes ont des ſentimens bien plus violens que les autres quand elles ſont tendres. Le bon *Gordon* le connaiſſait aſſez pour craindre qu'étant revenu à lui il ne ſe donnât la mort. On écarta toutes les armes ; le malheureux jeune homme s'en aperçut ; il dit à ſes parens et à *Gordon* ſans pleurer, ſans gémir, ſans s'émouvoir : Penſez-vous donc qu'il y ait quelqu'un ſur la terre qui ait le droit et le pouvoir de m'empêcher de finir ma vie ? *Gordon* ſe garda bien de lui étaler ces lieux-communs faſtidieux, par leſquels on eſſaye de prouver qu'il n'eſt pas permis d'uſer de ſa liberté pour ceſſer d'être quand on eſt horriblement mal, qu'il ne faut pas ſortir de ſa maiſon quand on ne peut plus y demeurer, que l'homme eſt

fur la terre comme un foldat à fon pofte : comme s'il importait à l'être des êtres que l'affemblage de quelque partie de matière fût dans un lieu ou dans un autre ; raifons impuiffantes qu'un déf-efpoir ferme et réfléchi dédaigne d'écouter, et auxquelles *Caton* ne répondit que par un coup de poignard.

Le morne et terrible filence de l'*Ingénu*, fes yeux fombres, fes lèvres tremblantes, les frémiffemens de fon corps portaient dans l'ame de tous ceux qui le regardaient ce mélange de compaffion et d'effroi qui enchaîne toutes les puiffances de l'ame, qui exclut tout difcours, et qui ne fe manifefte que par des mots entre-coupés. L'hôteffe et fa famille étaient accourues, on tremblait de fon défefpoir, on le gardait à vue, on obfervait tous fes mouvemens. Déjà le corps glacé de la belle *St Yves* avait été porté dans une falle baffe loin des yeux de fon amant, qui femblait la chercher encore, quoiqu'il ne fût plus en état de rien voir.

Au milieu de ce fpectacle de la mort, tandis que le corps eft expofé à la porte de la maifon, que deux prêtres à côté d'un bénitier récitent des prières d'un air diftrait, que des paffans jettent quelques gouttes d'eau bénite fur la bière par oifiveté, que d'autres pourfuivent leur chemin avec indifférence, que les parens pleurent et qu'un amant eft prêt de s'arracher la vie, le *St Pouange* arrive avec l'amie de Verfailles.

Son goût paffager, n'ayant été fatisfait qu'une fois, était devenu de l'amour. Le refus de fes bienfaits l'avait piqué. Le père de *la Chaife* n'aurait

jamais pensé à venir dans cette maison ; mais *St Pouange* ayant tous les jours devant les yeux l'image de la belle *St Yves*, brûlant d'assouvir une passion qui par une seule jouissance avait enfoncé dans son cœur l'aiguillon des désirs, ne balança pas à venir lui même chercher celle qu'il n'aurait pas peut-être voulu revoir trois fois, si elle était venue d'elle-même.

Il descend de carrosse ; le premier objet qui se présente à lui est une bière ; il détourne les yeux avec ce simple dégoût d'un homme nourri dans les plaisirs, qui pense qu'on doit lui épargner tout spectacle qui pourrait le ramener à la contemplation de la misère humaine. Il veut monter. La femme de Versailles demande par curiosité qui on va enterrer ; on prononce le nom de mademoiselle de *St Yves*. A ce nom elle pâlit et poussa un cri affreux ; *St Pouange* se retourne ; la surprise et la douleur remplissent son ame. Le bon *Gordon* était là les yeux remplis de larmes. Il interrompt ses tristes prières pour apprendre à l'homme de cour toute cette horrible catastrophe. Il lui parle avec cet empire que donnent la douleur et la vertu. *St Pouange* n'était point né méchant ; le torrent des affaires et des amusemens avait emporté son ame qui ne se connaissait pas encore. Il ne touchait point à la vieillesse qui endurcit d'ordinaire le cœur des ministres, il écoutait *Gordon* les yeux baissés, et il en essuyait quelques pleurs qu'il était étonné de répandre : il connut le repentir.

Je veux voir absolument, dit-il, cet homme

extraordinaire dont vous m'avez parlé ; il m'attendrit presque autant que cette innocente victime dont j'ai causé la mort. *Gordon* le suit jusqu'à la chambre où le prieur, la *Kerkabon*, l'abbé de *St Yves* et quelques voisins rappelaient à la vie le jeune homme retombé en déf illance.

J'ai fait votre malheur, lui dit le sous-ministre, j'emploierai ma vie à le réparer. La première idée qui vint à l'*Ingénu* fut de le tuer, et de se tuer lui-même après. Rien n'était plus à sa place ; mais il était sans armes et veillé de près. *St Pouange* ne se rebuta point des refus accompagnés du reproche, du mépris et de l'horreur qu'il avait mérités, et qu'on lui prodigua. Le temps adoucit tout. Mons de *Louvois* vint enfin à bout de faire un excellent officier de l'*Ingénu*, qui a paru sous un autre nom à Paris et dans les armées, avec l'approbation de tous les honnêtes gens, et qui a été à la fois un guerrier et un philosophe intrépide.

Il ne parlait jamais de cette aventure sans gémir ; et cependant sa consolation était d'en parler. Il chérit la mémoire de la tendre *St Yves* jusqu'au dernier moment de sa vie. L'abbé de *St Yves* et le prieur eurent chacun un bon bénéfice ; la bonne *Kerkabon* aima mieux voir son neveu dans les honneurs militaires que dans le soudiaconat. La dévote de Versailles garda les boucles de diamans et reçut encore un beau présent. Le père *Tout-à-tous* eut des boîtes de chocolat, de café, de sucre candi, de citrons confits, avec les méditations du révérend père *Croiset* et *la Fleur des saints*

reliés en maroquin. Le bon *Gordon* vécut avec l'*Ingénu* jusqu'à sa mort dans la plus intime amitié ; il eut un bénéfice aussi, et oublia pour jamais la grâce efficace et le concours concomitant. Il prit pour sa devise, *malheur est bon à quelque chose*. Combien d'honnêtes gens dans le monde ont pu dire : *Malheur n'est bon à rien !*

Fin de l'histoire de l'Ingénu.

L'HOMME

AUX

QUARANTE ECUS.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

APRÈS la paix de 1748, les esprits parurent se porter en France vers l'agriculture et l'économie politique, et on publia beaucoup d'ouvrages sur ces deux objets. M. de *Voltaire* vit avec peine que sur des matières qui touchaient de si près au bonheur des hommes, l'esprit de systême vînt se mêler aux observations et aux discussions utiles. C'est dans un moment d'humeur contre ces systêmes qu'il s'amusa à faire ce roman. On venait de proposer des moyens de s'enrichir par l'agriculture, dont les uns demandaient des avances supérieures aux moyens des cultivateurs les plus riches, tandis que les autres offraient des profits chimériques. On avait employé dans un grand nombre d'ouvrages des expressions bizarres, comme celle de *despotisme légal*, pour exprimer le gouvernement d'un souverain absolu qui conformerait toutes ses volontés aux principes démontrés de l'économie politique; comme celle qui fesait la puissance législatrice *copropriétaire de toutes les possessions*, pour dire que chaque homme étant intéressé aux lois qui lui assurent la libre jouissance de sa propriété, devait payer proportionnellement sur son revenu pour les dépenses que

néceffite le maintien de ces lois et de la fureté publique.

Ces expreffions nuifirent à des vérités d'ailleurs utiles. Ceux qui ont dit les premiers que les principes de l'adminiftration des Etats étaient dictés par la raifon et par la nature; qu'ils devaient être les mêmes dans les monarchies et dans les républiques; que c'était du rétabliffement de ces principes que dépendaient la vraie richeffe, la force, le bonheur des nations, et même la jouiffance des droits des hommes les plus importans; que le droit de propriété pris dans toute fon étendue, celui de faire de fon induftrie, de fes denrées un ufage abfolument libre, étaient des droits auffi naturels et fur-tout bien plus importans pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes que celui de faire partie pour un dix-millionième de la puiffance législative; ceux qui ont ajouté que la confervation de la fureté, de la liberté perfonnelle eft moins liée qu'on ne croit avec la liberté de la conftitution; que fur tous ces points les lois qui font conformes à la juftice et à la raifon font les meilleures en politique, et même les feules bonnes dans toutes les formes de gouvernement; qu'enfin tant que les lois, ou l'adminiftration, font mauvaifes, le gouvernement le plus à défirer eft celui où l'on peut efpérer la réforme

de ces lois la plus prompte et la plus entière : tous ceux qui ont dit ces vérités ont été utiles aux hommes, en leur apprenant que le bonheur était plus près d'eux qu'ils ne pensaient, et que ce n'eſt point en bouleverſant le monde, mais en l'éclairant, qu'ils peuvent eſpérer de trouver le bien-être et la liberté.

L'idée que la félicité humaine dépend d'une connaiſſance plus entière, plus parfaite de la vérité, et par conſéquent des progrès de la raiſon, eſt la plus conſolante qu'on puiſſe nous offrir; car les progrès de la raiſon ſont dans l'homme la ſeule choſe qui n'ait point de bornes, et la connaiſſance de la vérité la ſeule qui puiſſe être éternelle.

L'impôt ſur le produit des terres eſt le plus utile à celui qui lève l'impôt, le moins onéreux à celui qui le paye, le ſeul juſte, parce qu'il eſt le ſeul où chacun paye à meſure de ce qu'il poſſède, de l'intérêt qu'il a au maintien de la ſociété.

Cette vérité a été encore établie par les mêmes écrivains, et c'eſt une de celles qui ont ſur le bonheur des hommes une influence plus puiſſante et plus directe. Mais ſi des hommes d'ailleurs éclairés et de bonne foi ont nié cette vérité, c'eſt en grande partie la faute de ceux qui ont cherché à la prouver. Nous diſons en

partie, parce que nous connaiſſons peu de circonſtances où la faute ſoit toute entière d'un ſeul côté. Si les partiſans de cette opinion l'avaient développée d'une manière plus analytique et avec plus de clarté ; ſi ceux qui l'ont rejetée avaient voulu l'examiner avec plus de ſoin, les opinions auraient été bien moins partagées ; du moins les objections que les derniers ont faites ſemblent le prouver. Ils auraient ſenti que les impôts annuels, de quelque manière qu'ils ſoient impoſés, ſont levés ſur le produit de la terre ; qu'un impôt territorial ne diffère d'un autre que parce qu'il eſt levé avec moins de frais, ne met aucune entrave dans le commerce, ne porte la mort dans aucune branche d'induſtrie, n'occaſionne aucune vexation, parce qu'il peut être diſtribué avec égalité ſur les différentes productions proportionnellement au produit net que chaque terre rapporte à ſon propriétaire.

Nous avons combattu dans les notes quelques-unes des opinions de M. de *Voltaire* qui ſont contraires à ce principe, parce qu'elles ont pour objet des queſtions très-importantes au bonheur public, et que ſon ouvrage était deſtiné à être lu par les hommes de tous les états dans l'Europe entière. Nous avons cru qu'il était de notre devoir d'expoſer la vérité, ou du moins ce que nous croyons la vérité.

L'HOMME
AUX
QUARANTE ECUS.

Un vieillard, qui *toujours plaint le préſent et vante le paſſé*, me diſait: Mon ami, la France n'eſt pas auſſi riche qu'elle l'a été ſous *Henri IV*. Pourquoi ? c'eſt que les terres ne ſont pas ſi bien cultivées; c'eſt que les hommes manquent à la terre, et que le journalier ayant enchéri ſon travail, pluſieurs colons laiſſent leurs héritages en friche.

D'où vient cette diſette de manœuvres ?..... De ce que quiconque s'eſt ſenti un peu d'induſtrie a embraſſé les métiers de brodeur, de ciſeleur, d'horloger, d'ouvrier en ſoie, de procureur ou de théologien. C'eſt que la révocation de l'édit de Nantes a laiſſé un très-grand vide dans le royaume; que les religieuſes et les mendians ſe ſont multipliés, et qu'enfin chacun a fui autant qu'il a pu le travail pénible de la culture, pour laquelle DIEU nous a fait naître, et que nous avons rendu ignominieuſe, tant nous ſommes ſenſés.

Une autre cauſe de notre pauvreté eſt dans nos beſoins nouveaux. Il faut payer à nos voiſins quatre millions d'un article et cinq ou ſix d'un autre, pour mettre dans notre nez une poudre puante venue de l'Amérique; le café, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries nous coûtent plus de ſoixante millions par an. Tout cela était inconnu du temps de *Henri IV*, aux épiceries

près, dont la consommation était bien moins grande. Nous brûlons cent fois plus de bougie, et nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger, parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles, au cou, aux mains de nos citoyennes de Paris et de nos grandes villes, qu'il n'y en avait chez toutes les dames de la cour de *Henri IV*, en comptant la reine. Il a fallu payer presque toutes ces superfluités argent comptant.

Observez sur-tout que nous payons plus de quinze millions de rentes sur l'hôtel-de-ville aux étrangers; et que *Henri IV* à son avénement en ayant trouvé pour deux millions en tout sur cet hôtel imaginaire, en remboursa sagement une partie pour délivrer l'Etat de ce fardeau.

Considérez que nos guerres civiles avaient fait verser en France les trésors du Mexique, lorsque *dom Phelippo el discreto* voulait acheter la France, et que depuis ce temps-là les guerres étrangères nous ont débarrassés de la moitié de notre argent.

Voilà en partie les causes de notre pauvreté. Nous la cachons sous des lambris vernis et par l'artifice des marchandes de modes: nous sommes pauvres avec goût. Il y a des financiers, des entrepreneurs, des négocians très-riches; leurs enfans, leurs gendres sont très-riches: en général la nation ne l'est pas.

Le raisonnement de ce vieillard, bon ou mauvais, fit sur moi une impression profonde; car le curé de ma paroisse, qui a toujours eu de l'amitié pour moi, m'a enseigné un peu de géométrie et

d'hiſtoire, et je commence à réfléchir, ce qui eſt très-rare dans ma province. Je ne ſais s'il avait raiſon en tout; mais étant fort pauvre je n'eus pas grand'peine à croire que j'avais beaucoup de compagnons. (*a*)

Déſaſtre de l'homme aux quarante écus.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre à l'univers que j'ai une terre qui me vaudrait net quarante écus de rente, n'était la taxe à laquelle elle eſt impoſée.

Il parut pluſieurs édits de quelques perſonnes qui, ſe trouvant de loiſir, gouvernent l'Etat au coin de leur feu. Le préambule de ces édits était que la puiſſance *législatrice et exécutrice eſt née de droit divin copropriétaire de ma terre*, et que je lui dois au moins la moitié de ce que je mange.

(*a*) Madame de *Maintenon*, qui en tout genre était une femme fort entendue, excepté dans celui ſur lequel elle conſultait le trigaud et proceſſif abbé *Gobelin* ſon confeſſeur; madame de *Maintenon*, dis-je, dans une de ſes lettres, fait le compte du ménage de ſon frère et de ſa femme en 1680. Le mari et la femme avaient à payer le loyer d'une maiſon agréable; leurs domeſtiques étaient au nombre de dix. Ils avaient quatre chevaux et deux cochers, un bon dîner tous les jours. Madame de *Maintenon* évalue le tout à neuf mille francs par an, et met trois mille livres pour le jeu, les ſpectacles, les fantaiſies et les magnificences de monſieur et de madame.

Il faudrait à préſent environ quarante mille livres pour mener une telle vie dans Paris. Il n'en eût fallu que ſix mille du temps de *Henri IV*. Cet exemple prouve aſſez que le vieux bon homme ne radote pas abſolument.

N. B. La queſtion doit ſe réduire à ſavoir ſi le produit réel des terres, (les frais de culture prélevés) a augmenté ou diminué depuis le temps de *Henri IV* ou depuis celui de *Louis XIV*, et il paraît que l'augmentation eſt inconteſtable. La nation eſt donc réellement plus riche qu'elle ne l'était alors.

L'énormité de l'estomac de la puissance législatrice et exécutrice me fit faire un grand signe de croix. Que ferait-ce si cette puissance, qui préside à *l'ordre essentiel des sociétés*, avait ma terre en entier ? l'un est encore plus divin que l'autre.

Monsieur le contrôleur-général sait que je ne payais en tout que douze livres ; que c'était un fardeau très-pesant pour moi, et que j'y aurais succombé, si DIEU ne m'avait donné le génie de faire des paniers d'osier qui m'aidaient à supporter ma misère. Comment donc pourrai-je tout d'un coup donner au roi vingt écus ?

Les nouveaux ministres disaient encore dans leur préambule qu'on ne doit taxer que les terres, parce que tout vient de la terre jusqu'à la pluie, et que par conséquent il n'y a que les fruits de la terre qui doivent l'impôt.

Un de leurs huissiers vint chez moi dans la dernière guerre : il me demanda pour ma quote part trois septiers de blé et un sac de fèves, le tout valant vingt écus, pour soutenir la guerre qu'on fesait et dont je n'ai jamais su la raison, ayant seulement entendu dire que dans cette guerre il n'y avait rien à gagner du tout pour mon pays et beaucoup à perdre. Comme je n'avais alors ni blé ni fèves, ni argent, la puissance législatrice et exécutrice me fit traîner en prison ; et on fit la guerre comme on put.

En sortant de mon cachot, n'ayant que la peau sur les os, je rencontrai un homme joufflu et vermeil dans un carrosse à six chevaux ; il avait six laquais et donnait à chacun d'eux pour gages le

double de mon revenu. Son maître-d'hôtel, auſſi vermeil que lui, avait deux mille francs d'appointemens, et lui en volait par an vingt mille. Sa maîtreſſe lui coûtait quarante mille écus en ſix mois: je l'avais connu autrefois dans le temps qu'il était moins riche que moi: il m'avoua, pour me conſoler, qu'il jouiſſait de quatre cents mille livres de rentes; vous en payez donc deux cents mille à l'Etat, lui dis-je, pour ſoutenir la guerre avantageuſe que nous ayons; car moi qui n'ai juſte que mes cent vingt livres, il faut que j'en paye la moitié.

Moi! dit-il, que je contribue aux beſoins de l'Etat! vous voulez rire, mon ami: j'ai hérité d'un oncle qui avait gagné huit millions à Cadiz et à Surate; je n'ai pas un pouce de terre; tout mon bien eſt en contrats, en billets ſur la place: je ne dois rien à l'Etat; c'eſt à vous de donner la moitié de votre ſubſiſtance, vous qui êtes un ſeigneur terrien. Ne voyez-vous pas que ſi le miniſtre des finances exigeait de moi quelques ſecours pour la patrie, il ſerait un imbécille qui ne ſaurait pas calculer; car tout vient de la terre: l'argent et les billets ne ſont que des gages d'échange: au lieu de mettre ſur une carte au pharaon cent ſeptiers de blé, cent bœufs, mille moutons et deux cents ſacs d'avoine, je joue des rouleaux d'or qui repréſentent ces denrées dégoûtantes. Si après avoir mis *l'impôt unique* ſur ces denrées on venait encore me demander de l'argent, ne voyez-vous pas que ce ſerait un double emploi? que ce ſerait demander deux fois la même choſe? Mon oncle

vendit à Cadiz pour deux millions de votre blé, et pour deux millions d'étoffes fabriquées avec votre laine : il gagna plus de cent pour cent dans ces deux affaires. Vous concevez bien que ce profit fut fait sur des terres déjà taxées : ce que mon oncle achetait dix sous de vous, il le revendait plus de cinquante francs au Mexique, et tous frais faits, il est revenu avec huit millions.

Vous sentez bien qu'il serait d'une horrible injustice de lui redemander quelques oboles sur les dix sous qu'il vous donna. Si vingt neveux comme moi, dont les oncles auraient gagné dans le bon temps chacun huit millions au Mexique, à Buénos-Aires, à Lima, à Surate ou à Pondichéri, prêtaient seulement à l'Etat chacun deux cents mille francs dans les besoins urgens de la patrie, cela produirait quatre millions : quelle horreur ! Payez, mon ami, vous qui jouissez en paix d'un revenu clair et net de quarante écus ; servez bien la patrie, et venez quelquefois dîner avec ma livrée. (1)

(1) Ce chapitre renferme deux objections contre l'établissement d'un impôt unique, l'une que si l'impôt était établi sur les terres seules, le citoyen dont le revenu est en contrats en serait exempt ; la seconde que celui qui s'enrichit par le commerce étranger en serait également exempt. Mais 1°. supposons que le propriétaire d'un capital en argent en retire un intérêt de cinq pour cent, et qu'il soit assujetti à un impôt d'un cinquième, il est clair que c'est seulement quatre pour cent qu'il retire ; si l'impôt est ôté pour être levé d'une autre manière, il aura cinq pour cent. Mais la concurrence entre les prêteurs fesait trouver de l'argent réellement à quatre pour cent, quoiqu'on l'appelât à cinq pour cent ; la même concurrence fera donc baisser le taux nominal de l'intérêt à quatre pour cent. Supposons encore

Ce discours plausible me fit beaucoup réfléchir, et ne me consola guère.

Entretien avec un géomètre.

Il arrive quelquefois qu'on ne peut rien répondre et qu'on n'est pas persuadé. On est atterré sans pouvoir être convaincu. On sent dans le fond de son ame un scrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on nous a prouvé. Un géomètre vous démontre qu'entre un cercle et une tangente vous pouvez faire passer une infinité de lignes courbes, et que vous n'en pouvez faire passer une droite ; vos yeux, votre raison

que l'on ajoute un nouvel impôt sur les terres, tout restant d'ailleurs le même, l'intérêt de l'argent ne changera point ; mais si vous mettez une partie de l'impôt sur les capitalistes, il augmentera. Les capitalistes payeront donc l'impôt de même, soit qu'il tombe en partie immédiatement sur eux, soit qu'on les en exempte. A la vérité, dans le cas où l'on changerait en impôt territorial un impôt sur les capitalistes, ceux à qui l'on n'offrirait pas le remboursement de leur capital aliéné à perpétuité, ceux dont le capital n'est aliéné que pour un temps, y gagneraient pendant quelques années, mais les propriétaires y gagneraient encore plus par la destruction des abus qu'entraîne toute autre méthode d'imposition.

2°. Supposons qu'un négociant paye un droit de sortie pour une marchandise exportée, et que ce droit soit changé en impôt territorial, alors son profit paraîtra augmenter : mais comme il se contentait d'un moindre profit, la concurrence entre les négocians le fera tomber au même taux en augmentant à proportion le prix d'achat des denrées exportées. Si au contraire, payant un droit pour les marchandises importées, ce droit est supprimé, la concurrence fera tomber ces marchandises à proportion ; ainsi dans tous les cas le profit de ce marchand sera le même, et dans aucun il ne payera réellement l'impôt.

vous disent le contraire. Le géomètre vous répond gravement que c'est-là un infini du second ordre. Vous vous taisez, et vous vous en retournez tout stupéfait, sans avoir aucune idée nette, sans rien comprendre et sans rien repliquer.

Vous consultez un géomètre de meilleure foi qui vous explique le mystère. Nous supposons, dit-il, ce qui ne peut être dans la nature, des lignes qui ont de la longueur sans largeur ; il est impossible, physiquement parlant, qu'une ligne réelle en pénètre une autre. Nulle courbe, ni nulle droite réelle ne peut passer entre deux lignes réelles qui se touchent ; ce ne sont-là que des jeux de l'entendement, des chimères idéales ; et la véritable géométrie est l'art de mesurer les choses existantes.

Je fus très-content de l'aveu de ce sage mathématicien, et je me mis à rire dans mon malheur d'apprendre qu'il y avait de la charlatanerie jusque dans la science qu'on appelle *la haute science.* (2)

Mon géomètre était un citoyen philosophe qui avait daigné quelquefois causer avec moi dans ma chaumière. Je lui dis : Monsieur, vous avez tâché d'éclairer les badauds de Paris sur le plus grand intérêt des hommes, la durée de la vie

(2) Il y a ici une équivoque ; quand on dit qu'une ligne courbe passe entre le cercle et sa tangente, on entend que cette ligne courbe se trouve entre le cercle et sa tangente au-delà du point de contact, et en-deçà ; car à ce point elle se confond avec ces deux lignes. Les lignes sont la limite des surfaces, comme les surfaces sont la limite des corps, et ces limites doivent être supposées sans largeur : il n'y a point de charlatanerie là-dedans. La mesure de l'étendue abstraite est l'objet de la géométrie ; celle des choses existantes en est l'application.

humaine. Le miniſtère a connu par vous ſeul ce qu'il doit donner aux rentiers viagers ſelon leurs différens âges. Vous avez propoſé de donner aux maiſons de la ville l'eau qui leur manque, et de nous ſauver enfin de l'opprobre et du ridicule d'entendre toujours crier *à l'eau*, et de voir des femmes enfermées dans un cerceau oblong porter deux ſeaux d'eau peſant enſemble trente livres à un quatrième étage auprès d'un privé. (3) Faites-moi, je vous prie, l'amitié de me dire combien il y a d'animaux à deux mains et à deux pieds en France.

LE GEOMETRE.

On prétend qu'il y en a environ vingt millions, et je veux bien adopter ce calcul très-probable (*b*) en attendant qu'on le vérifie, ce qui ſerait très-aiſé et qu'on n'a pas encore fait, *parce qu'on ne s'aviſe jamais de tout.*

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Combien croyez-vous que le territoire de France contienne d'arpens ?

(3) Ce géomètre eſt feu M. de *Parcieux* de l'académie des ſciences. Il a donné l'*Eſſai ſur la probabilité de la vie humaine*, et un projet pour amener à Paris l'eau de la rivière d'Yvette. C'était un excellent citoyen qui avait du talent pour la mécanique pratique ; mais il n'était pas géomètre. Le célèbre *Halley* s'était occupé avant lui des probabilités de la vie humaine.

(*b*) Cela eſt prouvé par les mémoires des intendans, faits à la fin du dix-ſeptième ſiècle, combinés avec le dénombrement par feux, compoſé en 1753 par ordre de M. le comte d'*Argenſon*, et ſurtout avec l'ouvrage très-exact de M. de *Mézence*, fait ſous les yeux de M. l'intendant de *La Michaudière* l'un des hommes les plus éclairés.

LE GEOMETRE.

Cent trente millions, dont presque la moitié est en chemins, en villes, villages, landes, bruyères, marais, sables, terres stériles, couvens inutiles, jardins de plaisance plus agréables qu'utiles, terrains incultes, mauvais terrains mal cultivés. On pourrait réduire les terres d'un bon rapport à soixante et quinze millions d'arpens quarrés; mais comptons-en quatre-vingts millions ; on ne saurait trop faire pour sa patrie.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Combien croyez-vous que chaque arpent rapporte l'un dans l'autre, année commune, en blés, en semence de toute espèce, vins, étangs, bois, métaux, bestiaux, fruits, laines, soies, lait, huile, tous frais faits, sans compter l'impôt ?

LE GEOMETRE.

Mais, s'ils produisent chacun vingt-cinq livres, c'est beaucoup; cependant, mettons trente livres pour ne pas décourager nos concitoyens. Il y a des arpens qui produisent des valeurs renaissantes estimées trois cents livres; il y en a qui produisent trois livres. La moyenne proportionnelle entre trois et trois cents est trente; car vous voyez bien que trois est à trente comme trente est à trois cents. Il est vrai que s'il y avait beaucoup d'arpens à trente livres et très-peu à trois cents livres, notre compte ne s'y trouverait pas; mais, encore une fois, je ne veux point chicaner.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Hé bien, Monsieur, combien les quatre-vingts

millions d'arpens donneront-ils de revenu, estimé en argent ?

LE GEOMETRE.

Le compte est tout fait ; cela produit par an deux milliars quatre cents millions de livres numéraires au cours de ce jour.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'ai lu que *Salomon* possédait lui seul vingt-cinq milliars d'argent comptant ; et certainement il n'y a pas deux milliars quatre cents millions d'espèces circulantes dans la France, qu'on m'a dit être beaucoup plus grande et plus riche que le pays de *Salomon*.

LE GEOMETRE.

C'est-là le mystère ; il y a peut-être à présent environ neuf cents millions d'argent circulant dans le royaume ; et cet argent passant de main en main suffit pour payer toutes les denrées et tous les travaux ; le même écu peut passer mille fois de la poche du cultivateur dans celle du cabaretier et du commis des aides.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'entends. Mais vous m'avez dit que nous sommes vingt millions d'habitans, hommes et femmes, vieillards et enfans, combien pour chacun s'il vous plaît ?

LE GEOMETRE.

Cent vingt livres, ou quarante écus.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Vous avez deviné tout juste mon revenu : j'ai

quatre arpens qui, en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit, me valent cent vingt livres; c'eſt peu de choſe.

Quoi! ſi chacun avait une portion égale comme dans l'âge d'or, chacun n'aurait que cinq louis d'or par an?

LE GEOMETRE.

Pas davantage, ſuivant notre calcul, que j'ai un peu enflé. Tel eſt l'état de la nature humaine. La vie et la fortune ſont bien bornées; on ne vit à Paris, l'un portant l'autre, que vingt-deux à vingt-trois ans; l'un portant l'autre, on n'a tout au plus que cent vingt livres par an à dépenſer; c'eſt-à-dire que votre nourriture, votre vêtement, votre logement, vos meubles ſont repréſentés par la ſomme de cent vingt livres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Hélas! que vous ai-je fait pour m'ôter ainſi la fortune et la vie? Eſt-il vrai que je n'aie que vingt-trois ans à vivre, à moins que je ne vole la part de mes camarades?

LE GEOMETRE.

Cela eſt inconteſtable dans la bonne ville de Paris; mais de ces vingt-trois ans il en faut retrancher au moins dix de votre enfance; car l'enfance n'eſt pas une jouiſſance de la vie, c'eſt une préparation, c'eſt le veſtibule de l'édifice, c'eſt l'arbre qui n'a pas encore donné de fruits, c'eſt le crépuſcule d'un jour. Retranchez de treize années qui vous reſtent le temps du ſommeil et celui de l'ennui, c'eſt au moins la moitié; reſte ſix ans

et

et demi que vous paſſez dans le chagrin, les douleurs, quelques plaiſirs et l'eſpérance. (4)

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Miſéricorde ! votre compte ne va pas à trois ans d'une exiſtence ſupportable.

LE GEOMETRE.

Ce n'eſt pas ma faute. La nature ſe ſoucie fort peu des individus. Il y a d'autres inſectes qui ne vivent qu'un jour, mais dont l'eſpèce dure à jamais. La nature eſt comme ces grands princes qui comptent pour rien la perte de quatre cents mille hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs auguſtes deſſeins.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Quarante écus et trois ans à vivre! quelle reſſource imagineriez-vous contre ces deux malédictions?

LE GEOMETRE.

Pour la vie, il faudrait rendre dans Paris l'air plus pur, que les hommes mangeaſſent moins,

(4) S'il eſt queſtion de la vie phyſique et individuelle de l'homme conſidéré comme un être doué de raiſon, ayant des idées, de la mémoire, des affections morales, elle doit commencer avant dix ans. S'il eſt queſtion de la vie conſidérée par rapport à la ſociété, on doit la commencer plus tard. D'ailleurs pour évaluer la durée de la vie priſe dans un de ces deux ſens, il faudrait prendre une autre méthode : évaluer la durée de la vie réelle par toutes les durées de la vie phyſique, et en former enſuite une vie mitoyenne; on aurait un réſultat différent, mais qui conduirait aux mêmes réflexions. Le temps où la jouiſſance entière de nos facultés nous permet de prétendre au bonheur, ſe réduirait toujours à un bien petit nombre d'années.

qu'ils fiffent plus d'exercice, que les mères allaitaffent leurs enfans, qu'on ne fût plus affez mal avifé pour craindre l'inoculation; c'eft ce que j'ai dit: et pour la fortune il n'y a qu'à fe marier, faire des garçons et des filles.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Quoi! le moyen de vivre commodément eft d'affocier ma misère à celle d'un autre?

LE GEOMETRE.

Cinq ou fix mifères enfemble font un établiffement très-tolérable. Ayez une brave femme, deux garçons et deux filles feulement, cela fait fept cents vingt livres pour votre petit ménage, fuppofé que juftice foit faite, et que chaque individu ait cent vingt livres de rente. Vos enfans en bas âge ne vous coûtent prefque rien; devenus grands ils vous foulagent; leurs fecours mutuels vous fauvent prefque toutes les dépenfes, et vous vivez très-heureufement en philofophe; pourvu que ces meffieurs qui gouvernent l'Etat n'aient pas la barbarie de vous extorquer à chacun vingt écus par an: (5) mais le malheur eft que nous ne fommes plus dans l'âge d'or, où les hommes nés tous égaux avaient également part aux productions fucculentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut beaucoup aujourd'hui que chaque être

(5) C'eft une plaifanterie. Ceux qui ont dit que la puiffance légiflatrice et exécutrice était copropriétaire de tous les biens, n'ont pas prétendu qu'elle eût le droit d'en prendre la moitié, mais feulement la portion néceffaire pour défendre l'Etat et le bien gouverner. Il n'y a que l'expreffion qui foit ridicule.

à deux mains, et à deux pieds possède un fonds de cent vingt livres de revenu.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ah ! vous nous ruinez. Vous nous disiez tout à l'heure que dans un pays où il y a quatre-vingts millions d'arpens de terre assez bonne, et vingt millions d'habitans, chacun doit jouir de cent vingt livres de rente, et vous nous les ôtez !

LE GEOMETRE.

Je comptais suivant les registres du siècle d'or, et il faut compter suivant le siècle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente, d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq, et plus de six millions d'hommes qui n'ont absolument rien.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais ils mourraient de faim au bout de trois jours.

LE GEOMETRE.

Point du tout : les autres qui possèdent leurs portions les font travailler, et partagent avec eux ; c'est ce qui paye le théologien, le confiturier, l'apothicaire, le prédicateur, le comédien, le procureur et le fiacre. Vous vous êtes cru à plaindre de n'avoir que cent vingt livres à dépenser par an, réduites à cent huit livres à cause de votre taxe de douze francs ; mais regardez les soldats qui donnent leur sang pour la patrie ; ils ne disposent, à quatre sous par jour, que de soixante et treize livres, et ils vivent gaiement en s'associant par chambrées.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ainſi donc un ex-jéſuite a plus de cinq fois la paye du ſoldat. Cependant les ſoldats ont rendu plus de ſervices à l'Etat ſous les yeux du roi à Fontenoy, à Laufelt, au ſiége de Fribourg, que n'en a jamais rendu le révérend père *la Valette*.

LE GEOMETRE.

Rien n'eſt plus vrai; et même chaque jéſuite devenu libre a plus à dépenſer qu'il ne coûtait à ſon couvent: il y en a même qui ont gagné beaucoup d'argent à faire des brochures contre les parlemens, comme le révérend père *Patouillet* et le révérend père *Nonotte*. Chacun s'ingénie dans ce monde; l'un eſt à la tête d'une manufacture d'étoffes, l'autre de porcelaine; un autre entreprend l'opéra; celui-ci fait la gazette eccléſiaſtique; cet autre une tragédie bourgeoiſe, ou un roman dans le goût anglais; il entretient le papetier, le marchand d'encre, le libraire, le colporteur qui ſans lui demanderaient l'aumône. Ce n'eſt enfin que la reſtitution de cent vingt livres à ceux qui n'ont rien qui fait fleurir l'Etat.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Parfaite manière de fleurir!

LE GEOMETRE.

Il n'y en a point d'autre: par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique ſource de l'induſtrie du commerce. Plus la nation eſt induſtrieuſe, plus elle gagne ſur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce, il y aurait dans vingt

ans deux cents millions de plus dans l'Etat ; ce ferait dix francs de plus à repartir loyalement fur chaque tête ; c'eft-à-dire que les négocians feraient gagner à chaque pauvre dix francs de plus, dans l'efpérance de faire des gains encore plus confidérables. Mais le commerce a fes bornes comme la fertilité de la terre ; autrement la progreffion irait à l'infini : et puis, il n'eft pas fûr que la balance de notre commerce nous foit toujours favorable ; il y a des temps où nous perdons.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous avifions de faire le double d'enfans de ce que nous en fefons, fi notre patrie était peuplée du double, fi nous avions quarante millions d'habitans au lieu de vingt, qu'arriverait-il ?

LE GEOMETRE.

Il arriverait que chacun n'aurait à dépenfer que vingt écus, l'un portant l'autre, ou qu'il faudrait que la terre rendit le double de ce qu'elle rend ; ou qu'il y aurait le double de pauvres ; ou qu'il faudrait avoir le double d'induftrie, et gagner le double fur l'étranger, ou envoyer la moitié de la nation en Amérique ; ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes, et de nos cent vingt livres par tête réparties comme il plaît à DIEU : mais cette fituation eft trifte, et votre fiècle de fer eft bien dur.

LE GEOMETRE.

Il n'y a aucune nation qui ſoit mieux : et il en eſt beaucoup qui ſont plus mal. Croyez-vous qu'il y ait dans le Nord de quoi donner la valeur de cent vingt livres à chaque habitant ? S'ils avaient eu l'équivalent, les Huns, les Goths, les Vandales et les Francs n'auraient pas déſerté leur patrie pour aller s'établir ailleurs, le fer et la flamme à la main.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Si je vous laiſſais dire, vous me perſuaderiez bientôt que je ſuis heureux avec mes cent vingt francs.

LE GEOMETRE.

Si vous penſiez être heureux, en ce cas vous le feriez.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'eſt pas, à moins qu'on ne ſoit fou..

LE GEOMETRE.

Je vous ai déjà dit que pour être plus à votre aiſe et plus heureux que vous n'êtes, il faut que vous preniez une femme ; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous cent vingt livres de rente, c'eſt-à-dire quatre arpens à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avaient chacun que trois. Si vos enfans ſont induſtrieux, ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ainſi ils ne pourront avoir de l'argent ſans que d'autres en perdent.

LE GEOMETRE.

C'eſt la loi de toutes les nations; on ne reſpire qu'à ce prix.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Et il faudra que ma femme et moi nous donnions chacun la moitié de notre récolte à la puiſſance légiſlatrice et exécutrice, et que les nouveaux miniſtres d'Etat nous enlèvent la moitié du prix de nos ſueurs et de la ſubſtance de nos pauvres enfans avant qu'ils puiſſent gagner leur vie! Dites-moi, je vous prie, combien nos nouveaux miniſtres font entrer d'argent de droit divin dans les coffres du roi?

LE GEOMETRE.

Vous payez vingt écus pour quatre arpens qui vous en rapportent quarante. L'homme riche qui poſſède quatre cents arpens payera deux mille écus par ce nouveau tarif, et les quatre-vingts millions d'arpens rendront au roi douze cents millions de livres par année, ou quatre cents millions d'écus.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Cela me paraît impraticable et impoſſible.

LE GEOMETRE.

Vous avez très-grande raiſon, et cette impoſſibilité eſt une démonſtration géométrique qu'il y a un vice fondamental de raiſonnement dans nos nouveaux miniſtres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

N'y a-t-il pas auſſi une prodigieuſe injuſtice démontrée à me prendre la moitié de mon blé, de mon chanvre, de la laine de mes moutons etc.

et de n'exiger aucun fecours de ceux qui auront gagné dix ou vingt ou trente mille livres de rente avec mon chanvre dont ils ont tiffu de la toile, avec ma laine dont ils ont fabriqué des draps, avec mon blé qu'ils auront vendu plus cher qu'ils ne l'ont acheté ?

LE GEOMETRE.

L'injuftice de cette adminiftration eft auffi évidente que fon calcul eft erroné. Il faut que l'induftrie foit favorifée, mais il faut que l'induftrie opulente fecoure l'Etat. Cette induftrie vous a certainement ôté une partie de vos cent vingt livres, et fe les eft appropriées en vous vendant vos chemifes et votre habit vingt fois plus cher qu'ils ne vous auraient coûté fi vous les aviez faits vous-même. Le manufacturier qui s'eft enrichi à vos dépens, a, je l'avoue, donné un falaire à fes ouvriers qui n'avaient rien par eux-mêmes; mais il a retenu pour lui, chaque année, une fomme qui lui a valu enfin trente mille livres de rente: il a donc acquis cette fortune à vos dépens; vous ne pourrez donc jamais lui vendre vos denrées affez cher pour vous rembourfer de ce qu'il a gagné fur vous; car fi vous tentiez ce furhauffement, il en ferait venir de l'étranger à meilleur prix. Une preuve que cela eft ainfi, c'eft qu'il refte toujours poffeffeur de fes trente mille livres de rente, et vous reftez avec vos cent vingt livres, qui diminuent fouvent, bien loin d'augmenter.

Il eft donc néceffaire et équitable que l'induftrie rafinée du négociant paye plus que l'induftrie

groffière

grossière du laboureur. Il en est de même des receveurs des deniers publics. Votre taxe avait été jusqu'ici de douze francs avant que nos grands ministres vous eussent pris vingt écus. Sur ces douze francs le publicain retenait dix sous pour lui. Si dans votre province il y a cinq cents mille ames, il aura gagné deux cents cinquante mille francs par an. Qu'il en dépense cinquante, il est clair qu'au bout de dix ans il aura deux millions de bien. Il est très-juste qu'il contribue à proportion, sans quoi tout serait perverti et bouleversé. (6)

(6) Voici deux nouvelles objections contre l'idée de réduire tous les impôts à un seul. Celle des financiers n'est qu'une plaisanterie, puisqu'il n'y aurait plus alors de financiers, mais seulement des hommes chargés, moyennant des appointemens modiques, de recevoir les deniers publics. Restent les commerçans, les manufacturiers; mais il est clair que si les objets de leur commerce et de leur industrie n'étaient plus assujettis à aucun droit, leur profit resterait le même, parce qu'ils vendraient meilleur marché ou achèteraient plus cher les matières premières. Ce ne sont point eux qui payent ces impôts, ce sont ceux qui achètent d'eux ou qui leur vendent, et ils continueraient de les payer sous une autre forme. Si c'est au contraire un impôt personnel, une capitation dont on les délivre, il fallait déduire cet impôt, cette capitation de l'intérêt qu'ils tiraient de leur fonds: ainsi supposons cet intérêt de dix pour cent et cet impôt d'un dixième, ils ne retiraient donc réellement que neuf pour cent; et cet impôt supprimé, la concurrence les obligera bientôt à borner le même intérêt à ces neuf pour cent auxquels elle les avait déjà bornés. Il en est de même de ceux qui vivent de leurs salaires; si vous leur ôtez les impôts personnels, si vous ôtez des droits qui augmentaient, pour eux, le prix de certaines denrées, leurs salaires baisseront à proportion.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Je vous remercie d'avoir taxé ce financier, cela ſoulage mon imagination ; mais puiſqu'il a ſi bien augmenté ſon ſuperflu, comment puis-je faire pour accroître auſſi ma petite fortune ?

LE GEOMETRE.

Je vous l'ai déjà dit, en vous mariant, en travaillant, en tâchant de tirer de votre terre quelques gerbes de plus que ce qu'elle vous produiſait.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Je ſuppoſe que j'aie bien travaillé, que toute la nation en ait fait autant, que la puiſſance légiſlatrice et exécutrice en ait reçu un plus gros tribut, combien la nation a-t-elle gagné au bout de l'année ?

LE GEOMETRE.

Rien du tout ; à moins qu'elle n'ait fait un commerce étranger utile ; mais elle aura vécu plus commodément. Chacun aura eu à proportion plus d'habits, de chemiſes, de meubles qu'il n'en avait auparavant. Il y aura eu dans l'Etat une circulation plus abondante ; les ſalaires auront été augmentés avec le temps à peu près en proportion du nombre des gerbes de blé, de toiſons de mouton, de cuirs de bœufs, de cerfs et de chèvres qui auront été employés, de grappes de raiſon qu'on aura foulées dans le preſſoir. On aura payé au roi plus de valeurs de denrées en argent, et le roi aura rendu plus de valeurs à tous ceux qu'il aura fait travailler ſous ſes ordres ; mais il n'y aura pas un écu de plus dans le royaume.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Que restera-t-il donc à la puissance au bout de l'année ?

LE GEOMETRE.

Rien, encore une fois ; c'est ce qui arrive à toute puissance : elle ne thésaurise pas ; elle a été nourrie, vêtue, logée, meublée ; tout le monde l'a été aussi, chacun suivant son état ; et si elle thésaurise, elle a arraché à la circulation autant d'argent qu'elle en a entassé ; elle a fait autant de malheureux qu'elle a mis de fois quarante écus dans ses coffres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais ce grand *Henri IV* n'était donc qu'un vilain, un ladre, un pillard ; car on m'a conté qu'il avait encaqué dans la bastille plus de cinquante millions de notre monnaie d'aujourd'hui.

LE GEOMETRE.

C'était un homme aussi bon, aussi prudent que valeureux. Il allait faire une juste guerre, et en amassant dans ses coffres vingt-deux millions de son temps, en ayant encore à recevoir plus de vingt autres qu'il laissait circuler, il épargnait à son peuple plus de cent millions qu'il en aurait coûté s'il n'avait pas pris ces utiles mesures. Il se rendait moralement sûr du succès contre un ennemi qui n'avait pas les mêmes précautions. Le calcul des probabilités était prodigieusement en sa faveur. (7)

(7) La question se réduit à savoir s'il vaut mieux thésauriser pendant la paix que d'emprunter pendant la guerre. Le premier parti serait beaucoup plus avantageux dans un pays où la constitution et l'état des lumières permettraient de compter sur un système d'administration de finances indépendant des révolutions du ministère.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mon vieillard me l'avait bien dit, qu'on était à proportion plus riche sous l'administration du duc de *Sulli* que sous celle des nouveaux ministres qui ont mis l'impôt unique, et qui m'ont pris vingt écus sur quarante. Dites-moi, je vous prie, y a-t-il une nation au monde qui jouisse de ce beau bénéfice de l'impôt unique?

LE GEOMETRE.

Pas une nation opulente. Les Anglais, qui ne rient guère, se sont mis à rire quand ils ont appris que des gens d'esprit avaient proposé parmi nous cette administration. (8) Les Chinois exigent

(8) Cela est vrai, mais l'Angleterre est un des pays de l'Europe où l'on trouve le plus de préjugés sur tous les objets de l'administration et du gouvernement. Tout écrivain politique en Angleterre peut prétendre aux places, et rien ne nuit plus dans la recherche de la vérité que d'avoir un intérêt bien ou mal entendu, de la trouver conforme plutôt à une opinion qu'à une autre. Il est très possible par cette raison que les lumières aient moins de peine à se répandre dans une monarchie que dans une république, et s'il existe dans les républiques plus d'enthousiasme patriotique, on trouve dans quelques monarchies un patriotisme plus éclairé.

D'ailleurs l'établissement d'un impôt unique est une opération qui doit se faire avec lenteur, et qui exige, pour ne causer aucun désordre passager, beaucoup de sagesse dans les mesures. Il faut en effet s'assurer d'abord par quelles espèces de propriétés, par quels cantons chaque espèce d'impôts est réellement payée, et dans quelle proportion chaque espèce de propriétés, chaque canton ou la totalité de l'Etat y contribuent; il faut repartir ensuite dans la même proportion l'impôt qui doit les remplacer.

Il faut par conséquent avoir un cadastre général de toutes les terres; mais quelque exactitude qu'on suppose dans ce cadastre, quelque sagacité que l'on ait mise dans la

une taxe de tous les vaiſſeaux marchands qui abordent à Kanton. Les Hollandais payent à Nangaſaqui quand ils ſont reçus au Japon, ſous prétexte qu'ils ne ſont pas chrétiens. Les Lapons et les Samoïèdes, à la vérité, ſont ſoumis à un impôt unique en peaux de martre; la république de St Marin ne paye que des dixmes pour entretenir l'Etat dans ſa ſplendeur.

Il y a dans notre Europe une nation célèbre par ſon équité et par ſa valeur, qui ne paye aucune taxe; c'eſt le peuple helvétien: mais voici ce qui eſt arrivé; ce peuple s'eſt mis à la place des ducs d'Autriche et de Zeringen, les petits cantons ſont démocratiques et très-pauvres, chaque habitant y paye une ſomme très-modique pour les beſoins de la petite république. Dans les cantons riches,

diſtribution de la taxe qui remplace les impôts indirects, il eſt impoſſible de ne pas commettre des erreurs très-ſenſibles: il eſt donc néceſſaire de ne faire cette opération que ſucceſſivement, et il faut de plus être en état de faire un ſacrifice momentané d'une partie du revenu public, quoique le réſultat de ce changement de forme des impôts puiſſe être à la fois d'en diminuer le fardeau pour le peuple, et d'augmenter leur produit pour le ſouverain. Enfin, comme la plupart des terres ſont affermées, comme lorſqu'on en ſoumet le produit à un nouvel impôt deſtiné à remplacer un impôt d'un autre genre, une partie ſeulement de la compenſation qui ſe fait alors ſerait au profit du propriétaire et le reſte au profit du fermier; c'eſt une nouvelle raiſon de mettre dans cette opération beaucoup de ménagement, quand même on ſerait parvenu à connaître à peu près dans chaque genre de culture la partie de l'impôt que l'on doit faire porter au propriétaire, et celle dont juſqu'à l'expiration du bail le fermier doit être chargé: mais ſi cet ouvrage eſt difficile, il ne l'eſt pas moins d'aſſigner à quel point la nation qui l'exécuterait verrait augmenter en peu d'années ſon bien-être, ſes richeſſes et ſa puiſſance.

on eſt chargé envers l'Etat des redevances que les archiducs d'Autriche et les ſeigneurs fonciers exigeaient : les cantons proteſtans ſont à proportion du double plus riches que les catholiques, parce que l'Etat y poſſède les biens des moines. Ceux qui étaient ſujets des archiducs d'Autriche, des ducs de Zeringen et des moines, le ſont aujourd'hui de la patrie ; ils payent à cette patrie les mêmes dixmes, les mêmes droits, les mêmes lods et ventes qu'ils payaient à leurs anciens maîtres ; et comme les ſujets en général ont très-peu de commerce, le négoce n'eſt aſſujetti à aucune charge, excepté de petits droits d'entrepôt : les hommes trafiquent de leur valeur avec les puiſſances étrangères, et ſe vendent pour quelques années, ce qui fait entrer quelque argent dans leur pays à nos dépens ; et c'eſt un exemple auſſi unique dans le monde policé que l'eſt l'impôt établi par vos nouveaux législateurs.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ainſi, Monſieur, les Suiſſes ne ſont pas de droit divin dépouillés de la moitié de leurs biens ; et celui qui poſſède quatre vaches n'en donne pas deux à l'Etat ?

LE GEOMETRE.

Non, ſans doute. Dans un canton, ſur treize tonneaux de vin on en donne un et on en boit douze. Dans un autre canton on paye la douzième partie et on en boit onze.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Ah ! qu'on me faſſe ſuiſſe. Le maudit impôt que l'impôt unique et inique, qui m'a réduit à

demander l'aumône! mais trois ou quatre cents impôts, dont les noms mêmes me sont impossibles à retenir et à prononcer, sont-ils plus justes et plus honnêtes? Y a-t-il jamais eu un législateur qui, en fondant un Etat, ait imaginé de créer des conseillers du roi, mesureurs de charbon, jaugeurs de vin, mouleurs de bois, langueyeurs de porc, contrôleurs de beurre salé? d'entretenir une armée de faquins deux fois plus nombreuse que celle d'*Alexandre*, commandée par soixante généraux qui mettent le pays à contribution, qui remportent des victoires signalées tous les jours, qui font des prisonniers, et qui quelquefois les sacrifient en l'air ou sur un petit théâtre de planches, comme fesaient les anciens Scythes, à ce que m'a dit mon curé?

Une telle législation, contre laquelle tant de cris s'élevaient et qui fesait verser tant de larmes, valait-elle mieux que celle qui m'ôte tout d'un coup nettement et paisiblement la moitié de mon existence? J'ai peur qu'à bien compter on ne m'en prît en détail les trois quarts sous l'ancienne finance.

LE GEOMETRE.

Illiacos intra muros peccatur et extra.

Est modus in rebus. . . . . . .

Caveas nè quid nimis.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'ai appris un peu d'histoire et de géométrie, mais je ne sais pas le latin.

LE GEOMETRE.

Cela signifie à peu près, *on a tort des deux côtés. Gardez le milieu en tout. Rien de trop.*

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Oui, rien de trop, c'eſt ma ſituation ; mais je n'ai pas aſſez.

LE GEOMETRE.

Je conviens que vous périrez de faim et moi auſſi, et l'Etat auſſi, ſuppoſé que la nouvelle adminiſtration dure ſeulement deux ans : mais il faut eſpérer que DIEU aura pitié de nous.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

On paſſe ſa vie à eſpérer et on meurt en eſpérant. Adieu, Monſieur ; vous m'avez inſtruit, mais j'ai le cœur navré.

LE GEOMETRE.

C'eſt ſouvent le fruit de la ſcience.

Aventure avec un carme.

QUAND j'eus bien remercié l'académicien de l'académie des ſciences de m'avoir mis au fait, je m'en allai tout pantois, louant la Providence ; mais grommelant entre mes dents ces triſtes paroles : *Vingt écus de rente ſeulement pour vivre, et n'avoir que vingt-deux ans à vivre !* Hélas ! puiſſe notre vie être encore plus courte, puiſqu'elle eſt ſi malheureuſe !

Je me trouvai bientôt vis-à-vis d'une maiſon ſuperbe. Je ſentais déjà la faim ; je n'avais pas ſeulement la cent vingtième partie de la ſomme qui appartient de droit à chaque individu. Mais dès qu'on m'eut appris que ce palais était le couvent des révérends pères carmes déchauſſés, je conçus de grandes eſpérances ; et je dis, puiſque ces ſaints

sont assez humbles pour marcher pieds nus, ils seront assez charitables pour me donner à dîner.

Je sonnai; un carme vint: Que voulez-vous, mon fils? Du pain, mon révérend père, les nouveaux édits m'ont tout ôté. Mon fils, nous demandons nous-mêmes l'aumône, nous ne la fesons pas. Quoi! votre saint institut vous ordonne de n'avoir pas de bas et vous avez une maison de prince, et vous me refusez à manger! Mon fils; il est vrai que nous sommes sans souliers et sans bas; c'est une dépense de moins: mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains; et si notre saint institut nous avait ordonné d'aller cul nu, nous n'aurions point froid au derrière. A l'égard de notre belle maison, nous l'avons aisément bâtie, parce que nous avons cent mille livres de rentes en maisons dans la même rue.

Ah! ah! vous me laissez mourir de faim, et vous avez cent mille livres de rentes; vous en rendez donc cinquante mille au nouveau gouvernement?

Dieu nous préserve de payer une obole. Le seul produit de la terre cultivée par des mains laborieuses, endurcies de calus et mouillées de larmes, doit des tributs à la puissance législatrice et exécutrice. Les aumônes qu'on nous a données nous ont mis en état de faire bâtir ces maisons dont nous tirons cent mille livres par an. Mais ces aumônes venant des fruits de la terre, ayant déjà payé le tribut, elles ne doivent pas payer deux fois: elles ont sanctifié les fidelles qui se sont appauvris en nous enrichissant; et nous continuons à demander l'aumône et à mettre à

contribution le faubourg St Germain pour ſanctifier encore les fidelles. Ayant dit ces mots le carme me ferma la porte au nez. (9)

Je paſſai pardevant l'hôtel des mouſquetaires gris; je contai la choſe à un de ces meſſieurs: ils me donnèrent un bon dîner et un écu. L'un d'eux propoſa d'aller brûler le couvent; mais un mouſquetaire plus ſage lui montra que le temps n'était pas encore venu, et le pria d'attendre encore deux ou trois ans.

Audience de M. le contrôleur-général.

J'allai avec mon écu préſenter un placet à M. le contrôleur-général, qui donnait audience ce jour-là.

Son antichambre était remplie de gens de toute eſpèce. Il y avait ſur-tout des viſages encore plus pleins, des ventres plus rebondis, des mines plus fières que mon homme aux huit millions. Je n'oſais m'approcher, je les voyais, et ils ne me voyaient pas.

Un moine gros décimateur avait intenté un procès à des citoyens qu'il appelait *ſes payſans.* Il avait déjà plus de revenu que la moitié de ſes paroiſſiens enſemble; et de plus il était ſeigneur

(9) L'ouvrage que M. de *Voltaire* avait le plus en vue eſt intitulé: *Conſidérations ſur l'ordre eſſentiel et naturel des ſociétés politiques.* On y trouve pluſieurs queſtions importantes analyſées avec beaucoup de ſagacité et de profondeur. L'auteur y prouve que les maiſons ne rapportant aucun produit réel, ne doivent point payer d'impôts; que l'on doit regarder le loyer qu'elles rapportent comme l'intérêt du capital qu'elles repréſentent; et que ſi on les exemptait des impôts auxquels elles ſont aſſujetties, les loyers diminueraient à proportion.

de fief. Il prétendait que ses vassaux ayant converti avec des peines extrêmes leurs bruyères en vignes, ils lui devaient la dixième partie de leur vin, ce qui fesait, en comptant le prix du travail et des échalas, et des futailles et du cellier, plus du quart de la récolte. Mais comme les dixmes, disait-il, sont de droit divin, je demande le quart de la substance de mes paysans au nom de DIEU. Le ministre lui dit : Je vois combien vous êtes charitable.

Un fermier-général, fort intelligent dans les aides, lui dit alors : Monseigneur, ce village ne peut rien donner à ce moine ; car ayant fait payer aux paroissiens l'année passée trente-deux impôts pour leur vin, et les ayant fait condamner ensuite à payer le trop bu, ils sont entièrement ruinés. J'ai fait vendre leur bestiaux et leurs meubles, ils sont encore mes redevables. Je m'oppose aux prétentions du révérend père.

Vous avez raison d'être son rival, repartit le ministre ; vous aimez l'un et l'autre également votre prochain, et vous m'édifiez tous deux.

Un troisième, moine et seigneur, dont les paysans sont main-mortables, attendait aussi un arrêt du conseil qui le mît en possession de tout le bien d'un badaud de Paris, qui ayant par inadvertance demeuré un an et un jour dans une maison sujette à cette servitude, et enclavée dans les Etats de ce prêtre, y était mort au bout de l'année. Le moine réclamait tout le bien du badaud, et cela de droit divin. (*)

(*) Voyez dans le second volume de *Politique*, différens ouvrages de M. de *Voltaire* sur la servitude de la glèbe.

Le ministre trouva le cœur du moine aussi juste et aussi tendre que les deux premiers.

Un quatrième, qui était contrôleur du domaine, présenta un beau mémoire, par lequel il se justifiait d'avoir réduit vingt familles à l'aumône. Elles avaient hérité de leurs oncles ou tantes, ou frères, ou cousins; il avait fallu payer les droits. Le domanier leur avait prouvé généreusement qu'elles n'avaient pas assez estimé leurs héritages, qu'elles étaient beaucoup plus riches qu'elles ne croyaient; et en conséquence les ayant condamnées à l'amende du triple, les ayant ruinées en frais, et fait mettre en prison les pères de familles, il avait acheté leurs meilleures possessions sans bourse délier. (c)

Le contrôleur-général lui dit (d'un ton un peu amer à la vérité): *Euge contrôleur bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, fermier-général te constituam.* (d) Cependant, il dit tout bas à un maître des requêtes qui était à côté de lui: Il faudra bien faire rendre gorge à ces sangsues sacrées et à ces sangsues profanes: il est temps de soulager le peuple, qui sans nos soins et notre équité n'aurait jamais de quoi vivre que dans l'autre monde.

Des hommes d'un génie profond lui présentèrent des projets. L'un avait imaginé de mettre des impôts sur l'esprit. Tout le monde, disait-il,

(c) Le cas à peu près semblable est arrivé dans la province que j'habite, et le contrôleur du domaine a été forcé à faire restitution; mais il n'a pas été puni. Voyez la satire intitulée *les Finances*.

(d) Je me fis expliquer ces paroles par un savant à quarante écus; elles me réjouirent.

s'empressera de payer, personne ne voulant passer pour un sot. Le ministre lui dit : Je vous déclare exempt de la taxe.

Un autre proposa d'établir l'impôt unique sur les chansons et sur le rire, attendu que la nation était la plus gaie du monde, et qu'une chanson la consolait de tout. Mais le ministre observa que depuis quelque temps on ne fesait plus guère de chansons plaisantes, et il craignit que pour échapper à la taxe on ne devînt trop sérieux.

Vint un sage et brave citoyen qui offrit de donner au roi trois fois plus, en fesant payer par la nation trois fois moins. Le ministre lui conseilla d'apprendre l'arithmétique.

Un cinquième prouvait au roi, *par amitié*, qu'il ne pouvait recueillir que soixante et quinze millions, mais qu'il allait lui en donner deux cents vingt-cinq. Vous me ferez plaisir, dit le ministre, quand nous aurons payé les dettes de l'Etat.

Enfin arriva un commis de l'auteur nouveau qui fait la puissance législatrice copropriétaire de toutes nos terres par le droit divin, et qui donnait au roi douze cents millions de rente. Je reconnus l'homme qui m'avait mis en prison pour n'avoir pas payé mes vingt écus. Je me jetai aux pieds de M. le contrôleur-général, et je lui demandai justice ; il fit un grand éclat de rire, et me dit que c'était un tour qu'on m'avait joué. Il ordonna à ces mauvais plaisans de me donner cent écus de dédommagement, et m'exempta de taille pour le reste de ma vie. Je lui dis : Monseigneur, DIEU vous bénisse !

Lettre à l'homme aux quarante écus.

Quoique je sois trois fois aussi riche que vous, c'est-à-dire, quoique je possède trois cents soixante livres ou francs de revenu, je vous écris cependant comme d'égal à égal, sans affecter l'orgueil des grandes fortunes.

J'ai lu l'histoire de votre désastre et de la justice que M. le contrôleur-général vous a rendue, je vous en fais mon compliment; mais par malheur je viens de lire *le Financier citoyen*, malgré la répugnance que m'avait inspirée le titre qui paraît contradictoire à bien des gens. Ce citoyen vous ôte vingt francs de vos rentes et à moi soixante; il n'accorde que cent francs à chaque individu sur la totalité des habitans. Mais en récompense un homme non moins illustre enfle nos rentes jusqu'à cent cinquante livres; je vois que votre géomètre a pris un juste milieu. Il n'est point de ces magnifiques seigneurs qui d'un trait de plume peuplent Paris d'un million d'habitans, et vous font rouler quinze cents millions d'espèces sonnantes dans le royaume, après tout ce que nous en avons perdu dans nos guerres dernières. (10)

(10) Il s'en faut beaucoup que ces évaluations puissent être précises, et ceux qui les ont faites se sont bien gardés de prendre toute la peine nécessaire pour parvenir au degré de précision qu'on pourrait atteindre. Ce qu'il est important de savoir, c'est qu'un Etat qui a deux millions d'habitans, et celui qui en a vingt, le pays dont le territoire est fertile, et celui où le sol est ingrat, celui qui a un excédent de subsistance, et celui qui est obligé d'en réparer le défaut par le commerce, etc. doivent avoir les mêmes lois d'administration. C'est une des plus grandes vérités

Comme vous êtes grand lecteur, je vous prêterai *le Financier citoyen*. Mais n'allez pas le croire en tout; il cite le teſtament du grand miniſtre *Colbert*, et il ne ſait pas que c'eſt une rapſodie ridicule faite par un *Gatien de Courtils*. Il cite la *Dixme* du maréchal de *Vauban*, et il ne ſait pas qu'elle eſt d'un *Boiſguilbert*. Il cite le teſtament du cardinal de *Richelieu*, et il ne ſait pas qu'il eſt de l'abbé de *Bourzeis*. Il ſuppoſe que ce cardinal aſſure *que quand la viande enchérit, on donne une paye plus forte au ſoldat*. Cependant la viande enchérit beaucoup ſous ſon miniſtère, et la paye du ſoldat n'augmenta point; ce qui prouve, indépendamment de cent autres preuves, que ce livre reconnu pour ſuppoſé dès qu'il parut, et enſuite attribué au cardinal même, ne lui appartient pas plus que les teſtamens du cardinal *Albéroni* et du maréchal de *Belle-Isle* ne leur appartiennent.

Défiez-vous toute votre vie des teſtamens et des ſyſtèmes; j'en ai été la victime comme vous. Si les *Solons* et les *Licurgues* modernes ſe ſont moqués de vous, les nouveaux *Triptolèmes* ſe ſont encore plus moqués de moi; et ſans une petite ſucceſſion qui m'a ranimé, j'étais mort de miſère.

J'ai cent vingt arpens labourables dans le plus beau pays de la nature et le ſol le plus ingrat. Chaque arpent ne rend, tous frais faits, dans mon pays, qu'un écu de trois livres. Dès que j'eus lu dans les journaux qu'un célèbre agriculteur avait inventé un nouveau ſemoir, et qu'il labourait ſa

que les écrivains économiſtes français aient annoncées, et une de celles qu'ils ont le mieux établies.

terre par planches, afin qu'en ſemant moins il recueillît davantage, j'empruntai vîte de l'argent, j'achetai un ſemoir, je labourai par planches, je perdis ma peine et mon argent, auſſi-bien que l'illuſtre agriculteur qui ne ſème plus par planches: (*)

Mon malheur voulut que je luſſe le *Journal économique* qui ſe vend à Paris chez *Boudet.* Je tombai ſur l'expérience d'un pariſien ingénieux, qui pour ſe réjouir avait fait labourer ſon parterre quinze fois, et y avait ſemé du froment, au lieu d'y planter des tulipes: il eut une récolte très-abondante. J'empruntai encore de l'argent. Je n'ai qu'à donner trente labours, me diſais-je, j'aurai le double de la récolte de ce digne pariſien, qui s'eſt formé des principes d'agriculture à l'opéra et à la comédie, et me voilà enrichi par ſes leçons et par ſon exemple.

Labourer ſeulement quatre fois dans mon pays eſt une choſe impoſſible; la rigueur et les changemens ſoudains des ſaiſons ne le permettent pas; et d'ailleurs le malheur que j'avais eu de ſemer par planches, comme l'illuſtre agriculteur dont j'ai parlé, m'avait forcé à vendre mon attelage. Je fais labourer trente fois mes cent vingt arpens par toutes les charrues qui ſont à quatre lieues à la ronde. Trois labours pour chaque arpent coûtent douze livres, c'eſt un prix fait; il fallut donner trente façons par arpent. Le labour de chaque arpent me coûta cent vingt livres: la façon de mes cent vingt arpens me revint à quatorze mille quatre cents livres. Ma récolte qui ſe monte,

(*) M. *Duhamel.*

année

année commune, dans mon maudit pays, à trois cents setiers, monta, il est vrai, à trois cents trente, qui, à vingt livres le setier, me produisirent six mille six cents livres : je perdis sept mille huit cents livres ; il est vrai que j'eus la paille.

J'étais ruiné, abymé, sans une vieille tante qu'un grand médecin dépécha dans l'autre monde en raisonnant aussi-bien en médecine que moi en agriculture.

Qui croirait que j'eus encore la faiblesse de me laisser séduire par le *journal* de *Boudet* ? Cet homme-là après tout n'avait pas juré ma perte. Je lis dans son recueil qu'il n'y a qu'à faire une avance de quatre mille francs pour avoir quatre mille livres de rentes en artichauts : certainement *Boudet* me rendra en artichauts ce qu'il m'a fait perdre en blé. Voilà mes quatre mille francs dépensés, et mes artichauts mangés par des rats de campagne. Je fus hué dans mon canton comme le diable de Papefiguière.

J'écrivis une lettre de reproche fulminante à *Boudet*. Pour toute réponse le traître s'égaya dans son *journal* à mes dépens. Il me nia impudemment que les Caraïbes fussent nés rouges. Je fus obligé de lui envoyer une attestation d'un ancien procureur du roi de la Guadeloupe, comme quoi DIEU a fait les Caraïbes rouges ainsi que les Nègres noirs. Mais cette petite victoire ne m'empêcha pas de perdre jusqu'au dernier sou toute la succession de ma tante, pour avoir trop cru les nouveaux systèmes. Mon cher monsieur, encore une fois, gardez-vous des charlatans.

Nouvelles douleurs occasionnées par les nouveaux systèmes.

(*Ce petit morceau est tiré des manuscrits d'un vieux solitaire.*)

Je vois que si de bons citoyens se sont amusés à gouverner les Etats, et à se mettre à la place des rois; si d'autres se sont crus des *Triptolèmes* et des *Cérès*, il y en a de plus fiers qui se sont mis sans façon à la place de DIEU, et qui ont créé l'univers avec leur plume comme DIEU le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui se présenta à mes adorations fut un descendant de *Thalès*, nommé *Téliamed*, qui m'apprit que les montagnes et les hommes sont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes marins qui ensuite devinrent amphibies. Leur belle queue fourchue se changea en cuisses et en jambes. J'étais encore tout plein des *Métamorphoses* d'*Ovide*, et d'un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'une race de babouins. J'aimais autant descendre d'un poisson que d'un singe.

Avec le temps j'eus quelques doutes sur cette généalogie, et même sur la formation des montagnes. Quoi! me dit-il, vous ne savez pas que les courans de la mer, qui jettent toujours du sable à droite et à gauche à dix ou douze pieds de hauteur tout au plus, ont produit, dans une suite infinie de siècles, des montagnes de vingt mille pieds de haut, lesquelles ne sont pas de sable? Ap-

prenez que la mer a néceſſairement couvert tout le globe. La preuve en eſt qu'on a vu des ancres de vaiſſeau ſur le mont St Bernard, qui étaient là pluſieurs ſiècles avant que les hommes euſſent des vaiſſeaux.

Figurez-vous que la terre eſt un *globe de verre* qui a été long-temps tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinait, plus je devenais incrédule. Quoi donc, me dit-il, n'avez-vous pas vu le falun de Touraine à trente-ſix lieues de la mer? c'eſt un amas de coquilles avec leſquelles on engraiſſe la terre comme avec du fumier. Or, ſi la mer a dépoſé dans la ſucceſſion des temps une mine entière de coquilles à trente-ſix lieues de l'Océan, pourquoi n'aura-t-elle pas été juſqu'à trois mille lieues pendant pluſieurs ſiècles ſur notre globe de verre?

Je lui répondis: Monſieur *Téliamed*, il y a des gens qui font quinze lieues par jour à pied; mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin ſoit de verre; et quant à votre falun, je doute encore qu'il ſoit un lit de coquilles de mer. Il ſe pourrait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aiſément la forme des fragmens de coquilles, comme il y a des pierres qui ſont figurées en langues, et qui ne ſont pas des langues; en étoiles, et qui ne ſont point des aſtres; en ſerpens roulés ſur eux-mêmes, et qui ne ſont point des ſerpens; en parties naturelles du beau ſexe, et qui ne ſont point pourtant les dépouilles des dames. On voit des dendrites, des pierres figurées qui repréſentent des

arbres et des maiſons, ſans que jamais ces petites pierres aient été des maiſons et des chênes.

Si la mer avait dépoſé tant de lits de coquilles en Touraine, pourquoi aurait-elle négligé la Bretagne, la Normandie, la Picardie et toutes les autres côtes ? J'ai bien peur que ce falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer ſe ſerait répandue à trente-ſix lieues, ce n'eſt pas à dire qu'elle ait été juſqu'à trois mille, et même juſqu'à trois cents, et que toutes les montagnes aient été produites par les eaux. J'aimerais autant dire que le Caucaſe a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucaſe.

Mais, Monſieur l'incrédule, que répondrez-vous aux huîtres pétrifiées qu'on a trouvées ſur le ſommet des Alpes ?

Je répondrai, Monſieur le créateur, que je n'ai pas vu plus d'huîtres pétrifiées que d'ancres de vaiſſeau ſur le haut du mont Cénis. Je répondrai ce qu'on a déjà dit, qu'on a trouvé des écailles d'huître (qui ſe pétrifient aiſément) à de très-grandes diſtances de la mer, comme on a déterré des médailles romaines à cent lieues de Rome; et j'aime mieux croire que des pélerins de St Jacques ont laiſſé quelques coquilles vers St Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont St Bernard.

Il y a des coquillages par-tout; mais eſt-il bien ſûr qu'ils ne ſoient pas les dépouilles des teſtacées et des cruſtacées de nos lacs et de nos rivières, auſſi-bien que des petits poiſſons marins ?

— Monſieur l'incrédule, je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propoſe de créer.

— Monſieur le créateur, à vous permis, chacun eſt le maître dans ce monde; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous ſommes ſoit de verre, ni que quelques coquilles ſoient des démonſtrations que la mer a produit les Alpes et le mont Taurus. Vous ſavez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne ſoit pas vous qui ayez créé cet hémiſphère, et que vous vous ſoyez contenté de former l'ancien monde: c'eſt bien aſſez. (*)

— Monſieur, monſieur, ſi on n'a pas découvert de coquilles ſur les montagnes d'Amérique, *on en découvrira.*

— Monſieur, c'eſt parler en créateur qui ſait ſon ſecret, et qui eſt ſûr de ſon fait. Je vous abandonne, ſi vous voulez, votre falun, pourvu que vous me laiſſiez mes montagnes. Je ſuis d'ailleurs le très-humble et très-obéiſſant ſerviteur de votre providence.

Dans le temps que je m'inſtruiſais ainſi avec *Téliamed*, un jéſuite irlandais déguiſé en homme, d'ailleurs grand obſervateur, et ayant de bons microſcopes, fit des anguilles avec de la farine de blé ergoté. On ne douta pas alors qu'on ne fit des hommes avec de la farine de bon froment. Auſſitôt

(*) Voyez ſur les coquilles et la formation des montagnes, la *diſſertation ſur les changemens arrivés dans notre globe*, (vol. II. de *Phyſique*.) Quant à l'opinion que la terre eſt de verre et qu'une comète l'a détachée du ſoleil, c'eſt une plaiſanterie de M. de *Buffon*, qui a voulu faire une expérience morale ſur la crédulité des Pariſiens.

on créa des particules organiques qui composèrent des hommes. Pourquoi non ? Le grand géomètre *Fatio* avait bien ressuscité des morts à Londres ; on pouvait tout aussi aisément faire à Paris des vivans avec des particules organiques : mais malheureusement les nouvelles anguilles de *Néedham* ayant disparu, les nouveaux hommes disparurent aussi, et s'enfuirent chez les monades qu'ils rencontrèrent dans le plein au milieu de la matière subtile, globuleuse et cannelée. (*)

Ce n'est pas que ces créateurs de systèmes n'aient rendu de grands services à la physique ; à DIEU ne plaise que je méprise leurs travaux ! on les a comparés à des alchimistes qui en fesant de l'or (qu'on ne fait point) ont trouvé de bons remèdes ou du moins des choses très-curieuses. On peut être un homme d'un rare mérite et se tromper sur la formation des animaux et sur la structure du globe.

Les poissons changés en hommes, et les eaux changées en montagnes, ne m'avaient pas fait autant de mal que M. *Boudet* ; je me bornais tranquillement à douter, lorsqu'un lapon me prit sous sa protection. C'était un profond philosophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de son avis. Il me fit d'abord connaître clairement l'avenir en exaltant mon ame. Je fis de si prodigieux efforts d'exaltation que j'en tombai malade ; mais il me guérit en m'enduisant de poix résine de la tête aux pieds. A peine fus-je en état

(*) Voyez sur les anguilles les *Singularités de la nature*, vol. II. de *Physique*, chap. XIII.

de marcher qu'il me propofa un voyage aux terres auftrales pour y difféquer des têtes de géans, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'ame. Jè ne pouvais fupporter la mer; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creufer un grand trou dans le globe terraqué : ce trou allait droit chez les Patagons. Nous partîmes; je me caffai une jambe à l'entrée du trou; on eut beaucoup de peine à me redreffer la jambe : il s'y forma un calus qui m'a beaucoup foulagé.

J'ai déjà parlé de tout cela dans une de mes diatribes, pour inftruire l'univers très-attentif à ces grandes chofes. (*) Je fuis bien vieux ; j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour lefquels je travaille depuis fi long-temps.

Mariage de l'homme aux quarante écus.

L'HOMME aux quarante écus s'étant beaucoup formé, et ayant fait une petite fortune, époufa une jolie fille qui poffédait cent écus de rente. Sa femme devint bientôt groffe. Il alla trouver fon géomètre, et lui demanda fi elle lui donnerait un garçon ou une fille ? Le géomètre lui répondit que les fage-femmes, les femmes de chambre le favaient pour l'ordinaire, mais que les phyficiens qui prédifent les éclipfes n'étaient pas fi éclairés qu'elles.

Il voulut favoir enfuite fi fon fils ou fa fille avait déjà une ame. Le géomètre dit que ce n'était pas

(*) Voyez la Diatribe du docteur *Akakia*, volume de *Facéties*.

ſon affaire, et qu'il en fallait parler au théologien du coin.

L'homme aux quarante écus, qui était déjà l'homme aux deux cents pour le moins, demanda en quel endroit était-ſon enfant ? Dans une petite poche, lui dit ſon ami, entre la veſſie et l'inteſtin rectum. O Dieu paternel ! s'écria-t-il, l'ame immortelle de mon fils née et logée entre de l'urine et quelque choſe de pis ! Oui, mon cher voiſin, l'ame d'un cardinal n'a point eu d'autre berceau : et avec cela on fait le fier, on ſe donne des airs.

Ah ! Monſieur le ſavant, ne pourriez-vous point me dire comment les enfans ſe font ?

Non, mon ami ; mais ſi vous voulez je vous dirai ce que les philoſophes ont imaginé, c'eſt-à-dire comment les enfans ne ſe font point.

Premièrement, le révérend père *Sanchez*, dans ſon excellent livre *de Matrimonio*, eſt entièrement de l'avis d'*Hippocrate* ; il croit comme un article de foi que les deux véhicules fluides de l'homme et de la femme s'élancent et s'uniſſent enſemble, et que dans le moment l'enfant eſt conçu par cette union ; et il eſt ſi perſuadé de ce ſyſtème phyſique, devenu théologique, qu'il examine, chap. 21 du livre ſecond : *Utrùm virgo Maria ſemen emiſerit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Eh ! Monſieur, je vous ai déjà dit que je n'entends pas le latin ; expliquez-moi en français l'oracle du père *Sanchez*. Le géomètre lui traduiſit le texte, et tous deux frémirent d'horreur.

Le nouveau marié, en trouvant *Sanchez* prodigieuſement ridicule, fut pourtant aſſez content

d'*Hippocrate* ;

d'*Hippocrate*; et il se flattait que sa femme avait rempli toutes les conditions imposées par ce médecin pour faire un enfant.

Malheureusement, lui dit le voisin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, qui ne reçoivent qu'avec aversion les embrassemens de leurs maris, et qui cependant en ont des enfans. Cela seul décide contre *Hippocrate* et *Sanchez*.

De plus il y a très-grande apparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes; or il y a beaucoup d'espèces d'animaux qui engendrent sans copulation, comme les poissons écaillés, les huîtres, les pucerons. Il a donc fallu que les physiciens cherchassent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre *Harvei*, qui le premier démontra la circulation, et qui était digne de découvrir le secret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules: elles pondent des œufs; il jugea que les femmes pondaient aussi. Les mauvais plaisans dirent que c'est pour cela que les bourgeois, et même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtresse *ma poule*, et qu'on dit que toutes les femmes sont coquettes, parce qu'elles voudraient que les coqs les trouvassent belles. Malgré ces railleries, *Harvei* ne changea point d'avis, et il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais, Monsieur, vous m'avez dit que la nature est toujours semblable à elle-même, qu'elle agit

toujours par le même principe dans le même cas; les femmes, les jumens, les ânesses, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

LE GEOMETRE.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans; elles ont des ovaires comme tous les oiseaux; les jumens, les anguilles en ont aussi. Un œuf se détache de l'ovaire, il est couvé dans la matrice. Voyez tous les poissons écaillés, les grenouilles; ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines et les autres animaux marins de cette espèce font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils insectes sont visiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf, et notre globe est un grand œuf qui contient tous les autres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Mais vraiment ce système porte tous les caractères de la vérité; il est simple, il est uniforme, il est démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux; j'en suis fort content, je n'en veux point d'autre; les œufs de ma femme me sont fort chers.

LE GEOMETRE.

On s'est lassé à la longue de ce système; on a fait les enfans d'une autre façon.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Et pourquoi, puisque celle-là est si naturelle?

LE GEOMETRE.

C'est qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais seulement de petites glandes

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Je soupçonne que des gens qui avaient un autre système à débiter ont voulu décréditer les œufs.

LE GEOMETRE.

Cela pourrait bien être. Deux hollandais s'avisèrent d'examiner la liqueur séminale au microscope, celle de l'homme, celle de plusieurs animaux ; et ils crurent y apercevoir des animaux déjà tout formés, qui couraient avec une vîtesse inconcevable. Ils en virent même dans le fluide séminal du coq. Alors on jugea que les mâles fesaient tout et les femelles rien ; elles ne servirent plus qu'à porter le trésor que le mâle leur avait confié.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Voilà qui est bien étrange. J'ai quelques doutes sur-tous ces petits animaux qui fretillent si prodigieusement dans une liqueur pour être ensuite immobiles dans les œufs des oiseaux, et pour être non moins immobiles neuf mois, à quelques culbutes près, dans le ventre de la femme ; cela ne me paraît pas conséquent. Ce n'est pas, autant que j'en puis juger, la marche de la nature. Comment sont faits, s'il vous plaît, ces petits hommes qui sont si bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez ?

LE GEOMETRE.

Comme des vermisseaux. Il y avait sur-tout un médecin nommé *Andri* qui voyait des vers partout, et qui voulait absolument détruire le système d'*Harvei*. Il aurait, s'il l'avait pu, anéanti la circulation du sang, parce qu'un autre l'avait

découverte. Enfin deux hollandais et M. *Andri*, à force de tomber dans le péché d'*Onan*, et de voir les chofes au microfcope, réduifirent l'homme à être chenille. Nous fommes d'abord un ver comme elle; de-là dans notre enveloppe nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraie chryfalide, que les payfans appellent *fève*. Enfuite fi la chenille devient papillon, nous devenons hommes: voilà nos métamorphofes.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Hé bien, s'en eft-on tenu là? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode?

LE GEOMETRE.

On s'eft dégoûté d'être chenille. Un philofophe extrêmement plaifant a découvert dans une Vénus phyfique (*) que l'attraction fefait les enfans, et voici comment la chofe s'opère. Le fperme étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil; mais il en eft empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, et qui l'oblige de fe placer à gauche. Il en eft de même des bras, des cuiffes et des jambes qui tiennent aux cuiffes. Il eft difficile d'expliquer dans cette hypothèfe la fituation des mamelles et des feffes. Ce grand philofophe n'admet aucun deffein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il eft bien loin de croire que le cœur foit fait pour recevoir le fang et pour le chaffer, l'eftomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre; cela lui parait trop vulgaire: tout fe fait par attraction.

(*) *Maupertuis.*

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Voilà un maître fou. Je me flatte que personne n'a pu adopter une idée aussi extravagante.

LE GEOMETRE.

On en rit beaucoup; mais ce qu'il y eut de triste, c'est que cet insensé ressemblait aux théologiens, qui persécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philosophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune: ce n'est plus le bras qui va chercher le bras; ce n'est plus la cuisse qui court après la cuisse; ce sont de petites molécules, de petites particules de bras et de cuisse qui se placent les unes sur les autres. On sera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du temps.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

J'en suis ravi: mais quel a été le résultat de toutes ces disputes?

LE GEOMETRE.

Le doute. Si la question avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications et du sang répandu; mais entre des physiciens la paix est bientôt faite: chacun a couché avec sa femme sans penser le moins du monde à son ovaire ni à ses trompes de fallope. Les femmes sont devenues grosses ou enceintes, sans demander seulement comment ce mystère s'opère. C'est ainsi que vous semez du blé et que vous ignorez comment le blé germe en terre. (11)

(11) Les observations de *Haller* et de *Spalanzani* semblent avoir prouvé que l'embryon existe avant la fécondation

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Oh ! je le fais bien ; on me l'a dit il y a longtemps ; c'eft par pourriture. Cependant il me prend quelquefois envie de rire de tout ce qu'on m'a dit.

LE GEOMETRE.

C'eft une fort bonne envie. Je vous confeille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un triangle font égaux à deux droits, et que les triangles qui ont même bafe et même hauteur font égaux entr'eux, ou autres propofitions pareilles, comme, par exemple, que deux et deux font quatre.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Oui, je crois qu'il eft fort fage de douter ; mais je fens que je fuis curieux depuis que j'ai fait fortune et que j'ai du loifir. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reffort par lequel ma volonté les remue ; car furement il y en a un. Je fuis quelquefois tout étonné de pouvoir lever et abaiffer mes yeux, et de ne pouvoir dreffer mes oreilles. Je penfe, et

dans l'œuf des oifeaux et par analogie dans la femelle vivipare, que la fubftance du fperme eft néceffaire pour la fécondation, et qu'une quantité prefque infiniment petite peut fuffire. Mais comment dans ce fyftème expliquer la reffemblance des mulets avec leurs pères ? Comment cet embryon et cet œuf fe forment-ils dans la femelle ? Comment le fperme agit-il fur cet embryon ? Voilà ce qu'on ignore encore. Peut-être, quelque jour en faura-t-on davantage. Les vers fpermatiques ne deviennent plus du moins des hommes ni des lapins. Quant aux molécules organiques, elles reffemblent trop aux monades ; mais remarquons, à l'honneur de *Leibnitz*, que jamais il ne s'eft avifé de prétendre avoir vu des monades dans fon microfcope.

je voudrais connaître un peu .... là.... toucher au doigt ma pensée. Cela doit être fort curieux. Je cherche si je pense par moi-même, si DIEU me donne mes idées, si mon ame est venue dans mon corps à six semaines ou à un jour, comment elle s'est logée dans mon cerveau; si je pense beaucoup quand je dors profondément, et quand je suis en léthargie. Je me creuse la cervelle pour savoir comment un corps en pousse un autre. Mes sensations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, et sur-tout dans le plaisir.

J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau sens, et je n'ai jamais pu y parvenir. Les géomètres savent toutes ces choses; ayez la bonté de m'instruire.

LE GEOMETRE.

Hélas! nous sommes aussi ignorans que vous; adressez-vous à la sorbonne.

L'homme aux quarante écus, devenu père, raisonne sur les moines.

QUAND l'homme aux quarante écus se vit père d'un garçon, il commença à se croire un homme de quelque poids dans l'Etat; il espéra donner au moins dix sujets au roi qui seraient tous utiles. C'était l'homme du monde qui fesait le mieux des paniers; et sa femme était une excellente couturière. Elle était née dans le voisinage d'une grosse abbaye de cent mille livres de rente. Son mari me demanda un jour pourquoi ces messieurs qui étaient en petit nombre avaient englouti tant de parts de quarante écus? Sont-ils plus utiles que

moi à la patrie ? — Non, mon cher voifin. — Servent-ils comme moi à la population du pays ? — Non, au moins en apparence. — Cultivent-ils la terre ? défendent-ils l'Etat quand il eft attaqué ? — Non, ils prient DIEU pour vous. — Hé bien, je prierai DIEU pour eux, partageons.

Combien croyez-vous que les couvens renferment de ces gens utiles, foit en hommes, foit en filles, dans le royaume ?

Par les mémoires des intendans faits fur la fin du dernier fiècle, il y en avait environ quatre-vingt-dix-mille.

Par notre ancien compte ils ne devraient, à quarante écus par tête, poffèder que dix millions huit cents mille livres ; combien en ont-ils ?

Cela va à cinquante millions en comptant les meffes et les quêtes des moines mendians qui mettent réellement un impôt confidérable fur le peuple. Un frère quêteur d'un couvent de Paris s'eft vanté publiquement que fa beface valait quatre-vingts mille livres de rente.

Voyons combien cinquante millions répartis entre quatre-vingt-dix mille têtes tondues donnent à chacune ? — Cinq cents cinquante-cinq livres.

C'eft une fomme confidérable dans une fociété nombreufe, où les dépenfes diminuent par la quantité même des confommateurs ; car il en coûte bien moins à dix perfonnes pour vivre enfemble, que fi chacun avait féparément fon logis et fa table.

Les ex-jéfuites, à qui on donne aujourd'hui quatre cents livres de penfion, ont donc réellement perdu à ce marché ?

Je ne le crois pas ; car ils sont presque tous retirés chez des parens qui les aident ; plusieurs disent la messe pour de l'argent, ce qu'ils ne fesaient pas auparavant ; d'autres se sont faits précepteurs ; d'autres ont été soutenus par des dévotes ; chacun s'est tiré d'affaire : et peut-être y en a-t-il peu aujourd'hui qui, ayant goûté du monde et de la liberté, voulussent reprendre leurs anciennes chaînes. (12) La vie monacale, quoi qu'on en dise, n'est point du tout à envier. C'est une maxime assez connue que les moines sont des gens qui s'assemblent sans se connaître, vivent sans s'aimer, et meurent sans se regretter.

Vous pensez donc qu'on leur rendrait un très-grand service de les défroquer tous ?

Ils y gagneraient beaucoup sans doute, et l'Etat encore davantage ; on rendrait à la patrie des citoyens et des citoyennes qui ont sacrifié témérairement leur liberté dans un âge où les lois ne permettent pas qu'on dispose d'un fonds de dix sous de rente. On tirerait ces cadavres de leurs tombeaux ; ce serait une vraie résurrection. Leurs

(12) Les jésuites n'auraient point été à plaindre si on eût doublé cette pension de 400 livres, en faveur de ceux qui auraient eu des infirmités, ou plus de 60 ans ; si les autres eussent pu posséder des bénéfices, ou remplir des emplois sans faire un serment qu'ils ne pouvaient prêter avec honneur ; si l'on avait permis à ceux qui auraient voulu vivre en commun de se réunir sous l'inspection du magistrat. Mais la haine des jansénistes pour les jésuites, le préjugé qu'ils pouvaient être à craindre, et leur insolent fanatisme dans le temps de leur destruction, et même après qu'elle eut été consommée, ont empêché de remplir à leur égard ce qu'eussent exigé la justice et l'humanité.

maiſons deviendraient des hôtels-de-ville, des hôpitaux, des écoles-publiques, ou feraient affectées à des manufactures. La population deviendrait plus grande; tous les arts feraient mieux cultivés. On pourrait du moins diminuer le nombre de ces victimes volontaires, en fixant le nombre des novices. La patrie aurait plus d'hommes utiles et moins de malheureux. C'eſt le ſentiment de tous les magiſtrats; c'eſt le vœu unanime du public, depuis que les eſprits ſont éclairés. L'exemple de l'Angleterre et de tant d'autres Etats eſt une preuve évidente de la néceſſité de cette réforme. Que ferait aujourd'hui l'Angleterre, ſi au lieu de quarante mille hommes de mer, elle avait quarante mille moines? Plus les arts ſe ſont multipliés, plus le nombre des ſujets laborieux eſt devenu néceſſaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talens enſevelis qui ſont perdus pour l'Etat. Il faut, pour faire fleurir un royaume, le moins de prêtres poſſible, et le plus d'artiſans. L'ignorance et la barbarie de nos pères, loin d'être une règle pour nous, n'eſt qu'un avertiſſement de faire ce qu'ils feraient s'ils étaient en notre place avec nos lumières.

Ce n'eſt donc point par haine contre les moines que vous voulez les abolir, c'eſt par pitié pour eux, c'eſt par amour pour la patrie? Je penſe comme vous. Je ne voudrais point que mon fils fût moine; et ſi je croyais que je duſſe avoir des enfans pour le cloître, je ne coucherais plus avec ma femme.

Quel eſt en effet le bon père de famille qui ne gémiſſe de voir ſon fils et ſa fille perdus pour la

ſociété ? cela s'appelle *ſe ſauver ;* mais un ſoldat qui ſe ſauve quand il faut combattre eſt puni. Nous ſommes tous les ſoldats de l'Etat; nous ſommes à la ſolde de la ſociété, nous devenons des déſerteurs quand nous la quittons. Que dis-je? les moines ſont des parricides qui étouffent une poſtérité toute entière. Quatre-vingt-dix mille cloîtrés qui braillent ou qui naſillent du latin, pourraient donner à l'Etat chacun deux ſujets : cela fait cent ſoixante mille hommes qu'ils font périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte eſt immenſe ; cela eſt démontré. (13)

Pourquoi donc le monachiſme a-t-il prévalu ? parce que le gouvernement fut preſque par-tout déteſtable et abſurde depuis *Conſtantin ;* parce que l'empire romain eut plus de moines que de ſoldats ; parce qu'il y en avait cent mille dans la ſeule Egypte; parce qu'ils étaient exempts de travail et de taxe ; parce que les chefs des nations barbares qui détruiſirent l'empire, s'étant faits chrétiens pour gouverner des chrétiens, exercè-

(13) C'eſt une erreur. Le nombre des hommes dépend eſſentiellement de la quantité des ſubſiſtances : dans un grand Etat comme la France quatre-vingt-dix mille perſonnes enlevées à la culture et aux arts utiles cauſent ſans doute une perte ; mais l'induſtrie du reſte de la nation la répare ſans peine. Les moines ſont ſur-tout nuiſibles, parce qu'ils ſervent à nourrir le fanatiſme et la ſuperſtition, et parce qu'ils abſorbent des richeſſes immenſes qui pourraient être employées au ſoulagement du peuple, ou pour l'éducation publique. Au reſte il ne ſerait pas impoſſible de calculer l'effet que peut avoir ſur la population l'exiſtence d'une claſſe de célibataires ; mais ce calcul ſerait très-compliqué, et dépend d'un beaucoup plus grand nombre d'élémens que ne l'ont cru les ſavans d'après le calcul deſquels M. de *Voltaire* parle ici.

rent la plus horrible tyrannie; parce qu'on se jetait en foule dans les cloîtres pour échapper aux fureurs de ces tyrans, et qu'on se plongeait dans un esclavage pour en éviter un autre; parce que les papes, en instituant tant d'ordres différens de fainéans sacrés, se firent autant de sujets dans les autres Etats; parce qu'un paysan aime mieux être appelé *mon révérend père*, et donner des bénédictions, que de conduire la charrue; parce qu'il ne sait pas que la charrue est plus noble que le froc; parce qu'il aime mieux vivre aux dépens des sots que par un travail honnête; enfin parce qu'il ne sait pas qu'en se fesant moine, il se prépare des jours malheureux tissus d'ennui et de repentir.

Allons, Monsieur, plus de moines pour leur bonheur et pour le nôtre. Mais je suis fâché d'entendre dire au seigneur de mon village, père de quatre garçons et de trois filles, qu'il ne saura où les placer, s'il ne fait pas ses filles religieuses.

Cette allégation trop souvent répétée inhumaine, anti-patriotique, destructive de la société.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie, quel qu'il puisse être, si tout le monde embrassait cet état, le genre-humain serait perdu, il est démontré que cet état ne vaut rien, et que celui qui le prend nuit au genre-humain autant qu'il est en lui.

Or, il est clair que si tous les garçons et toutes les filles s'encloîtraient, le monde périrait; donc la moinerie est par cela seul l'ennemie de la nature humaine, indépendamment des maux affreux qu'elle a causés quelquefois.

Ne pourrait-on pas en dire autant des ſoldats?

Non aſſurément: car ſi chaque citoyen porte les armes à ſon tour, comme autrefois dans toutes les républiques, et ſur-tout dans celle de Rome, le ſoldat n'en eſt que meilleur cultivateur; le ſoldat citoyen ſe marie, il combat pour ſa femme et pour ſes enfans. Plût à DIEU que tous les laboureurs fuſſent ſoldats et mariés! ils ſeraient d'excellens citoyens. Mais un moine, en tant que moine, n'eſt bon qu'à dévorer la ſubſtance de ſes compatriotes. Il n'y a point de vérité plus reconnue.

Mais les filles, Monſieur, les filles des pauvres gentilshommes qu'on ne peut marier, que feront-elles?

Elles feront, on l'a dit mille fois, comme les filles d'Angleterre, d'Ecoſſe, d'Irlande, de Suiſſe, de Hollande, de la moitié de l'Allemagne, de Suède, de Norvége, du Danemarck, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique et de preſque tout le reſte de la terre. Elles feront bien meilleures épouſes, bien meilleures mères quand on ſera accoutumé, ainſi qu'en Allemagne, à prendre des femmes ſans dot. Une femme ménagère et laborieuſe fera plus de bien dans une maiſon que la fille d'un financier, qui dépenſe plus en ſuperfluités qu'elle n'a porté de revenu chez ſon mari.

Il faut qu'il y ait des maiſons de retraite pour la vieilleſſe, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais par le plus déteſtable des abus, les fondations ne ſont que pour la jeuneſſe et pour les perſonnes bien conformées. On commence dans le cloître par faire étaler aux novices des deux ſexes

leur nudité, malgré toutes les lois de la pudeur; on les examine attentivement devant et derrière. Qu'une vieille boſſue aille ſe préſenter pour entrer dans un cloître, on la chaſſera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immenſe. Que dis-je ? toute religieuſe doit être dotée, ſans quoi elle eſt le rebut du couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable. (14)

Allez, allez, Monſieur, je vous jure que mes filles ne ſeront jamais religieuſes. Elles apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à ſe rendre utiles. Je regarde les vœux comme un attentat contre la patrie et contre ſoi-même. Expliquez-moi, je vous prie, comment il ſe peut faire qu'un de mes amis, pour contredire le genre-humain, prétende que les moines ſont très-utiles à la population d'un Etat, parce que leurs bâtimens ſont mieux entretenus que ceux des ſeigneurs et leurs terres mieux cultivées ?

Hé, quel eſt donc votre ami qui avance une propoſition ſi étrange ?

C'eſt l'ami des hommes, ou plutôt celui des moines.

Il a voulu rire; il ſait trop bien que dix familles qui ont chacune cinq mille livres de rentes en terre, ſont cent fois, mille fois plus utiles qu'un couvent qui jouit d'un revenu de cinquante mille

(14) Le grand duc *Léopold* vient de défendre aux couvens de ſes Etats d'exiger et même de recevoir aucune dot : mais de peur que des parens avares ne trouvent dans cette loi un encouragement pour forcer leurs filles à prendre le parti du cloître, ils ſeront obligés de donner aux hôpitaux une dot égale à celle que le couvent aurait exigée.

livres, et qui a toujours un trésor secret. Il vante les belles maisons bâties par les moines, et c'est précisément ce qui irrite les citoyens; c'est le sujet des plaintes de l'Europe. Le vœu de pauvreté condamne les palais, comme le vœu d'humilité contredit l'orgueil, et comme le vœu d'anéantir sa race contredit la nature.

Je commence à croire qu'il faut beaucoup se défier des livres.

Il faut en user avec eux comme avec les hommes, choisir les plus raisonnables, les examiner, et ne se rendre jamais qu'à l'évidence.

Des impôts payés à l'étranger.

Il y a un mois que l'homme aux quarante écus vint me trouver en se tenant les côtés de rire, et il riait de si grand cœur que je me mis à rire aussi sans savoir de quoi il était question : tant l'homme est né imitateur, tant l'instinct nous maîtrise, tant les grands mouvemens de l'ame sont contagieux.

> *Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent* (e)
> *Humani vultus.*

Quand il eut bien ri, il me dit qu'il venait de rencontrer un homme qui se disait protonotaire du St Siége, et que cet homme envoyait une grosse somme d'argent à trois cents lieues d'ici à un italien, au nom d'un français à qui le roi avait donné un petit fief, et que ce français ne pourrait

(e) Le jésuite *Sanadon* a mis *adsunt* pour *adflent*. Un amateur d'*Horace* prétend que c'est pour cela qu'on a chassé les jésuites.

jamais jouir des bienfaits du roi, s'il ne donnait à cet italien la première année de son revenu.

La chose est très-vraie, lui dis-je, mais elle n'est pas si plaisante. Il en coûte à la France environ quatre cents mille livres par an en menus droits de cette espèce; et depuis environ deux siècles et demi que cet usage dure, nous avons déjà porté en Italie quatre-vingts millions.

Dieu paternel! s'écria-t-il, que de fois quarante écus! cet italien-là nous subjugua donc, il y a deux siècles et demi! il nous imposa ce tribut! Vraiment, répondis-je, il nous en imposait autrefois d'une façon bien plus onéreuse. Ce n'est là qu'une bagatelle en comparaison de ce qu'il leva long-temps sur notre pauvre nation et sur les autres pauvres nations de l'Europe. Alors je lui racontai comment ces saintes usurpations s'étaient établies; il sait un peu d'histoire; il a du bon sens: il comprit aisément que nous avions été des esclaves auxquels il restait encore un petit bout de chaîne. Il parla long-temps avec énergie contre cet abus, mais avec quel respect pour la religion en général! comme il révérait les évêques! comme il leur souhaitait beaucoup de quarante écus, afin qu'ils les dépensassent dans leurs diocèses en bonnes œuvres!

Il voulait aussi que tous les curés de campagne eussent un nombre de quarante écus suffisant pour les faire vivre avec décence. Il est triste, disait-il, qu'un curé soit obligé de disputer trois gerbes de blé à son ouaille, et qu'il ne soit pas largement payé par la province. Il est honteux que ces

messieurs

meſſieurs ſoient toujours en procès avec leurs ſeigneurs. Ces conteſtations éternelles pour des droits imaginaires, pour des dixmes, détruiſent la conſidération qu'on leur doit. Le malheureux cultivateur qui a déjà payé aux prépoſés ſon dixième, et les deux ſous pour livre, et la taille, et la capitation, et le rachat du logement des gens de guerre, après qu'il a logé des gens de guerre, etc. etc. cet infortuné, dis-je, qui ſe voit encore enlever le dixième de ſa récolte par ſon curé, ne le regarde plus comme ſon paſteur, mais comme ſon écorcheur qui lui arrache le peu de peau qui lui reſte. Il ſent bien qu'en lui enlevant la dixième gerbe de droit divin, on a la cruauté diabolique de ne pas lui tenir compte de ce qu'il lui en a coûté pour faire croître cette gerbe. Que lui reſte-t-il pour lui et pour ſa famille? les pleurs, la diſette, le découragement, le déſeſpoir, et il meurt de fatigue et de miſère. Si le curé était payé par la province, il ſerait la conſolation de ſes paroiſſiens, au lieu d'être regardé par eux comme leur ennemi.

Ce digne homme s'attendriſſait en prononçant ces paroles; il aimait ſa patrie, et était idolâtre du bien public. Il s'écriait quelquefois: Quelle nation que la françaiſe, ſi on voulait!

Nous allâmes voir ſon fils à qui ſa mère bien propre et bien lavée donnait un gros teton blanc. L'enfant était fort joli. Hélas! dit le père, te voilà donc, et tu n'as que vingt-trois ans de vie, et quarante écus à prétendre!

Des proportions.

Le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens : mais deux ſacs de blé volés ne ſont pas à ceux qui les ont pris comme la perte de leur vie l'eſt à l'intérêt de la perſonne volée.

Le prieur de *** à qui deux de ſes domeſtiques de campagne avaient dérobé deux ſetiers de blé, vient de faire pendre les deux délinquans. Cette exécution lui a plus coûté que toute ſa récolte ne lui a valu, et depuis ce temps il ne trouve plus de valets.

Si les lois avaient ordonné que ceux qui voleraient le blé de leur maître, laboureraient ſon champ toute leur vie les fers aux pieds et une ſonnette au cou, attachée à un carcan, ce prieur aurait beaucoup gagné.

Il faut effrayer le crime ; oui ſans doute : mais le travail forcé et la honte durable l'intimident plus que la potence.

Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être tranſporté en Amérique pour y travailler aux ſucreries avec les Nègres. Tous les criminels en Angleterre, comme en bien d'autres pays, ſont reçus à préſenter requête au roi, ſoit pour obtenir grâce entière, ſoit pour diminution de peine. Celui-ci préſenta requête pour être pendu. Il alléguait qu'il haïſſait mortellement le travail, et qu'il aimait mieux être étranglé une minute que de faire du ſucre toute ſa vie.

D'autres peuvent penſer autrement, chacun a ſon goût ; mais on a déjà dit, et il faut le répéter, qu'un pendu n'eſt bon à rien, et que les ſupplices doivent être utiles.

Il y a quelques années que l'on condamna dans la Tartarie (*) deux jeunes gens à être empalés pour avoir regardé, leur bonnet fur la tête, paffer une proceffion de lamas. L'empereur de la Chine, (**) qui eft un homme de beaucoup d'efprit, dit qu'il les aurait condamnés à marcher nue tête à la proceffion pendant trois mois.

Proportionnez les peines aux délits, a dit le marquis *Beccaria*; ceux qui ont fait lès lois n'étaient pas géomètres.

Si l'abbé *Guyon*, ou *Cogé*, ou l'ex-jéfuite *Nonotte*, ou l'ex-jéfuite *Patouillet*, ou le prédicant *la Beaumelle*, font de miférables libelles, où il n'y a ni vérité, ni raifon, ni efprit, irez-vous les faire pendre comme le prieur de * * * a fait pendre fes deux domeftiques? et cela fous prétexte que les calomniateurs font plus coupables que les voleurs.

Condamnerez-vous *Fréron* même aux galères pour avoir infulté le bon goût, et pour avoir menti toute fa vie dans l'efpérance de payer fon cabaretier?

Ferez-vous mettre au pilori le fieur *Larcher* parce qu'il a été très-pefant; parce qu'il a entaffé erreur fur erreur; parce qu'il n'a jamais fu diftinguer aucun degré de probabilité; parce qu'il veut que dans une antique et immenfe cité, renommée par fa police et par la jaloufie des maris, dans Babylone enfin où les femmes étaient gardées par des eunuques, toutes les princeffes allaffent par dévotion donner publiquement leurs faveurs

(*) A Abbeville.

(**) Le roi de Pruffe.

dans la cathédrale aux étrangers pour de l'argent ? Contentons-nous de l'envoyer fur les lieux courir les bonnes fortunes ; foyons modérés en tout ; mettons de la proportion entre les délits et les peines.

Pardonnons à ce pauvre *Jean-Jacques* lorfqu'il n'écrit que pour fe contredire, lorfqu'après avoir donné une comédie fifflée fur le théâtre de Paris, il injurie ceux qui en font jouer à cent lieues de là ; lorfqu'il cherche des protecteurs et qu'il les outrage : lorfqu'il déclame contre les romans, et qu'il fait des romans dont le héros eft un fot précepteur qui reçoit l'aumône d'une fuiffeffe à laquelle il a fait un enfant, et qui va dépenfer fon argent dans un bordel de Paris ; laiffons-le croire qu'il a furpaffé *Fénélon* et *Xénophon* en élevant un jeune homme de qualité dans le métier de menuifier : ces extravagantes platitudes ne méritent pas un décret de prife de corps ; les petites-maifons fuffifent avec de bons bouillons, de la faignée et du régime.

Je hais les lois de *Dracon* qui puniffaient également les crimes et les fautes, la méchanceté et la folie. Ne traitons point le jéfuite *Nonotte*, qui n'eft coupable que d'avoir écrit des bêtifes et des injures, comme on a traité les jéfuites *Malagrida*, *Oldecorne*, *Garnet*, *Guignard*, *Gueret*, et comme on devait traiter le jéfuite *le Tellier* qui trompa fon roi, et qui troubla la France. Diftinguons principalement dans tout procès, dans toute contention, dans toute querelle, l'agreffeur de l'outragé, l'oppreffeur de l'opprimé. La guerre offenfive eft d'un tyran : celui qui fe défend eft un homme jufte.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, l'homme aux quarante écus me vint voir tout en larmes. Je lui demandai avec émotion si son fils qui devait vivre vingt-trois ans était mort. Non, dit-il, le petit se porte bien et ma femme aussi; mais j'ai été appelé en témoignage contre un meunier à qui on a fait subir la question ordinaire et extraordinaire, et qui s'est trouvé innocent; je l'ai vu s'évanouir dans les tortures redoublées; j'ai entendu craquer ses os; j'entends encore ses cris et ses hurlemens: ils me poursuivent, je pleure de pitié, et je tremble d'horreur. Je me mis à pleurer et à frémir aussi; car je suis extrêmement sensible.

Ma mémoire alors me représenta l'aventure épouvantable des *Calas*, une mère vertueuse dans les fers, ses filles éplorées et fugitives, sa maison au pillage, un père de famille respectable brisé par la torture, agonisant sur la roue, et expirant dans les flammes; un fils chargé de chaînes, traîné devant les juges, dont un lui dit: *Nous venons de rouer votre père, nous allons vous rouer aussi.*

Je me souvins de la famille des *Sirven*, qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces, lorsqu'elle fuyait la persécution d'un juge aussi inique qu'ignorant. Ce juge, me dit-il, a condamné toute cette famille innocente au supplice, en supposant, sans la moindre apparence de preuve, que le père et la mère, aidés de deux de leurs filles, avaient égorgé et noyé la troisième de peur qu'elle n'allât à la messe. Je voyais à la fois dans des jugemens de cette espèce, l'excès de la bêtise, de l'injustice et de la barbarie.

Nous plaignions la nature humaine, l'homme aux quarante écus et moi. J'avais dans ma poche le difcours d'un avocat-général de Dauphiné qui roulait en partie fur ces matières intéreffantes: je lui en lus les endroits fuivans.

“ Certe, ce furent des hommes véritablement „ grands qui osèrent les premiers fe charger de „ gouverner leurs femblables, et s'impofer le far- „ deau de la félicité publique; qui, pour le bien „ qu'ils voulaient faire aux hommes, s'expofèrent „ à leur ingratitude, et pour le repos d'un peuple „ renoncèrent au leur; qui fe mirent, pour ainfi „ dire, entre les hommes et la Providence, pour „ leur compofer, par artifice, un bonheur qu'elle „ femblait leur avoir refufé.

. . . .

„ Quel magiftrat un peu fenfible à fes devoirs, „ à la feule humanité, pourrait foutenir ces idées? „ Dans la folitude d'un cabinet pourra-t-il, fans „ frémir d'horreur et de pitié, jeter les yeux fur „ ces papiers, monumens infortunés du crime ou „ de l'innocence? ne lui femble-t-il pas entendre „ des voix gémiffantes fortir de ces fatales écritu- „ res, et le preffer de décider du fort d'un citoyen, „ d'un époux, d'un père, d'une famille? quel juge „ impitoyable (s'il eft chargé d'un feul procès cri- „ minel) pourra paffer de fang-froid devant une „ prifon? C'eft donc moi, dira-t-il, qui retiens „ dans ce déteftable féjour mon femblable, peut- „ être mon égal, mon concitoyen, un homme „ enfin; c'eft moi qui le lie tous les jours, qui „ ferme fur lui ces odieufes portes; peut-être le

„ désespoir s'est emparé de son ame; il pousse
„ vers le ciel mon nom avec des malédictions; et
„ sans doute il atteste contre moi le grand juge
„ qui nous observe et doit nous juger tous les deux.

. . . .

„ Ici un spectacle effrayant se présente tout à
„ coup à mes yeux; le juge se lasse d'interroger par
„ la parole, il veut interroger par les supplices;
„ impatient dans ses recherches, et peut-être ir-
„ rité de leur inutilité, on apporte des torches,
„ des chaînes, des leviers et tous ces instrumens
„ inventés pour la douleur. Un bourreau vient se
„ mêler aux fonctions de la magistrature, et ter-
„ miner par la violence un interrogatoire com-
„ mencé par la liberté.

„ Douce philosophie, toi qui ne cherches la
„ vérité qu'avec l'attention et la patience, t'at-
„ tendais-tu que dans ton siècle on employât de
„ tels instrumens pour la découvrir?

„ Est-il bien vrai que nos lois approuvent cette
„ méthode inconcevable, et que l'usage la consacre?

. . . .

„ Leurs lois imitent leurs préjugés; les puni-
„ tions publiques sont aussi cruelles que les ven-
„ geances particulières, et les actes de leur raison
„ ne sont guère moins impitoyables que ceux de
„ leurs passions. Quelle est donc la cause de cette
„ bizarre opposition? c'est que nos préjugés sont
„ anciens et que notre morale est nouvelle; c'est
„ que nous sommes aussi pénétrés de nos senti-
„ mens qu'inattentifs à nos idées; c'est que l'avi-
„ dité des plaisirs nous empêche de réfléchir sur

„ nos befoins, et que nous fommes plus empreffés
„ de vivre que de nous diriger. C'eft en un mot
„ que nos mœurs font douces et qu'elles ne font
„ pas bonnes ; c'eft que nous fommes polis, et que
„ nous ne fommes feulement pas humains. ".

Ces fragmens, que l'éloquence avait dictés à l'humanité, remplirent le cœur de mon ami d'une douce confolation. Il admirait avec tendreffe. Quoi ! difait-il dans fon tranfport, on fait des chefs-d'œuvre en province ? on m'avait dit qu'il n'y a que Paris dans le monde.

Il n'y a que Paris, lui dis-je, où l'on faffe des opéra comiques ; mais il y a aujourd'hui dans les provinces beaucoup de magiftrats qui penfent avec la même vertu, et qui s'expriment avec la même force. Autrefois les oracles de la juftice, ainfi que ceux de la morale, n'étaient que ridicules. Le docteur *Balouard* déclamait au barreau et arlequin dans la chaire. La philofophie eft enfin venue, elle a dit : Ne parlez en public que pour dire des vérités neuves et utiles, avec l'éloquence du fentiment et de la raifon. . . . . . .

Mais fi nous n'avons rien de neuf à dire ! fe font écriés les parleurs : Taifez-vous alors, a répondu la philofophie : tous ces vains difcours d'appareil, qui ne contiennent que des phrafes, font comme le feu de la St Jean, allumé le jour de l'année où l'on a le moins befoin de fe chauffer ; il ne caufe aucun plaifir, et il n'en refte pas même la cendre.

Que toute la France life les bons livres. Mais malgré les progrès de l'efprit humain on lit très-peu ; et parmi ceux qui veulent quelquefois s'inftruire,

la.

la plupart lisent très-mal. Mes voisins et mes voisines jouent après dîner un jeu anglais que j'ai beaucoup de peine à prononcer, car on l'appelle *wisk*. Plusieurs bons bourgeois, plusieurs grosses têtes qui se croient de bonnes têtes vous disent, avec un air d'importance, que les livres ne sont bons à rien. Mais, messieurs les welches, savez-vous que vous n'êtes gouvernés que par des livres? savez-vous que l'ordonnance civile, le code militaire et l'évangile sont des livres dont vous dépendez continuellement? Lisez, éclairez-vous; ce n'est que par la lecture qu'on fortifie son ame; la conversation la dissipe, le jeu la resserre.

J'ai bien peu d'argent, me répondit l'homme aux quarante écus; mais si jamais je fais une petite fortune, j'achèterai des livres chez *Marc-Michel Rey.*

De la vérole.

L'HOMME aux quarante écus demeurait dans un petit canton où l'on n'avait jamais mis de soldats en garnison depuis cent cinquante années. Les mœurs dans ce coin de terre inconnu étaient pures comme l'air qui l'environne. On ne savait pas qu'ailleurs l'amour pût être infecté d'un poison destructeur, que les générations fussent attaquées dans leur germe, et que la nature, se contredisant elle-même, pût rendre la tendresse horrible et le plaisir affreux; on se livrait à l'amour avec la sécurité de l'innocence. Des troupes vinrent et tout changea.

Deux lieutenans, l'aumônier du régiment, un caporal et un soldat de recrue qui sortait du

féminaire, fuffirènt pour empoifonner douze villages en moins de trois mois. Deux coufines de l'homme aux quarante écus fe virent couvertes de puftules calleufes ; leurs beaux cheveux tombèrent ; leur voix devint rauque ; les paupières de leurs yeux fixes et éteints fe chargèrent d'une couleur livide, et ne fe fermèrent plus pour laiffer entrer le repos dans des membres disloqués, qu'une carie fecrète commençait à ronger comme ceux de l'arabe *Job*, quoique *Job* n'eût jamais eu cette maladie.

Le chirurgien - major du régiment, homme d'une grande expérience, fut obligé de demander des aides à la cour pour guérir toutes les filles du pays. Le miniftre de la guerre, toujours porté d'inclination à foulager le beau fexe, envoya une recrue de fraters qui gâtèrent d'une main ce qu'ils rétablirent de l'autre.

L'homme aux quarante écus lifait alors l'hiftoire philofophique de *Candide*, traduite de l'allemand du docteur *Ralph*, qui prouve évidemment que tout eft bien, et qu'il était abfolument *impoffible* dans le meilleur des mondes *poffibles* que la vérole, la pefte, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la chambre de Valence (15) et l'inqui-

(15) Les cours des aides, juges ordinaires et fouverains des délits en matière d'impôts, n'étant ni affez expéditives ni affez févères au jugement des fermiers-généraux, ils obtinrent d'un contrôleur des finances nommé *Orri*, vers 1730, l'érection de trois ou quatre commiffions fouveraines, dont les juges payés par eux s'empreffèrent de gagner leur argent. Un de ces juges nommé *Collot* a été prefque auffi fameux que *Baville*, *Laubardemont*, *Pierre d'Ancre*, le duc d'*Albe* et le prévôt de *Louis XI* ont pu l'être dans leur temps. On établit une de ces chambres à Valence, et elle fubfifte encore.

ftion n'entraffent dans la compofition de l'univers, de cet univers uniquement fait pour l'homme, roi des animaux et image de DIEU, auquel on voit bien qu'il reffemble comme deux gouttes d'eau.

Il lifait dans l'hiftoire véritable de *Candide*, que le fameux docteur *Panglofs* avait perdu dans le traitement un œil et une oreille. Hélas, dit-il, mes deux coufines, mes deux pauvres coufines feront-elles borgnes ou borgneffes et efforillées? Non, lui dit le major confolateur; les Allemands ont la main lourde, mais nous autres nous guériffons les filles promptement, furement et agréablement.

En effet, les deux jolies coufines en furent quittes pour avoir la tête enflée comme un ballon pendant fix femaines, pour perdre la moitié de leurs dents en tirant la langue d'un demi-pied, et pour mourir de la poitrine au bout de fix mois.

Pendant l'opération le coufin et le chirurgien-major raifonnèrent ainfi.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Eft-il poffible, Monfieur, que la nature ait attaché de fi épouvantables tourmens à un plaifir fi néceffaire, tant de honte à tant de gloire, et qu'il y ait plus de rifque à faire un enfant qu'à tuer un homme? Serait-il vrai au moins pour notre confolation que ce fléau diminue un peu fur la terre, et qu'il devienne moins dangereux de jour en jour?

LE CHIRURGIEN-MAJOR.

Au contraire, il fe répand de plus en plus dans

toute l'Europe chrétienne; il s'eſt étendu jusqu'en Sibérie; j'en ai vu mourir plus de cinquante perſonnes, et ſur-tout un grand général d'armée et un miniſtre d'Etat fort ſage. Peu de poitrines faibles réſiſtent à la maladie et au remède. Les deux ſœurs, la petite et la groſſe, ſe ſont liguées encore plus que les moines pour détruire le genre-humain.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Nouvelle raiſon pour abolir les moines, afin que remis au rang des hommes ils réparent un peu le mal que font les deux ſœurs. Dites-moi, je vous prie, ſi les bêtes ont la vérole.

LE CHIRURGIEN.

Ni la petite ni la groſſe, ni les moines ne ſont connus chez elles.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Il faut donc avouer qu'elles ſont plus heureuſes et plus prudentes que nous dans ce meilleur des mondes.

LE CHIRURGIEN.

Je n'en ai jamais douté; elles éprouvent bien moins de maladies que nous; leur inſtinct eſt bien plus ſûr que notre raiſon: jamais ni le paſſé ni l'avenir ne les tourmente.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Vous avez été chirurgien d'un ambaſſadeur de France en Turquie, y a-t-il beaucoup de vérole à Conſtantinople?

LE CHIRURGIEN.

Les francs l'ont apportée dans le faubourg de Péra où ils demeurent. J'y ai connu un capucin qui en était mangé comme *Pangloſs*: mais elle n'eſt point parvenue dans la ville; les francs n'y

couchent presque jamais. Il n'y a presque point de filles publiques dans cette ville immense. Chaque homme riche a des femmes esclaves de Circassie, toujours gardées, toujours surveillées, dont la beauté ne peut être dangereuse. Les Turcs appellent la vérole *le mal chrétien*; et cela redouble le profond mépris qu'ils ont pour notre théologie. Mais en récompense ils ont la peste, maladie d'Egypte dont ils font peu de cas, et qu'ils ne se donnent jamais la peine de prévenir.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

En quel temps croyez-vous que ce fléau commença dans l'Europe ?

LE CHIRURGIEN.

Au retour du premier voyage de *Christophe Colomb*, chez des peuples innocens qui ne connaissaient ni l'avarice ni la guerre, vers l'an 1494. Ces nations simples et justes étaient attaquées de ce mal de temps immémorial, comme la lèpre régnait chez les Arabes et chez les Juifs, et la peste chez les Egyptiens. Le premier fruit que les Espagnols recueillirent de cette conquête du nouveau monde fut la vérole; elle se répandit plus promptement que l'argent du Mexique, qui ne circula que long-temps après en Europe. La raison en est que dans toutes les villes il y avait alors de belles maisons publiques appelées *b*...... établies par l'autorité des souverains pour conserver l'honneur des dames. Les Espagnols portèrent le venin dans ces maisons privilégiées dont les princes et les évêques tiraient les filles qui leur étaient nécessaires. On a remarqué qu'à Constance

il y avait eu sept cents dix-huit filles pour le service du concile qui fit brûler si dévotement *Jean Hus*, et *Jérôme de Prague*.

On peut juger par ce seul trait avec quelle rapidité le mal parcourut tous les pays. Le premier seigneur qui en mourut fut l'illustrissime et révérendissime évêque et vice-roi de Hongrie en 1499, que *Bartholomeo Montanagua*, grand médecin de Padoue, ne put guérir. *Gualtieri* assure que l'archevêque de Mayence *Bertold de Henneberg*, *attaqué de la grosse vérole*, *rendit son ame à* DIEU *en* 1504. On sait que notre roi *François I* en mourut. *Henri III* la prit à Venise, mais le jacobin *Jacques Clément* prévint l'effet de la maladie.

Le parlement de Paris, toujours zélé pour le bien public, fut le premier qui donna un arrêt contre la vérole en 1497. Il défendit à tous les vérolés de rester dans Paris *sous peine de la hart*. Mais comme il n'était pas facile de prouver juridiquement aux bourgeois et bourgeoises qu'ils étaient en délit, cet arrêt n'eut pas plus d'effet que ceux qui furent rendus depuis contre l'émétique; et malgré le parlement le nombre des coupables augmenta toujours. Il est certain que si on les avait exorcisés au lieu de les faire pendre, il n'y en aurait plus aujourd'hui sur la terre; mais c'est à quoi malheureusement on ne pensa jamais.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Est-il bien vrai ce que j'ai lu dans *Candide*, que parmi nous quand deux armées de trente mille hommes chacune marchent ensemble en front de

bannière, on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté ?

LE CHIRURGIEN.

Il n'eſt que trop vrai. Il en eſt de même dans les licences de ſorbonne. Que voulez-vous que faſſent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut et plus ferme que la théologie ? Je puis vous jurer que, proportion gardée, mes confrères et moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

N'y aurait-il point quelque manière d'extirper cette contagion qui déſole l'Europe ? on a déjà tâché d'affaiblir le poiſon d'une vérole, ne pourra-t-on rien tenter ſur l'autre ?

LE CHIRURGIEN.

Il n'y aurait qu'un ſeul moyen, c'eſt que tous les princes de l'Europe ſe liguaſſent enſemble comme dans les temps de *Godefroi de Bouillon*. Certainement une croiſade contre la vérole ſerait beaucoup plus raiſonnable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois ſi malheureuſement contre *Saladin*, *Melecſala* et les Albigeois. Il vaudrait bien mieux s'entendre pour repouſſer l'ennemi commun du genre-humain, que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaſter la terre, et de couvrir les champs de morts pour arracher à ſon voiſin deux ou trois villes et quelques villages. Je parle contre mes intérêts ; car la guerre et la vérole font ma fortune : mais il faut être homme avant d'être chirurgien-major.

C'eſt ainſi que l'homme aux quarante écus ſe formait, comme on dit, l'eſprit et le cœur. Non-ſeulement il hérita de ſes deux couſines qui moururent en ſix mois; mais il eut encore la ſucceſſion d'un parent fort éloigné qui avait été ſous-fermier des hôpitaux des armées, et qui s'était fort engraiſſé en mettant les ſoldats bleſſés à la diète. Cet homme n'avait jamais voulu ſe marier; il avait un aſſez joli ſérail. Il ne reconnut aucun de ſes parens, vécut dans la crapule et mourut à Paris d'indigeſtion. C'était un homme, comme on voit, fort utile à l'Etat.

Notre nouveau philoſophe fut obligé d'aller à Paris pour recueillir l'héritage de ſon parent. D'abord les fermiers du domaine le lui diſputèrent. Il eut le bonheur de gagner ſon procès, et la généroſité de donner aux pauvres de ſon canton, qui n'avaient pas leur contingent de quarante écus de rente, une partie des dépouilles du richard. Après quoi il ſe mit à ſatisfaire ſa grande paſſion d'avoir une bibliothèque.

Il liſait tous les matins, feſait des extraits, et le ſoir il conſultait les ſavans pour ſavoir en quelle langue le ſerpent avait parlé à notre bonne mère; ſi l'ame eſt dans le corps calleux ou dans la glande pinéale; ſi St *Pierre* avait demeuré vingt-cinq ans à Rome; quelle différence ſpécifique eſt entre un trône et une domination; et pourquoi les Nègres ont le nez épaté. D'ailleurs, il ſe propoſa de ne jamais gouverner l'Etat, et de ne faire aucune brochure contre les pièces nouvelles. On l'appelait monſieur *André*, c'était ſon

nom de baptême. Ceux qui l'ont connu rendent justice à sa modestie et à ses qualités tant acquises que naturelles. Il a bâti une maison commode dans son ancien domaine de quatre arpens. Son fils sera bientôt en âge d'aller au collége, mais il veut qu'il aille au collége d'Harcourt et non à celui de Mazarin, à cause du professeur *Cogé* qui fait des libelles, et parce qu'il ne faut pas qu'un professeur de collége fasse des libelles.

Mme *André* lui a donné une fille fort jolie, qu'il espère marier à un conseiller de la cour des aides, pourvu que ce magistrat n'ait pas la maladie que le chirurgien-major veut extirper dans l'Europe chrétienne.

Grande querelle.

PENDANT le séjour de M. *André* à Paris il y eut une querelle importante. Il s'agissait de savoir si *Marc-Antonin* était un honnête-homme, et s'il était en enfer ou en purgatoire, ou dans les limbes, en attendant qu'il ressuscitât. Tous les honnêtes gens prirent le parti de *Marc-Antonin*. Ils disaient : *Antonin* a toujours été juste, sobre, chaste, bienfesant. Il est vrai qu'il n'a pas en paradis une place aussi belle que *St Antoine*; car il faut des proportions, comme nous l'avons vu : mais certainement l'ame de l'empereur *Antonin* n'est point à la broche dans l'enfer. Si elle est en purgatoire, il faut l'en tirer; il n'y a qu'à dire des messes pour lui. Les jésuites n'ont plus rien à faire, qu'ils disent trois mille messes pour le repos de l'ame de *Marc-Antonin*; ils y gagneront, à quinze sous la pièce, deux mille deux

cents cinquante livres. D'ailleurs on doît du respect à une tête couronnée, il ne faut pas la damner légérement.

Les adversaires de ces bonnes gens prétendaient au contraire qu'il ne fallait accorder aucune composition à *Marc-Antonin*; qu'il était un hérétique; que les Carpocratiens et les Aloges n'étaient pas si méchans que lui; qu'il était mort sans confession; qu'il fallait faire un exemple; qu'il était bon de le damner pour apprendre à vivre aux empereurs de la Chine et du Japon, à ceux de Perse, de Turquie et de Maroc, aux rois d'Angleterre, de Suède, de Danemarck, de Prusse, au stathouder de Hollande, et aux avoyers du canton de Berne, qui n'allaient pas plus à confesse que l'empereur *Marc-Antonin*; et qu'enfin c'est un plaisir indicible de donner des décrets contre des souverains morts, quand on ne peut en lancer contre eux de leur vivant, de peur de perdre ses oreilles.

La querelle devint aussi sérieuse que le fut autrefois celle des ursulines et des annonciades, qui disputèrent à qui porterait plus long-temps des œufs à la coque entre les fesses sans les casser. On craignit un schisme, comme du temps des *cent et un contes de ma mère l'oie*, et de certains billets payables au porteur dans l'autre monde. C'est une chose bien épouvantable qu'un schisme; cela signifie *division dans les opinions*, et jusqu'à ce moment fatal tous les hommes avaient pensé de même.

M. *André*, qui est un excellent citoyen, pria les chefs des deux partis à souper. C'est un des

bons convives que nous ayons ; son humeur est douce et vive, sa gaieté n'est point bruyante ; il est facile et ouvert ; il n'a point cette sorte d'esprit qui semble vouloir étouffer celui des autres ; l'autorité qu'il se concilie n'est due qu'à ses grâces, à sa modération et à une physionomie ronde qui est tout-à-fait persuasive. Il aurait fait souper gaiement ensemble un corse et un génois, un représentant de Genève et un négatif, le muphti et un archevêque. Il fit tomber habilement les premiers coups que les disputans se portaient, en détournant la conversation, et en fesant un conte très-agréable qui réjouit également les damnans et les damnés. Enfin quand ils furent un peu en pointe de vin, il leur fit signer que l'ame de l'empereur *Marc-Antonin* resterait *in statu quo*, c'est-à-dire, je ne sais où, en attendant un jugement définitif.

Les ames des docteurs s'en retournèrent dans leurs limbes paisiblement après le souper : tout fut tranquille. Cet accommodement fit un très-grand honneur à l'homme aux quarante écus ; et toutes les fois qu'il s'élevait une dispute bien acariâtre, bien virulente, entre les gens lettrés ou non lettrés, on disait aux deux partis : *Messieurs, allez souper chez M. André.*

Je connais deux factions acharnées qui, faute d'avoir été souper chez M. *André*, se sont attiré de grands malheurs.

Scélérat chassé.

La réputation qu'avait acquise M. *André* d'apaiser les querelles en donnant de bons soupers, lui attira, la semaine passée, une singulière

vifite. Un homme noir, affez mal mis, le dos voûté, la tête penchée fur une épaule, l'œil hagard, les mains fort fales, vint le conjurer de lui donner à fouper avec fes ennemis.

Quels font vos ennemis, lui dit M. *André*, et qui êtes-vous? Hélas! dit-il, j'avoue, Monfieur, qu'on me prend pour un de ces marouflés qui font des libelles pour gagner du pain, et qui crient DIEU, DIEU, DIEU, religion, religion, pour attraper quelque petit bénéfice. On m'accufe d'avoir calomnié les citoyens les plus véritablement religieux, les plus fincères adorateurs de la Divinité, les plus honnêtes gens du royaume. Il eft vrai, Monfieur, que dans la chaleur de la compofition il échappe fouvent aux gens de mon métier de petites inadvertances qu'on prend pour des erreurs groffières, des écarts que l'on qualifie de menfonges impudens. Notre zèle eft regardé comme un mélange affreux de friponnerie et de fanatifme. On affure que tandis que nous furprenons la bonne foi de quelques vieilles imbécilles, nous fommes le mépris et l'exécration de tous les honnêtes gens qui favent lire.

Mes ennemis font les principaux membres des plus illuftres académies de l'Europe, des écrivains honorés, des citoyens bienfefans. Je viens de mettre en lumière un ouvrage que j'ai intitulé *Anti-philofophique*. Je n'avais que de bonnes intentions, mais perfonne n'a voulu acheter mon livre. Ceux à qui je l'ai préfenté l'ont jeté dans le feu, en me difant qu'il n'était pas feulement anti-raifonnable, mais anti-chrétien et très-anti-honnête.

Hé bien, lui dit M. *André*, imitez ceux à qui vous avez préſenté votre libelle; jetez-le dans le feu, et qu'il n'en ſoit plus parlé. Je loue fort votre repentir; mais il n'eſt pas poſſible que je vous faſſe ſouper avec des gens d'eſprit qui ne peuvent être vos ennemis, attendu qu'ils ne vous liront jamais.

Ne pourriez-vous pas du moins, Monſieur, dit le cafard, me réconcilier avec les parens de feu M. de *Monteſquieu* dont j'ai outragé la mémoire, pour glorifier le révérend père *Rout*, qui vint aſſiéger ſes derniers momens, et qui fut chaſſé de ſa chambre?

Morbleu, lui dit M. *André*, il y a long-temps que le révérend père *Rout* eſt mort; allez-vous-en ſouper avec lui.

C'eſt un rude homme que M. *André* quand il a affaire à cette eſpèce méchante et ſotte. Il ſentit que le cafard ne voulait ſouper chez lui avec des gens de mérite que pour engager une diſpute, pour les aller enſuite calomnier, pour écrire contre eux, pour imprimer de nouveaux menſonges. Il le chaſſa de ſa maiſon, comme on avait chaſſé *Rout* de l'appartement du préſident de *Monteſquieu*. (16)

(16) Il s'agit ici du jéſuite *Paulian*, qui envoya un mauvais dictionnaire de phyſique à M. de *Voltaire*, en lui écrivant qu'il le ragardait comme un des plus grands-hommes de ſon ſiècle, et fit l'année d'après un dictionnaire anti-philoſophique digne de ſon titre, dans lequel M. de *Voltaire* était inſulté avec la groſſièreté d'un moine et l'inſolence d'un jéſuite. Il n'eſt pas rigoureuſement vrai que *Rout* ait été chaſſé de la chambre de *Monteſquieu* mourant; on ne l'oſa point, parce que les jéſuites avaient encore du crédit: mais il eſt très-vrai qu'il troubla les

On ne peut guère tromper M. *André*. Plus il était ſimple et naïf quand il était l'homme aux quarante écus, plus il eſt devenu aviſé quand il a connu les hommes.

Le bon ſens de M. André.

Comme le bon ſens de M. *André* s'eſt fortifié depuis qu'il a une bibliothèque! il vit avec les livres comme avec les hommes ; il choiſit, et il n'eſt jamais la dupe des noms. Quel plaiſir de s'inſtruire et d'agrandir ſon ame pour un écu, ſans ſortir de chez ſoi!

Il ſe félicite d'être né dans un temps où la raiſon humaine commence à ſe perfectionner. Que je ſerais malheureux, dit-il, ſi l'âge où je vis était celui du jéſuite *Garaſſe*, du jéſuite *Guignard*, ou du docteur *Boucher*, du docteur *Aubri*, du docteur *Guinceſtre*, ou des gens qui condamnaient aux galères ceux qui écrivaient contre les catégories d'*Ariſtote!*

La miſère avait affaibli les reſſorts de l'ame de M. *André*, le bien-être leur a rendu leur élaſticité. Il y a mille *Andrés* dans le monde auxquels il n'a manqué qu'un tour de roue de la fortune pour en faire des hommes d'un vrai mérite.

Il eſt aujourd'hui au fait de toutes les affaires de l'Europe, et ſur-tout des progrès de l'eſprit humain.

Il me ſemble, me diſait-il mardi dernier, que

derniers momens de cet homme célèbre, qu'il voulut le forcer à lui livrer ſes papiers, et qu'il ne put y réuſſir; peu d'heures avant que *Monteſquieu* n'expirât, on renvoya *Rout* et ſon compagnon ivres morts dans leur couvent.

la raifon voyage à petites journées, du Nord au Midi, avec fes deux intimes amies l'expérience et la tolérance. L'agriculture et le commerce l'accompagnent. Elle s'eft préfentée en Italie, mais la congrégation de l'indice l'a repouffée. Tout ce qu'elle a pu faire a été d'envoyer fecrétement quelques-uns de fes facteurs, qui ne laiffent pas de faire du bien. Encore quelques années, et le pays des *Scipions* ne fera plus celui des arlequins enfroqués.

Elle a de temps en temps de cruels ennemis en France; mais elle y a tant d'amis qu'il faudra bien à la fin qu'elle y foit premier miniftre.

Quand elle s'eft préfentée en Bavière et en Autriche, elle a trouvé deux ou trois groffes têtes à perruque qui l'ont regardée avec des yeux ftupides et étonnés. Ils lui ont dit: Madame, nous n'avons jamais entendu parler de vous; nous ne vous connaiffons pas. Meffieurs, leur a-t-elle répondu, avec le temps vous me connaîtrez et vous m'aimerez. (*) Je fuis très-bien reçue à Berlin, à Mofcou, à Copenhague, à Stockholm. Il y a long-temps que par le crédit de *Locke*, de *Gordon*, de *Trenchard*, de milord *Shaftesbury* et de tant d'autres, j'ai reçu mes lettres de naturalité en Angleterre. Vous m'en accorderez un jour. Je fuis la fille du temps, et j'attends tout de mon père.

Quand elle a paffé fur les frontières de l'Efpagne et du Portugal, elle a béni DIEU de voir que les bûchers de l'inquifition n'étaient plus fi fouvent allumés; elle a efpéré beaucoup en voyant

(*) Et ce temps eft venu.

chaſſer les jéſuites ; mais elle a craint qu'en purgeant le pays des renards on ne le laiſſât expoſé aux loups.

Si elle fait encore des tentatives pour entrer en Italie, on croit qu'elle commencera par s'établir à Veniſe, et qu'elle ſéjournera dans le royaume de Naples, malgré toutes les liquéfactions de ce pays-là qui lui donnent des vapeurs. On prétend qu'elle a un ſecret infaillible pour détacher les cordons d'une couronne qui ſont embarraſſés, je ne ſais comment, dans ceux d'une tiare, et pour empêcher les haquenées d'aller faire la révérence aux mules.

Enfin la converſation de M. *André* me réjouit beaucoup ; et plus je le vois, plus je l'aime.

D'un bon ſouper chez M. André.

Nous ſoupâmes hier enſemble avec un docteur de ſorbonne, M. *Pinto* célèbre juif, le chapelain de la chapelle réformée de l'ambaſſadeur batave, le ſecrétaire de M. le prince *Gallitzin* du rit grec, un capitaine ſuiſſe calviniſte, deux philoſophes et trois dames d'eſprit.

Le ſouper fut fort long, et cependant on ne diſputa pas plus ſur la religion que ſi aucun des convives n'en avait jamais eu ; tant il faut avouer que nous ſommes devenus polis ; tant on craint à ſouper de contriſter ſes frères. Il n'en eſt pas ainſi du régent *Cogé*, et de l'ex-jéſuite *Nonotte*, et de l'ex-jéſuite *Patouillet*, et de l'ex-jéſuite *Rotalier*, et de tous les animaux de cette eſpèce. Ces croquans-là vous diſent plus de ſottiſes, dans une

brochure

brochure de deux pages, que la meilleure compagnie de Paris ne peut dire de chofes agréables et inftructives dans un fouper de quatre heures. Et ce qu'il y a d'étrange, c'eft qu'ils n'oferaient dire en face à perfonne ce qu'ils ont l'impudence d'imprimer.

La converfation roula d'abord fur une plaifanterie des *Lettres perfanes*, dans laquelle on répète, d'après plufieurs graves perfonnages, que le monde va non-feulement en empirant, mais en fe dépeuplant tous les jours; de forte que fi le proverbe, *plus on eft de fous*, *plus on rit*, a quelque vérité, le rire fera inceffamment banni de la terre.

Le docteur de forbonne affura qu'en effet le monde était réduit prefque à rien. Il cita le père *Pétau*, qui démontre qu'en moins de trois cents ans un feul des fils de *Noé* (je ne fais fi c'eft *Sem* ou *Japhet*) avait procréé de fon corps une férie d'enfans qui fe montait à fix cents vingt-trois milliars, fix cents douze millions, trois cents cinquante-huit mille fidelles, l'an 285, après le déluge univerfel.

M. *André* demanda pourquoi du temps de *Philippe le bel*, c'eft-à-dire environ trois cents ans après *Hugues Capet*, il n'y avait pas fix cents vingt-trois milliars de princes de la maifon royale? C'eft que la foi eft diminuée, dit le docteur de forbonne.

On parla beaucoup de Thèbes aux cents portes, et du million de foldats qui fortait par ces portes avec vingt mille chariots de guerre. Serrez, ferrez, difait M. *André*, je foupçonne, depuis que je me

fuis mis à lire, que le même génie qui a écrit *Gargantua* écrivait autrefois toutes les hiftoires.

Mais enfin, lui dit un des convives, Thèbes, Memphis, Babylone, Ninive, Troye, Seleucie étaient de grandes villes et n'exiftent plus. Cela eft vrai, répondit le fecrétaire de M. le prince *Gallitzin*; mais Mofcou, Conftantinople, Londres, Paris, Amfterdam, Lyon qui vaut mieux que Troye, toutes les villes de France, d'Allemagne, d'Efpagne et du Nord étaient alors des déferts.

Le capitaine fuiffe, homme très-inftruit, nous avoua que quand fes ancêtres voulurent quitter leurs montagnes et leurs précipices pour aller s'emparer comme de raifon d'un pays plus agréable, *Céfar*, qui vit de fes yeux le dénombrement de ces émigrans, trouva qu'il fe montait à trois cents foixante et huit mille, en comptant les vieillards, les enfans et les femmes. Aujourd'hui le feul canton de Berne poffède autant d'habitans: il n'eft pas tout-à-fait la moitié de la Suiffe; et je puis vous affurer que les treize cantons ont au-delà de fept cents vingt mille ames, en comptant les natifs qui fervent ou qui négocient en pays étranger. Après cela, meffieurs les favans, faites des calculs et des fyftèmes, ils feront auffi faux les uns que les autres.

Enfuite on agita la queftion fi les bourgeois de Rome, du temps des *Céfars*, étaient plus riches que les bourgeois de Paris du temps de M. *Silhouette*.

Ah! ceci me regarde, dit M. *André*. J'ai été long-temps l'homme aux quarante écus; je crois bien que les citoyens romains en avaient davantage. Ces illuftres voleurs de grand chemin avaient

pillé les plus beaux pays de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe. Ils vivaient fort splendidement du fruit de leurs rapines; mais enfin il y avait des gueux à Rome; et je suis persuadé que parmi ces vainqueurs du monde, il y eut des gens réduits à quarante écus de rente comme je l'ai été.

Savez-vous bien, lui dit un savant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, que *Lucullus* dépensait, à chaque souper qu'il donnait dans le sallon d'*Apollon*, trente-neuf mille trois cents soixante et douze livres treize sous de notre monnaie courante; mais qu'*Atticus*, le célèbre épicurien *Atticus*, ne dépensait point par mois pour sa table au-delà de deux cents trente-cinq livres tournois?

Si cela est, dis-je, il était digne de présider à la confrérie de la lésine établie depuis peu en Italie. J'ai lu comme vous dans *Florus* cette incroyable anecdote; mais apparemment que *Florus* n'avait jamais soupé chez *Atticus*, ou que son texte a été corrompu, comme tant d'autres, par les copistes. Jamais *Florus* ne me fera croire que l'ami de *César* et de *Pompée*, de *Cicéron* et d'*Antoine* qui mangeaient souvent chez lui, en fût quitte pour un peu moins de dix louis d'or par mois.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Mme *André* prenant la parole, dit au savant que s'il voulait défrayer sa table pour dix fois autant, il lui ferait grand plaisir.

Je suis persuadé que cette soirée de M. *André* valait bien un mois d'*Atticus*. Et des dames doutèrent fort que les soupers de Rome fussent plus

agréables que ceux de Paris. La converſation fut très-gaie, quoiqu'un peu ſavante. Il ne fut parlé ni des modes nouvelles, ni des ridicules d'autrui, ni de l'hiſtoire ſcandaleuſe du jour.

La queſtion du luxe fut traitée à fond. On demanda ſi c'était le luxe qui avait détruit l'empire romain, et il fut prouvé que les deux empires d'Occident et d'Orient n'avaient été détruits que par la controverſe et par les moines. En effet, quand *Alaric* prit Rome on n'était occupé que de diſputes théologiques ; et quand *Mahomet II* prit Conſtantinople, les moines défendaient beaucoup plus l'éternité de la lumière du Thabor qu'ils voyaient à leur nombril, qu'ils ne défendaient la ville contre les Turcs.

Un de nos ſavans fit une réflexion qui me frappa beaucoup. C'eſt que ces deux grands empires ſont anéantis, et que les ouvrages de *Virgile*, d'*Horace* et d'*Ovide* ſubſiſtent.

On ne fit qu'un ſaut du ſiècle d'*Auguſte* au ſiècle de *Louis XIV*. Une dame demanda pourquoi avec beaucoup d'eſprit on ne feſait plus guère aujourd'hui d'ouvrages de génie ?

M. *André* répondit que c'eſt parce qu'on en avait fait le ſiècle paſſé. Cette idée était fine et pourtant vraie ; elle fut approfondie. Enſuite on tomba rudement ſur un écoſſais qui s'eſt aviſé de donner des règles de goût, et de critiquer les plus admirables endroits de *Racine*, ſans ſavoir le français. (*f*) On traita encore plus ſévèrement

(*f*) Ce M. *Home*, grand juge d'Ecoſſe, enſeigne la manière de faire parler les héros d'une tragédie avec eſprit ; et voici un exemple remarquable qu'il rapporte de la

un italien nommé *Dénina*, qui a dénigré l'*Esprit des lois* sans le comprendre, et qui sur-tout a censuré ce que l'on aime le mieux dans cet ouvrage.

Cela fit souvenir du mépris affecté que *Boileau* étalait pour le *Tasse*. Quelqu'un des convives avança que le *Tasse* avec ses défauts était autant au-dessus d'*Homère* que *Montesquieu*, avec ses défauts encore plus grands, est au-dessus du fatras de *Grotius*. On s'éleva contre ces mauvaises critiques dictées par la haine nationale et le préjugé. Le signor *Dénina* fut traité comme il le méritait, et comme les pédans le sont par les gens d'esprit.

On remarqua sur-tout avec beaucoup de sagacité que la plupart des ouvrages littéraires du siècle présent, ainsi que les conversations, roulent sur l'examen des chefs-d'œuvre du dernier siècle.

tragédie de *Henri IV* du divin *Shakespeare*. Le divin *Shakespeare* introduit milord *Falstaf* chef de justice, qui vient de prendre prisonnier le chevalier *Jean Coleville*, et qui le présente au roi.

" Sire, le voilà, je vous le livre; je supplie votre grâce , de faire enregistrer ce fait d'armes parmi les autres de , cette journée, ou pardieu je le ferai mettre dans une , balade avec mon portrait à la tête; on verra *Coleville* , me baisant les pieds. Voilà ce que je ferai si vous ne , rendez pas ma gloire aussi brillante qu'une pièce de deux , sous dorée. Et alors vous verrez, dans le clair ciel de la renommée, ternir votre splendeur comme la pleine lune efface les charbons éteints de l'élément de l'air, qui ne paraissent autour d'elle que comme des têtes d'épingle."

C'est cet absurde et abominable galimatias, très-fréquent dans le divin *Shakespeare*, que M. *Jean Home* propose pour le modèle du bon goût et de l'esprit dans la tragédie. Mais en récompense M. *Home* trouve l'Iphigénie et la Phèdre de *Racine* extrêmement ridicules,

Notre mérite eſt de diſcuter leur mérite. Nous ſommes comme des enfans déshérités qui font le compte du bien de leurs pères. On avoua que la philoſophie avait fait de très-grands progrès, mais que la langue et le ſtyle s'étaient un peu corrompus.

C'eſt le ſort de toutes les converſations de paſſer d'un ſujet à un autre. Tous ces objets de curioſité, de ſcience et de goût diſparurent bientôt devant le grand ſpectacle que l'impératrice de Ruſſie et le roi de Pologne donnaient au monde. Ils venaient de relever l'humanité écraſée, et d'établir la liberté de conſcience dans une partie de la terre, beaucoup plus vaſte que ne le fut jamais l'empire romain. Ce ſervice rendu au genre-humain, cet exemple donné à tant de cours qui ſe croient politiques, fut célébré comme il devait l'être. On but à la ſanté de l'impératrice, du roi philoſophe et du primat philoſophe, et on leur ſouhaita beaucoup d'imitateurs. Le docteur de ſorbonne même les admira ; car il y a quelques gens de bon ſens dans ce corps, comme il y eut autrefois des gens d'eſprit chez les Béotiens.

Le ſecrétaire ruſſe nous étonna par le récit de tous les grands établiſſemens qu'on feſait en Ruſſie. On demanda pourquoi on aimait mieux lire l'hiſtoire de *Charles XII*, qui a paſſé ſa vie à détruire, que celle de *Pierre le grand* qui a conſumé la ſienne à créer. Nous conclûmes que la faibleſſe et la frivolité ſont la cauſe de cette préférence ; que *Charles XII* fut le dom *Quichotte* du Nord, et que *Pierre* en fut le *Solon* ; que les

ſprits ſuperficiels préfèrent l'héroïſme extravagant ux grandes vues d'un législateur ; que les détails le la fondation d'une ville leur plaiſent moins que a témérité d'un homme qui brave dix mille turcs vec ſes ſeuls domeſtiques ; et qu'enfin la plupart les lecteurs aiment mieux s'amuſer que s'inſtruire. De là vient que cent femmes liſent les *Mille et une nuits* contre une qui lit deux chapitres de *Locke*.

De quoi ne parla-t-on point dans ce repas, dont e me ſouviendrai long-temps ! Il fallut bien enfin lire un mot des acteurs et des actrices, ſujet éternel les entretiens de table de Verſailles et de Paris. On onvint qu'un bon déclamateur était auſſi rare u'un bon poëte. Le ſouper finit par une chanſon rès-jolie qu'un des convives fit pour les dames. 'our moi, j'avoue que le banquet de *Platon* ne l'aurait pas fait plus de plaiſir que celui de M. et e Mme *André*.

Nos petits maîtres et nos petites maîtreſſes s'y eraient ennuyés ſans doute ; ils prétendent être t bonne compagnie : mais ni M. *André* ni moi ne oupons jamais avec cette bonne compagnie-là.

Fin de l'homme aux quarante écus.

LA PRINCESSE

DE

BABYLONE.

LA PRINCESSE DE BABYLONE.

§. I.

Le vieux *Bélus* roi de Babylone se croyait le premier homme de la terre; car tous ses courtisans le lui disaient, et ses historiographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuser en lui ce ridicule, c'est qu'en effet ses prédécesseurs avaient bâti Babylone plus de trente mille ans avant lui, et qu'il l'avait embellie. On sait que son palais et son parc, situés à quelques parasanges de Babylone, s'étendaient entre l'Euphrate et le Tigre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaste maison de trois mille pas de façade s'élevait jusqu'aux nues. La plate-forme était entourée d'une balustrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les statues colossales de tous les rois et de tous les grands-hommes de l'empire. Cette plate-forme, composée de deux rangs de briques couvertes d'une épaisse surface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre; et sur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de palmiers, de girofliers, de cocotiers, de caneliers, qui formaient des allées impénétrables aux rayons du soleil.

Les eaux de l'Euphrate, élevées par des pompes dans cent colonnes creusées, venaient dans ces jardins remplir de vastes bassins de marbre; et retombant ensuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des cascades de six mille pieds de longueur, et cent mille jets-d'eau, dont la

hauteur pouvait à peine être aperçue ; elles retourraient ensuite dans l'Euphrate dont elles étaient parties. Les jardins de *Sémiramis*, qui étonnèrent l'Asie plusieurs siècles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles ; car du temps de *Sémiramis* tout commençait à dégénérer chez les hommes et chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babylone, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du roi, nommée *Formosante*. Ce fut d'après ses portraits et ses statues que dans la suite des siècles *Praxitèle* sculpta son *Aphrodite*, et celle qu'on nomma *la Vénus aux belles fesses*. Quelle différence, ô ciel ! de l'original aux copies ! Aussi *Bélus* était plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans ; il lui fallait un époux digne d'elle : mais où le trouver ? Un ancien oracle avait ordonné que *Formosante* ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de *Nembrod*. Ce *Nembrod*, le fort chasseur devant le Seigneur, avait laissé un arc de sept pieds babyloniques de haut, d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucase, qu'on travaille dans les forges de Derbent ; et nul mortel depuis *Nembrod* n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc tuerait le lion le plus terrible et le plus dangereux qui serait lâché dans le cirque de Babylone. Ce n'était pas tout ; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion devait terrasser tous ses rivaux ; mais il devait sur-tout avoir beaucoup d'esprit, être le plus magnifique des hommes, le plus

vertueux, et poſſéder la choſe la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il ſe préſenta trois rois qui oſèrent diſputer *Formoſante*, le pharaon d'Egypte, le sha des Indes et le grand kan des Scythes. *Bélus* aſſigna le jour et le lieu du combat à l'extrémité de ſon parc, dans le vaſte eſpace bordé par les eaux de l'Euphrate et du Tigre réunies. On dreſſa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cents mille ſpectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du roi, qui devait paraître avec *Formoſante* accompagnée de toute la cour; et à droite et à gauche, entre le trône et l'amphithéâtre, étaient d'autres trônes et d'autres ſièges pour les trois rois, et pour tous les autres ſouverains qui feraient curieux de venir voir cette auguſte cérémonie.

Le roi d'Egypte arriva le premier, monté ſur le bœuf *Apis*, et tenant en main le ſiſtre d'*Iſis*. Il était ſuivi de deux mille prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille eunuques, de deux mille magiciens et de deux mille guerriers.

Le roi des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphans. Il avait une ſuite encore plus nombreuſe et plus brillante que le pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choiſis, armés d'arcs et de flèches. Sa monture était un tigre ſuperbe qu'il avait dompté, et qui était auſſi haut que les plus beaux chevaux de Perſe. La taille

de ce monarque imposante et majestueuse effaçait celle de ses rivaux ; ses bras nus aussi nerveux que blancs semblaient déjà tendre l'arc de *Nembrod.*

Les trois princes se prosternèrent d'abord devant *Bélus* et *Formosante*. Le roi d'Egypte offrit à la princesse les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zèbres, deux rats d'Egypte et deux momies, avec les livres du grand *Hermès* qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare sur la terre.

Le roi des Indes lui offrit cent éléphans qui portaient chacun une tour de bois doré, et mit à ses pieds le *Védam* écrit de la main de *Xaca* lui-même.

Le roi des Scythes, qui ne savait ni lire ni écrire, présenta cent chevaux de bataille couverts de housses et de peaux de renards noirs.

La princesse baissa les yeux devant ses amans, et s'inclina avec des grâces aussi modestes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques sur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai je trois filles, leur dit-il, je rendrais aujourd'hui six personnes heureuses. Ensuite il fit tirer au sort à qui essayerait le premier l'arc de *Nembrod.* On mit dans un casque d'or les noms des trois prétendans. Celui du roi d'Egypte sortit le premier ; ensuite parut le nom du roi des Indes. Le roi scythe en regardant l'arc et ses rivaux, ne se plaignit point d'être le troisième.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages et vingt mille jeunes filles distribuaient sans confusion des rafraîchissemens aux spectateurs entre les rangs des siéges. Tout le monde avouait que les dieux n'avaient établi les

rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fussent diversifiées; que la vie est trop courte pour en user autrement; que les procès, les intrigues, la guerre, les disputes des prêtres, qui consument la vie humaine, sont des choses absurdes et horribles; que l'homme n'est né que pour la joie; qu'il n'aimerait pas les plaisirs passionnément et continuellement s'il n'était pas formé pour eux; que l'essence de la nature humaine est de se réjouir, et que tout le reste est folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces essais qui devaient décider de la destinée de *Formosante*, un jeune inconnu monté sur une licorne, accompagné de son valet monté de même, et portant sur le poing un gros oiseau, se présente à la barrière. Les gardes furent surpris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la Divinité. C'était, comme on a dit depuis, le visage d'*Adonis* sur le corps d'*Hercule*; c'était la majesté avec les grâces. Ses sourcils noirs et ses longs cheveux blonds, mélange de beautés inconnu à Babylone, charmèrent l'assemblée: tout l'amphithéâtre se leva pour le mieux regarder: toutes les femmes de la cour fixèrent sur lui des regards étonnés. *Formosante* elle-même qui baissait toujours les yeux les releva et rougit: les trois rois pâlirent: tous les spectateurs, en comparant *Formosante* avec l'inconnu, s'écriaient: Il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la princesse.

Les huissiers, saisis d'étonnement, lui demandèrent s'il était roi. L'étranger répondit qu'il

n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curiosité pour voir s'il y avait des rois qui fussent dignes de *Formosante*. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéâtre, lui, son valet, ses deux licornes et son oiseau. Il salua profondément *Bélus*, sa fille, les trois rois et toute l'assemblée. Puis il prit place en rougissant. Ses deux licornes se couchèrent à ses pieds, son oiseau se percha sur son épaule, et son valet, qui portait un petit sac, se mit à côté de lui.

Les épreuves commencèrent. On tira de son étui d'or l'arc de *Nembrod*. Le grand-maître des cérémonies, suivi de cinquante pages et précédé de vingt trompettes, le présenta au roi d'Egypte qui le fit bénir par ses prêtres; et l'ayant posé sur la tête du bœuf *Apis*, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il descend au milieu de l'arène, il essaie, il épuise ses forces, il fait des contorsions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, qui font même sourire *Formosante*.

Son grand-aumônier s'approcha de lui: Que votre majesté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui n'est que celui des muscles et des nerfs: vous triompherez dans tout le reste. Vous vaincrez le lion, puisque vous avez le sabre d'*Osiris*. La princesse de Babylone doit appartenir au prince qui a le plus d'esprit, et vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouser le plus vertueux, vous l'êtes, puisque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, et vous avez donné les deux plus beaux crocodiles et les deux plus beaux rats qui soient dans le Delta. Vous possédez le bœuf *Apis* et les livres d'*Hermès*

qui ſont la choſe la plus rare de l'univers. Perſonne ne peut vous diſputer Formoſante. Vous avez raiſon, dit le roi d'Egypte, et il ſe remit ſur ſon trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours, et ſe conſola en préſumant que le roi des Scythes ne ſerait pas plus heureux que lui.

Le ſcythe mania l'arc à ſon tour. Il joignait l'adreſſe à la force; l'arc parut prendre quelque élaſticité entre ſes mains, il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéâtre, à qui la bonne mine de ce prince inſpirait des inclinations favorables, gémit de ſon peu de ſuccès, et jugea que la belle princeſſe ne ſerait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu deſcendit d'un ſaut dans l'arène, et s'adreſſant au roi des Scythes, que votre majeſté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas entièrement réuſſi. Ces arcs d'ébène ſe font dans mon pays; il n'y a qu'un certain tour à donner. Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier que je n'en peux avoir à le tendre. Auſſitôt il prit une flèche, l'ajuſta ſur la corde, tendit l'arc de *Nembrod*, et fit voler la flèche bien au-delà des barrières. Un million de mains applaudit à ce prodige. Babylone retentit d'acclamations, et toutes les femmes diſaient: Quel bonheur qu'un ſi beau garçon ait tant de force!

Il tira enſuite de ſa poche une petite lame d'ivoire, écrivit ſur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'ivoire à l'arc; et préſenta le tout à la princeſſe avec une grâce qui raviſ-

fait tous les assistans. Puis il alla modestement se remettre à sa place entre son oiseau et son valet. Babylone entière était dans la surprise. Les trois rois étaient confondus, et l'inconnu ne paraissait pas s'en apercevoir.

Formosante fut encore plus étonnée en lisant sur la tablette d'ivoire attachée à l'arc, ces petits vers en beau langage chaldéen.

L'arc de Nembrod est celui de la guerre ;
L'arc de l'amour est celui du bonheur ;
Vous le portez. Par vous ce dieu vainqueur
Est devenu le maître de la terre.
Trois rois puissans, trois rivaux aujourd'hui
Osent prétendre à l'honneur de vous plaire :
Je ne sais pas qui votre cœur préfère,
Mais l'univers sera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la princesse. Il fut critiqué par quelques seigneurs de la vieille cour, qui dirent qu'autrefois dans le bon temps on aurait comparé *Bélus* au soleil, et *Formosante* à la lune, son cou à une tour, et sa gorge à un boisseau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination, et qu'il s'écartait des règles de la véritable poésie ; mais toutes les dames trouvèrent les vers fort galans. Elles s'émerveillèrent qu'un homme qui bandait si bien un arc eût tant d'esprit. La dame d'honneur de la princesse lui dit : Madame, voilà bien des talens en pure perte. De quoi serviront à ce jeune homme son esprit et l'arc de *Bélus* ? A le faire admirer, répondit *Formosante*. Ah ! dit la dame d'honneur entre ses dents, encore un madrigal et il pourrait bien être aimé.

Cependant *Bélus*, ayant consulté ses mages, déclara qu'aucun des trois rois n'ayant pu bander l'arc de *Nembrod*, il n'en fallait pas moins marier sa fille, et qu'elle appartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand lion qu'on nourrissait exprès dans sa ménagerie. Le roi d'Egypte, qui avait été élevé dans toute la sagesse de son pays, trouva qu'il était fort ridicule d'exposer un roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la possession de *Formosante* était d'un grand prix; mais il prétendait que si le lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouser cette belle babylonienne. Le roi des Indes entra dans les sentimens de l'égyptien; tous deux conclurent que le roi de Babylone se moquait d'eux: qu'il fallait faire venir des armées pour le punir: qu'ils avaient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres, sans qu'il en coûtât un cheveu à leurs têtes sacrées; qu'ils détrôneraient aisément le roi de Babylone, et qu'ensuite ils tireraient au sort la belle *Formosante*.

Cet accord étant fait, les deux rois dépêchèrent chacun dans leur pays un ordre exprès d'assembler une armée de trois cents mille hommes pour enlever *Formosante*.

Cependant le roi des Scythes descendit seul dans l'arène, le cimeterre à la main. Il n'était pas éperdument épris des charmes de *Formosante*, la gloire avait été jusque-là sa seule passion, elle l'avait conduit à Babylone. Il voulait faire voir que si les rois de l'Inde et de l'Egypte étaient assez prudens pour ne se pas compromettre avec des lions, il était assez courageux pour ne pas

dédaigner ce combat, et qu'il réparerait l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul légérement armé, couvert d'un casque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles griffes semblaient capables de dechirer les trois rois à la fois, et sa vaste gueule de les dévorer. Ses affreux rugissemens fesaient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre d'une course rapide. Le courageux scythe enfonce son épée dans le gosier du lion; mais la pointe rencontrant une de ces épaisses dents que rien ne peut percer, se brise en éclats, et le monstre des forêts, furieux de sa blessure, imprimait déjà ses ongles sanglans dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu, touché du péril d'un si bravé prince, se jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carrousels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boite, il la présente au roi scythe, en lui disant: Votre majesté trouvera dans cette petite boite le véritable dictame qui croît dans mon pays. Vos glorieuses blessures seront guéries en un moment. Le hasard seul vous a empéché de triompher du lion; votre valeur n'en est pas moins admirable.

Le roi scythe, plus sensible à la reconnaissance

qu'à la jaloufie, remercia fon libérateur, et après l'avoir tendrement embraffé, rentra dans fon quartier pour appliquer le dictame fur fes bleffures.

L'inconnu donna la tête du lion à fon valet: celui-ci, après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au-deffous de l'amphithéâtre, et en avoir fait écouler tout le fang, tira un fer de fon petit fac, arracha les quarante dents du lion, et mit à leur place quarante diamans d'une égale groffeur.

Son maître avec fa modeftie ordinaire fe remit à fa place; il donna la tête du lion à fon oifeau: Bel oifeau, dit-il, allez porter aux pieds de *Formofante* ce faible hommage. L'oifeau part tenant dans une de fes ferres le terrible trophée; il le préfente à la princeffe en baiffant humblement le cou, et en s'aplatiffant devant elle. Les quarante brillans éblouirent tous les yeux. On ne connaiffait pas encore cette magnificence dans la fuperbe Babylone: l'émeraude, la topaze, le faphir et le pirope étaient regardés encore comme les plus précieux ornemens. *Bélus* et toute la cour étaient faifis d'admiration. L'oifeau qui offrait ce préfent les furprit encore davantage. Il était de la taille d'un aigle, mais fes yeux étaient auffi doux et auffi tendres que ceux de l'aigle font fiers et menaçans. Son bec était couleur de rofe, et femblait tenir quelque chofe de la belle bouche de *Formofante*. Son cou raffemblait toutes les couleurs de l'iris, mais plus vives et plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait fur fon plumage. Ses pieds paraiffaient un mélange d'argent et de pourpre; et la queue des beaux oifeaux qu'on attela depuis au char de *Junon* n'approchait pas de la fienne.

L'attention, la curiosité, l'étonnement, l'extase de toute la cour se partageaient entre les quarante diamans et l'oiseau. Il s'était perché sur la balustrade entre *Bélus* et sa fille *Formosante*; elle le flattait, le caressait, le baisait. Il semblait recevoir ses caresses avec un plaisir mêlé de respect. Quand la princesse lui donnait des baisers, il les rendait, et la regardait ensuite avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biscuits et des pistaches qu'il prenait de sa patte purpurine et argentée, et qu'il portait à son bec avec des grâces inexprimables.

Bélus, qui avait considéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ses provinces pouvait à peine payer un présent si riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient destinés aux trois monarques. Ce jeune homme, disait-il, est sans doute le fils du roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique qui est, dit-on, voisine du royaume d'Egypte.

Il envoya sur le champ son grand écuyer complimenter l'inconnu, et lui demander s'il était souverain d'un de ces empires, et pourquoi, possédant de si étonnans trésors, il était venu avec un valet et un petit sac?

Tandis que le grand-écuyer avançait vers l'amphithéâtre pour s'acquitter de sa commission, arriva un autre valet sur une licorne. Ce valet adressant la parole au jeune homme, lui dit: *Ormar* votre père touche à l'extrémité de sa vie, et je suis venu vous en avertir. L'inconnu

leva les yeux au ciel, versa des larmes, et ne répondit que par ce mot, *Partons*.

Le grand-écuyer, après avoir fait les complimens de *Bélus* au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamans, au maître du bel oiseau, demanda au valet de quel royaume était le père de ce jeune héros? Le valet répondit: Son père est un vieux berger qui est fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien l'inconnu était déjà monté sur sa licorne. Il dit au grand-écuyer: Seigneur, daignez me mettre aux pieds de *Bélus* et de sa fille. J'ose la supplier d'avoir grand soin de l'oiseau que je lui laisse; il est unique comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair; les deux valets le suivirent, et on les perdit de vue.

Formosante ne put s'empêcher de jeter un grand cri. L'oiseau se retournant vers l'amphithéâtre où son maître avait été assis, parut très-affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixement la princesse, et frottant doucement sa belle main de son bec, il sembla se vouer à son service.

Bélus, plus étonné que jamais, apprenant que ce jeune homme si extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui; mais bientôt on lui rapporta que les licornes sur lesquelles ces trois hommes couraient, ne pouvaient être atteintes, et qu'au galop dont elles allaient, elles devaient faire cent lieues par jour.

§. II.

TOUT le monde raisonnait sur cette aventure étrange, et s'épuisait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans? pourquoi est-il monté sur une

licorne? On s'y perdait, et *Formoſante*, en careſſant ſon oiſeau, était plongée dans une rêverie profonde.

La princeſſe *Aldée* ſa couſine iſſue de germaine, très-bien faite, et preſque auſſi belle que *Formoſante*, lui dit : Ma couſine, je ne ſais pas ſi ce jeune demi-dieu eſt le fils d'un berger ; mais il me ſemble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de *Nembrod*, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a fait pour vous un aſſez joli impromptu. Après les quarante énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne ſoit le plus généreux des hommes. Il poſſédait dans ſon oiſeau ce qu'il y a de plus rare ſur la terre. Sa vertu n'a point d'égale, puiſque pouvant demeurer auprès de vous, il eſt parti ſans délibérer dès qu'il a ſu que ſon père était malade. L'oracle eſt accompli dans tous ſes points, excepté dans celui qui exige qu'il terraſſe ſes rivaux ; mais il a fait plus, il a ſauvé la vie du ſeul concurrent qu'il pouvait craindre ; et quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aiſément.

Tout ce que vous dites eſt bien vrai, répondit *Formoſante* ; mais eſt-il poſſible que le plus grand des hommes, et peut-être même le plus aimable, ſoit le fils d'un berger !

La dame d'honneur, ſe mêlant de la converſation, dit que très-ſouvent ce mot de *berger* était appliqué aux rois ; qu'on les appelait *bergers*, parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau ; que c'était ſans doute une mauvaiſe plaiſanterie

de ſon valet ; que ce jeune héros n'était venu ſi mal accompagné que pour faire voir combien ſon ſeul mérite était au-deſſus du faſte des rois, et pour ne devoir *Formoſante* qu'à lui même. La princeſſe ne répondit qu'en donnant à ſon oiſeau mille tendres baiſers.

On préparait cependant un grand feſtin pour les trois rois et pour tous les princes qui étaient venus à la fête. La fille et la nièce du roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les rois des préſens dignes de la magnificence de Babylone. *Bélus*, en attendant qu'on ſervît, aſſembla ſon conſeil ſur le mariage de la belle *Formoſante*, et voici comme il parla en grand politique :

Je ſuis vieux, je ne ſais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui la méritait n'eſt qu'un vil berger. Le roi des Indes et celui d'Egypte ſont des poltrons ; le roi des Scythes me conviendrait aſſez, mais il n'a rempli aucune des conditions impoſées. Je vais encore conſulter l'oracle. En attendant délibérez, et nous conclurons ſuivant ce que l'oracle aura dit ; car un roi ne doit ſe conduire que par l'ordre exprès des dieux immortels.

Alors il va dans ſa chapelle ; l'oracle lui répond en peu de mots, ſuivant ſa coutume : *Ta fille ne ſera mariée que quand elle aura couru le monde. Bélus* étonné revient au conſeil, et rapporte cette réponſe.

Tous les miniſtres avaient un profond reſpect pour les oracles ; tous convenaient ou feignaient de convenir qu'ils étaient le fondement de la religion ; que la raiſon doit ſe taire devant eux ; que c'eſt par eux que les rois règnent ſur les peuples, et les mages ſur les rois ; que ſans les oracles il

n'y aurait ni vertu ni repos ſur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, preſque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne fallait pas lui obéir; que rien n'était plus indécent pour une fille, et ſur-tout pour celle du grand roi de Babylone, que d'aller courir ſans ſavoir où; que c'était le vrai moyen de n'être point mariée, ou de faire un mariage clandeſtin, honteux et ridicule; qu'en un mot cet oracle n'avait pas le ſens commun.

Le plus jeune des miniſtres nommé *Onadaſe*, qui avait plus d'eſprit qu'eux, dit que l'oracle entendait ſans doute quelque pélerinage de dévotion, et qu'il s'offrait à être le conducteur de la princeſſe. Le conſeil revint à ſon avis, mais chacun voulut ſervir d'écuyer. Le roi décida que la princeſſe pourrait aller à trois cents paraſanges ſur le chemin de l'Arabie à un temple dont le ſaint avait la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles, et que ce ſerait le doyen du conſeil qui l'accompagnerait. Après cette déciſion, on alla ſouper.

§. III.

AU milieu des jardins, entre deux caſcades, s'élevait un ſallon ovale de trois cents pieds de diamètre, dont la voûte d'azur ſemée d'étoiles d'or repréſentait toutes les conſtellations avec les planètes, chacune à leur véritable place; et cette voûte tournait, ainſi que le ciel, par des machines auſſi inviſibles que le ſont celles qui dirigent les mouvemens céleſtes. Cent mille flambeaux enfermés dans des cylindres de criſtal de

roche

roche éclairaient les dehors et l'intérieur de la salle à manger. Un buffet en gradins portait en vingt mille vases ou plats d'or, et vis-à-vis le buffet d'autres gradins étaient remplis de musiciens. Deux autres amphithéâtres étaient chargés, l'un des fruits de toutes les saisons, l'autre d'amphores de cristal où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartimens qui figuraient des fleurs et des fruits, tous en pierres précieuses. La belle *Formosante* fut placée entre le roi des Indes et celui d'Egypte, la belle *Aldée* auprès du roi des Scythes. Il y avait une trentaine de princes, et chacun d'eux était à côté d'une des plus belles dames du palais. Le roi de Babylone au milieu, vis-à-vis de sa fille, paraissait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier, et le plaisir de la garder encore. *Formosante* lui demanda la permission de mettre son oiseau sur la table à côté d'elle. Le roi le trouva très-bon.

La musique qui se fit entendre donna une pleine liberté à chaque prince d'entretenir sa voisine. Le festin parut aussi agréable que magnifique. On avait servi devant *Formosante* un ragoût que le roi son père aimait beaucoup. La princesse dit qu'il fallait le porter devant sa majesté; aussitôt l'oiseau se saisit du plat avec une dextérité merveilleuse, et va le présenter au roi. Jamais on ne fut plus étonné à souper. *Bélus* lui fit autant de caresses que sa fille. L'oiseau reprit ensuite son vol pour retourner auprès d'elle. Il déployait en volant une si belle queue, ses ailes étendues étalaient tant de bril-

lantes couleurs, l'or de ſon plumage jetait un éclat ſi éblouiſſant que tous les yeux ne regardaient que lui. Tous les concertans ceſſèrent leur muſique et devinrent immobiles. Perſonne ne mangeait, perſonne ne parlait; on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La princeſſe de Babylone le baiſa pendant tout le ſouper, ſans ſonger ſeulement s'il y avait des rois dans le monde. Ceux des Indes et d'Egypte ſentirent redoubler leur dépit et leur indignation, et chacun d'eux ſe promit bien de hâter la marche de ſes trois cents mille hommes pour ſe venger.

Pour le roi des Scythes, il était occupé à entretenir la belle *Aldée :* ſon cœur altier mépriſant ſans dépit les inattentions de *Formoſante*, avait conçu pour elle plus d'indifférence que de colère. Elle eſt belle, diſait-il, je l'avoue; mais elle me paraît de ces femmes qui ne ſont occupées que de leur beauté, et qui penſent que le genre-humain doit leur être bien obligé quand elles daignent ſe laiſſer voir en public. On n'adore point des idoles dans mon pays. J'aimerais mieux une laidron complaiſante et attentive que cette belle ſtatue. Vous avez, Madame, autant de charmes qu'elle, et vous daignez au moins faire converſation avec les étrangers. Je vous avoue avec la franchiſe d'un ſcythe que je vous donne la préférence ſur votre couſine. Il ſe trompait pourtant ſur le caractère de *Formoſante ;* elle n'était pas ſi dédaigneuſe qu'elle le paraiſſait : mais ſon compliment fut très-bien reçu de la princeſſe *Aldée*. Leur entretien devint fort intéreſſant : ils étaient très-contens, et déjà ſûrs l'un de l'autre avant qu'on ſortît de table.

Après le ſouper on alla ſe promener dans les boſquets. Le roi des Scythes et *Aldée* ne manquèrent pas de chercher un cabinet ſolitaire. *Aldée*, qui était la franchiſe même, parla ainſi à ce prince :

Je ne hais point ma couſine, quoiqu'elle ſoit plus belle que moi, et qu'elle ſoit deſtinée au trône de Babylone : l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfère la Scythie avec vous à la couronne de Babylone ſans vous. Mais cette couronne m'appartient de droit, s'il y a des droits dans le monde ; car je ſuis de la branche aînée de *Nembrod*, et *Formoſante* n'eſt que de la cadette. Son grand-père détrôna le mien, et le fit mourir.

Telle eſt donc la force du ſang dans la maiſon de Babylone ! dit le ſcythe. Comment s'appelait votre grand-père ? Il ſe nommait *Aldée* comme moi ; mon père avait le même nom ; il fut relégué au fond de l'empire avec ma mère : et *Bélus* après leur mort, ne craignant rien de moi, voulut m'élever auprès de ſa fille. Mais il a décidé que je ne ſerais jamais mariée.

Je veux venger votre père, votre grand-père, et vous, dit le roi des Scythes. Je vous réponds que vous ſerez mariée ; je vous enleverai après demain de grand matin ; car il faut dîner demain avec le roi de Babylone, et je reviendrai ſoutenir vos droits avec une armée de trois cents mille hommes. Je le veux bien, dit la belle *Aldée* ; et après s'être donné leur parole d'honneur ils ſe ſéparèrent.

Il y avait long-temps que l'incomparable *Formoſante* s'était allée coucher. Elle avait fait

placer à côté de ſon lit un petit oranger dans une caiſſe d'argent, pour y faire repoſer ſon oiſeau. Ses rideaux étaient fermés, mais elle n'avait nulle envie de dormir ; ſon cœur et ſon imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ſes yeux ; elle le voyait tirant une flèche avec l'arc de *Nembrod* ; elle le contemplait coupant la tête du lion ; elle récitait ſon madrigal : enfin, elle le voyait s'échapper de la foule, monté ſur ſa licorne ; alors elle éclatait en ſanglots ; elle s'écriait avec larmes : Je ne le reverrai donc plus, il ne reviendra pas.

Il reviendra, Madame, lui répondit l'oiſeau du haut de ſon oranger ; peut-on vous avoir vue et ne pas vous revoir ?

O ciel ! ô puiſſances éternelles ! mon oiſeau parle le pur chaldéen ! En diſant ces mots elle tire ſes rideaux, lui tend les bras, ſe met à genoux ſur ſon lit : Etes-vous un dieu deſcendu ſur la terre ? êtes-vous le grand *Oroſmade* caché ſous ce beau plumage ? Si vous êtes un dieu, rendez-moi ce beau jeune homme.

Je ne ſuis qu'une volatile, repliqua l'autre, mais je naquis dans le temps que toutes les bêtes parlaient encore, et que les oiſeaux, les ſerpens, les âneſſes, les chevaux et les griffons s'entretenaient familièrement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde, de peur que vos dames d'honneur ne me priſſent pour un ſorcier : je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formoſante interdite, égarée, enivrée de tant de merveilles, agitée de l'empreſſement de faire cent queſtions à la fois, lui demanda d'abord

quel âge il avait. Vingt-fept mille neuf cents ans et fix mois, Madame; je fuis de l'âge de la petite révolution du ciel que vos mages appellent *la précession des équinoxes*, et qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues, auffi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'appris le chaldéen dans un de mes voyages. J'ai toujours confervé beaucoup de goût pour la langue chaldéenne; mais les autres animaux mes confrères ont renoncé à parler dans vos climats. — Et pourquoi cela, mon divin oifeau? — Hélas! c'eft parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger au lieu de converfer et de s'inftruire avec nous. Les barbares! ne devaient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes fentimens, les mêmes befoins, les mêmes défirs, nous avions ce qui s'appelle *une ame* tout comme eux; que nous étions leurs frères, et qu'il ne fallait cuire et manger que les méchans? Nous fommes tellement vos frères, que le grand être, l'être éternel et formateur, ayant fait un pacte avec les hommes, (*a*) nous comprit expreffément dans le traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre fang, et à nous de fucer le vôtre.

Les fables de votre ancien *Locman*, traduites en tant de langues, feront un témoignage éternellement fubfiftant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots, *du temps que les bêtes*

(*a*) Voyez le chap 9 de la Genèfe et les chap. 3, v. 18 et 19. de l'Eccléfiafte.

parlaient. Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens, mais ils ont reſolu de ne point répondre depuis qu'on les a forcés à coups de fouet d'aller à la chaſſe, et d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les lièvres et les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poëmes dans leſquels les chevaux parlent, et vos cochers leur adreſſent la parole tous les jours; mais c'eſt avec tant de groſſièreté, et en prononçant des mots ſi infames, que les chevaux, qui vous aimaient tant autrefois, vous déteſtent aujourd'hui.

Le pays où demeure votre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, eſt demeuré le ſeul où votre eſpèce ſache encore aimer la nôtre et lui parler; et c'eſt la ſeule contrée de la terre où les hommes ſoient juſtes.

Et où eſt-il ce pays de mon cher inconnu? quel eſt le nom de ce héros? comment ſe nomme ſon empire? car je ne croirai pas plus qu'il eſt un berger que je ne crois que vous êtes une chauve-ſouris.

Son pays, Madame, eſt celui des Gangarides, peuple vertueux et invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami eſt *Amazan*. Il n'eſt pas roi; et je ne ſais même s'il voudrait s'abaiſſer à l'être; il aime trop ſes compatriotes: il eſt berger comme eux. Mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers reſſemblent aux vôtres, qui, couverts à peine de lambeaux déchirés, gardent des moutons infiniment mieux habillés qu'eux, qui gémiſſent ſous le fardeau de la pauvreté, et qui payent à un exacteur la moitié

des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers gangarides nés tous égaux ſont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternellement fleuris. On ne les tue jamais; c'eſt un crime horrible vers le Gange de tuer et de manger ſon ſemblable. Leur laine, plus fine et plus brillante que la plus belle ſoie, eſt le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les déſirs de l'homme. Ces gros diamans qu'*Amazan* a eu l'honneur de vous offrir ſont d'une mine qui lui appartient. Cette licorne que vous l'avez vu monter eſt la monture ordinaire des Gangarides. C'eſt le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible et le plus doux qui orne la terre. Il ſuffirait de cent gangarides et de cent licornes pour diſſiper des armées innombrables. Il y a environ deux ſiècles qu'un roi des Indes fut aſſez fou pour vouloir conquérir cette nation: il ſe préſenta ſuivi de dix mille éléphans et d'un million de guerriers. Les licornes percèrent les éléphans, comme j'ai vu ſur votre table des moviettes enfilées dans des brochettes d'or. Les guerriers tombaient ſous le ſabre des Gangarides, comme les moiſſons de riz ſont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le roi priſonnier avec plus de ſix cents mille hommes. On le baigna dans les eaux ſalutaires du Gange; on le mit au régime du pays, qui conſiſte à ne ſe nourrir que de végétaux prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui reſpire. Les hommes alimentés de carnage, et abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un ſang aigri et aduſte qui les

rend fous en cent manières différentes. Leur principale démence est la fureur de verser le sang de leurs frères, et de dévaster des plaines fertiles pour régner sur des cimetières. On employa six mois entiers à guérir le roi des Indes de sa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avait le pouls plus tranquille et l'esprit plus rassis, ils en donnèrent le certificat au conseil des Gangarides. Ce conseil, ayant pris l'avis des licornes, renvoya humainement le roi des Indes, sa sotte cour et ses imbécilles guerriers dans leur pays. Cette leçon les rendit sages, et depuis ce temps les Indiens respectèrent les Gangarides, comme les ignorans qui voudraient s'instruire respectent parmi vous les philosophes chaldéens qu'ils ne peuvent égaler. A propos mon cher oiseau, lui dit la princesse, y a-t-il une religion chez les Gangarides? — S'il y en a une ? Madame, nous nous assemblons pour rendre grâce à DIEU les jours de la pleine lune; les hommes dans un grand temple de cèdre, les femmes dans un autre de peur des distractions; tous les oiseaux dans un bocage, les quadrupèdes sur une belle pelouse. Nous remercions DIEU de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons sur-tout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle est la patrie de mon cher *Amazan*, c'est là que je demeure; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inspiré d'amour. Si vous m'en croyez, nous partirons ensemble, et vous irez lui rendre sa visite.

Vraiment, mon oiseau, vous faites là un joli métier, répondit en souriant la princesse qui

brûlait

brûlait d'envie de faire le voyage, et qui n'osait le dire. Je sers mon ami, dit l'oiseau et après le bonheur de vous aimer, le plus grand est celui de servir vos amours.

Formosante ne savait plus où elle en était ; elle se croyait transportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avait vu dans cette journée, tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, et sur-tout ce qu'elle sentait dans son cœur, la plongeait dans un ravissement qui passait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés musulmans, quand, dégagés de leurs liens terrestres, ils se voient dans le neuvième ciel entre les bras de leurs houris, environnés et pénétrés de la gloire et de la félicité céleste.

§. IV.

ELLE passa toute la nuit à parler d'*Amazan*. Elle ne l'appelait plus que son *berger*; et c'est depuis ce temps-là que les noms de *berger* et d'*amant* sont toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oiseau si *Amazan* avait eu d'autres maîtresses. Il répondait que non, et elle était au comble de la joie. Tantôt elle voulait savoir à quoi il passait sa vie ; et elle apprenait avec transport qu'il l'employait à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les secrets de la nature, à perfectionner son être. Tantôt elle voulait savoir si l'ame de son oiseau était de la même nature que celle de son amant, pourquoi il avait vécu près de vingt-huit mille ans, tandis que son amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf. Elle fesait

cent questions pareilles, auxquelles l'oiseau répondait avec une discrétion qui irritait sa curiosité. Enfin le sommeil ferma leurs yeux, et livra *Formosante* à la douce illusion des songes envoyés par les dieux, qui surpassent quelquefois la réalité même, et que toute la philosophie des Chaldéens a bien de la peine à expliquer.

Formosante ne s'éveilla que très-tard. Il était petit jour chez elle quand le roi son père entra dans sa chambre. L'oiseau reçut sa majesté avec une politesse respectueuse, alla au-devant de lui, battit des ailes, alongea son cou, et se remit sur son oranger. Le roi s'assit sur le lit de sa fille que ses rêves avaient encore embellie. Sa grande barbe s'approcha de ce beau visage, et après lui avoir donné deux baisers, il lui parla en ces mots:

Ma chère fille, vous n'avez pu trouver hier un mari, comme je l'espérais; il vous en faut un pourtant; le salut de mon empire l'exige. J'ai consulté l'oracle qui, comme vous savez, ne ment jamais, et qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde. Il faut que vous voyagiez. Ah! chez les Gangarides sans doute, dit la princesse; et en prononçant ces mots qui lui échappaient, elle sentit bien qu'elle disait une sottise. Le roi, qui ne savait pas un mot de géographie, lui demanda ce qu'elle entendait par les Gangarides? Elle trouva aisément une défaite. Le roi lui apprit qu'il fallait faire un pélerinage; qu'il avait nommé les personnes de sa suite, le doyen des conseillers d'Etat, le grand-aumônier, une dame d'honneur, un médecin, un apothicaire et son oiseau avec tous les domestiques convenables.

Formosante, qui n'était jamais sortie du palais du roi son père, et qui jusqu'à la journée des trois rois et d'*Amazan*, n'avait mené qu'une vie très-insipide dans l'étiquette du faste et dans l'apparence des plaisirs, fut ravie d'avoir un pélerinage à faire. Qui sait, disait-elle tout bas à son cœur, si les dieux n'inspireront pas à mon cher gangaride le même désir d'aller à la même chapelle, et si je n'aurai pas le bonheur de revoir le pélerin ? Elle remercia tendrement son père, en lui disant qu'elle avait eu toujours une secrète dévotion pour le saint chez lequel on l'envoyait.

Bélus donna un excellent dîner à ses hôtes ; il n'y avait que des hommes. C'étaient tous gens fort mal assortis ; rois, princes, ministres, pontifes, tous jaloux les uns des autres, tous pesant leurs paroles, tous embarrassés de leurs voisins et d'eux-mêmes. Le repas fut triste, quoiqu'on y bût beaucoup. Les princesses restèrent dans leurs appartemens, occupées chacune de leur départ. Elles mangèrent à leur petit couvert. *Formosante* ensuite alla se promener dans les jardins avec son cher oiseau, qui pour l'amuser vola d'arbre en arbre en étalant sa superbe queue et son divin plumage.

Le roi d'Egypte, qui était chaud de vin, pour ne pas dire ivre, demanda un arc et des flèches à un de ses pages. Ce prince était à la vérité l'archer le plus mal-adroit de son royaume. Quand il tirait au blanc, la place où l'on était le plus en sureté était le but où il visait. Mais le bel oiseau, en volant aussi rapidement que la flèche, se présenta

lui-même au coup, et tomba tout ſanglant entre les bras de *Formoſante*. L'égyptien en riant d'un ſot rire ſe retira dans ſon quartier. La princeſſe perça le ciel de ſes cris, fondit en larmes, ſe meurtrit les joues et la poitrine. L'oiſeau mourant lui dit tout bas : Brûlez-moi, et ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuſe à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, et de les expoſer au ſoleil ſur un petit bûcher de girofle et de canelle. Après avoir proféré ces paroles, il expira. *Formoſante* reſta long-temps évanouie, et ne revit le jour que pour éclater en ſanglots. Son père partageant ſa douleur, et feſant des imprécations contre le roi d'Egypte, ne douta pas que cette aventure n'annonçât un avenir ſiniſtre. Il alla vîte conſulter l'oracle de ſa chapelle. L'oracle répondit : *Mélange de tout ; mort vivant, infidélité et conſtance, perte et gain, calamités et bonheur.* Ni lui ni ſon conſeil n'y purent rien comprendre ; mais enfin il était ſatisfait d'avoir rempli ſes devoirs de dévotion.

Sa fille éplorée, pendant qu'il conſultait l'oracle, fit rendre à l'oiſeau les honneurs funèbres qu'il avait ordonnés, et réſolut de le porter en Arabie au péril de ſes jours. Il fut brûlé dans du lin incombuſtible avec l'oranger ſur lequel il avait couché : elle en recueillit la cendre dans un petit vaſe d'or tout entouré d'eſcarboucles et des diamans qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce devoir funeſte, brûler tout en vie le déteſtable roi d'Egypte ! c'était là tout ſon déſir. Elle fit tuer dans ſon dépit ſes deux

crocodiles, ses deux hippopotames, ses deux zèbres, ses deux rats, et fit jeter ses deux momies dans l'Euphrate; si elle avait tenu son bœuf *Apis*, elle ne l'aurait pas épargné.

Le roi d'Egypte, outré de cet affront, partit sur le champ pour faire avancer ses trois cents mille hommes. Le roi des Indes voyant partir son allié s'en retourna le jour même, dans le ferme dessein de joindre ses trois cents mille indiens à l'armée égyptienne. Le roi de Scythie délogea dans la nuit avec la princesse *Aldée*, bien résolu de venir combattre pour elle à la tête de trois cents mille scythes, et de lui rendre l'héritage de Babylone qui lui était dû, puisqu'elle descendait de la branche aînée.

De son côté la belle *Formosante* se mit en route à trois heures du matin avec sa caravane de pélerins, se flattant bien qu'elle pourrait aller en Arabie exécuter les dernières volontés de son oiseau, et que la justice des dieux immortels lui rendrait son cher *Amazan*, sans qui elle ne pouvait plus vivre.

Ainsi à son réveil le roi de Babylone ne trouva plus personne. Comme les grandes fêtes se terminent, disait-il! et comme elles laissent un vide étonnant dans l'ame, quand le fracas est passé! Mais il fut transporté d'une colère vraiment royale, lorsqu'il apprit qu'on avait enlevé la princesse *Aldée*. Il donna ordre qu'on éveillât tous ses ministres, et qu'on assemblât le conseil. En attendant qu'ils vinssent, il ne manqua pas de consulter son oracle, mais il ne put jamais en tirer

que ces paroles, si célèbres depuis dans tout l'univers : *Quand on ne marie pas les filles, elles se marient elles-mêmes.*

Aussitôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cents mille hommes contre le roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible allumée de tous les côtés, et elle fut produite par les plaisirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée sur la terre. L'Asie allait être désolée par quatre armées de trois cents mille combattans chacune. On sent bien que la guerre de Troye, qui étonna le monde quelques siècles après, n'était qu'un jeu d'enfans en comparaisons ; mais aussi on doit considérer que dans la querelle des Troyens il ne s'agissait que d'une vieille femme fort libertine, qui s'était fait enlever deux fois, au lieu qu'ici il s'agissait de deux filles et d'un oiseau.

Le roi des Indes allait attendre son armée sur le grand et magnifique chemin qui conduisait alors en droiture de Babylone à Cachemire. Le roi des Scythes courait avec *Aldée* par la belle route qui menait au mont Immaüs. Tous ces chemins ont disparu dans la suite par le mauvais gouvernement. Le roi d'Egypte avait marché à l'occident, et s'avançait vers la petite mer Méditerranée, que les ignorans Hébreux ont depuis nommé *la grande mer.*

A l'égard de la belle *Formosante*, elle suivait le chemin de Bassora planté de hauts palmiers qui fournissaient un ombrage éternel et des fruits dans toutes les saisons. Le temple où elle allait en pélerinage était dans Bassora même. Le saint à qui ce temple avait été dédié était à peu près

dans le goût de celui qu'on adora depuis à Lampsaque. Non-seulement il procurait des maris aux filles, mais il tenait lieu souvent de mari. C'était le saint le plus fêté de toute l'Asie.

Formosante ne se souciait point du tout du saint de Bassora ; elle n'invoquait que son cher berger gangaride, son bel *Amazan*. Elle comptait s'embarquer à Bassora, et entrer dans l'Arabie heureuse pour faire ce que l'oiseau mort avait ordonné.

A la troisième couchée, à peine était-elle entrée dans une hôtellerie où ses fourriers avaient tout préparé pour elle, qu'elle apprit que le roi d'Egypte y entrait aussi. Instruit de la marche de la princesse par ses espions, il avait sur le champ changé de route suivi d'une nombreuse escorte. Il arrive ; il fait placer des sentinelles à toutes les portes ; il monte dans la chambre de la belle *Formosante*, et lui dit : Mademoiselle, c'est vous précisément que je cherchais ; vous avez fait très-peu de cas de moi lorsque j'étais à Babylone ; il est juste de punir les dédaigneuses et les capricieuses : vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de souper avec moi ce soir, vous n'aurez point d'autre lit que le mien, et je me conduirai avec vous selon que j'en serai content.

Formosante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte ; elle savait que le bon esprit consiste à se conformer à sa situation ; elle prit le parti de se délivrer du roi d'Egypte par une innocente adresse : elle le regarda du coin de l'œil, ce qui plusieurs siècles après s'est appelé *lorgner* ; et voici comme elle lui parla avec une modestie, une grâce,

une douceur, un embarras et une foule de charmes qui auraient rendu fou le plus ſage des hommes et aveuglé le plus clairvoyant.

Je vous avoue, Monſieur, que je baiſſai toujours les yeux devant vous quand vous fîtes l'honneur au roi mon père de venir chez lui. Je craignais mon cœur, je craignais ma ſimplicité trop naïve : je tremblais que mon père et vos rivaux ne s'aperçuſſent de la préférence que je vous donnais, et que vous méritez ſi bien. Je puis à préſent me livrer à mes ſentimens. Je jure par le bœuf *Apis*, qui eſt après vous tout ce que je reſpecte le plus au monde, que vos propoſitions m'ont enchantée. J'ai déjà ſoupé avec vous chez le roi mon père ; j'y ſouperai encore bien ici ſans qu'il ſoit de la partie : tout ce que je vous demande, c'eſt que votre grand-aumônier boive avec nous ; il m'a paru à Babylone un très-bon convive ; j'ai d'excellent vin de Chiras, je veux vous en faire goûter à tous deux. A l'égard de votre ſeconde propoſition, elle eſt très-engageante, mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je vous regarde comme le plus grand des rois et le plus aimable des hommes.

Ce diſcours fit tourner la tête au roi d'Egypte ; il voulut bien que l'aumônier fût en tiers. J'ai encore une grâce à vous demander, lui dit la princeſſe, c'eſt de permettre que mon apothicaire vienne me parler ; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains ſoins, comme vapeurs de tête, battemens de cœur, coliques, étouffemens, auxquels il faut

mettre un certain ordre dans de certaines circonstances; en un mot j'ai un besoin pressant de mon apothicaire, et j'espère que vous ne me refuserez pas cette légère marque d'amour.

Mademoiselle, lui répondit le roi d'Egypte, quoiqu'un apothicaire ait des vues précisément opposées aux miennes, et que les objets de son art soient le contraire de ceux du mien, je sais trop bien vivre pour vous refuser une demande si juste; je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le souper; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage: vous devez aussi avoir besoin d'une femme de chambre, vous pourrez faire venir celle qui vous agréera davantage; j'attendrai ensuite vos ordres et votre commodité. Il se retira; l'apothicaire et la femme de chambre nommée *Irla* arrivèrent. La princesse avait en elle une entière confiance; elle lui ordonna de faire apporter six bouteilles de vin de Chiras pour le souper, et d'en faire boire de pareil à tous les sentinelles qui tenaient ses officiers aux arrêts; puis elle recommanda à l'apothicaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de sa pharmacie qui fesaient dormir les gens vingt-quatre heures, et dont il était toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le roi revint avec le grand-aumônier au bout d'une demi-heure; le souper fut très-gai; le roi et le prêtre vidèrent les six bouteilles, et avouèrent qu'il n'y avait pas de si bon vin en Egypte; la femme de chambre eut soin d'en faire boire aux domestiques qui avaient servi. Pour la princesse,

elle eut grande attention de n'en point boire, disant que son médecin l'avait mise au régime. Tout fut bientôt endormi.

L'aumônier du roi d'Egypte avait la plus belle barbe que pût porter un homme de sa sorte. *Formosante* la coupa très-adroitement ; puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à son menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre et de toutes les marques de sa dignité, habilla sa femme de chambre en sacristain de la déesse *Isis* ; enfin s'étant munie de son urne et de ses pierreries, elle sortit de l'hôtellerie à travers les sentinelles qui dormaient comme leur maître. La suivante avait eu le soin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La princesse ne pouvait mener avec elle aucun des officiers de sa suite : ils auraient été arrêtés par les grandes gardes.

Formosante et *Irla* passèrent à travers des haies de soldats, qui prenant la princesse pour le grand-prêtre, l'appelaient *mon révérendissime père en* DIEU, et lui demandaient sa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Bassora avant que le roi fût éveillé. Elles quittèrent alors leur déguisement, qui eût pu donner des soupçons. Elles frétèrent au plus vite un vaisseau, qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuse. C'est cet Eden dont les jardins furent si renommés qu'on en fit depuis la demeure des justes ; ils furent le modèle des champs Elysées, des jardins des Hespérides, et de ceux des îles Fortunées : car dans ces climats chauds les hommes n'imagi-

nèrent point de plus grande béatitude que les ombrages et les murmures de eaux. Vivre éternellement dans les cieux avec l'être suprême, ou aller se promener dans le jardin, dans le paradis, fut la même chose pour les hommes qui parlent toujours sans s'entendre, et qui n'ont pu guère avoir encore d'idées nettes ni d'expressions justes.

Dès que la princesse se vit dans cette terre, son premier soin fut de rendre à son cher oiseau les honneurs funèbres qu'il avait exigés d'elle. Ses belles mains dressèrent un petit bûcher de girofle et de canelle. Quelle fut sa surprise lorsque, ayant répandu les cendres de l'oiseau sur ce bûcher, elle le vit s'enflammer de lui-même. Tout fut bientôt consumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf, dont elle vit sortir son oiseau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la princesse eût éprouvés dans toute sa vie; il n'y en avait qu'un qui pût lui être plus cher; elle le désirait, mais elle ne l'espérait pas.

Je vois bien, dit-elle à l'oiseau, que vous êtes le phénix dont on m'avait tant parlé. Je suis prête à mourir d'étonnement et de joie. Je ne croyais point à la résurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue. La résurrection, Madame, lui dit le phénix, est la chose du monde la plus simple. Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une. Tout est résurrection dans ce monde; les chenilles ressuscitent en papillons, un noyau mis en terre ressuscite en arbre. Tous les animaux ensevelis dans la terre ressuscitent en herbes, en

plantes, et nourriffent d'autres animaux dont ils font bientôt une partie de la fubftance: toutes les particules qui compofaient les corps font changées en différens êtres. Il eft vrai que je fuis le feul à qui le puiffant *Orofmade* ait fait la grâce de reffufciter dans fa propre nature.

Formofante qui, depuis le jour qu'elle vit *Amazan* et le phénix pour la première fois, avait paffé toutes fes heures à s'étonner, lui dit: Je conçois bien que le grand être ait pu former de vos cendres un phénix à peu près femblable à vous; mais que vous foyez précifément la même perfonne, que vous ayez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'eft devenue votre ame pendant que je vous portais dans ma poche après votre mort?

Hé mon Dieu! Madame, n'eft-il pas auffi facile au grand *Orofmade* de continuer fon action fur une petite étincelle de moi-même que de commencer cette action? Il m'avait accordé auparavant le fentiment, la mémoire et la penfée; il me les accorde encore: qu'il ait attaché cette faveur à un atome de feu élémentaire caché dans moi, ou à l'affemblage de mes organes, cela ne fait rien au fond: les phénix et les hommes ignoreront toujours comment la chofe fe paffe; mais la plus grande grâce que l'être fuprême m'ait accordée eft de me faire renaître pour vous. Que ne puis-je paffer les vingt-huit mille ans que j'ai encore à vivre jufqu'à ma prochaine réfurrection entre vous et mon cher *Amazan*!

Mon phénix, lui repartit la princeffe, fongez

que les premières paroles que vous me dîtes à Babylone, et que je n'oublierai jamais, me flattèrent de l'efpérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre ; il faut abfolument que nous allions enfemble chez les Gangarides, et que je le ramène à Babylone. C'eft bien mon deffein, dit le phénix ; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut aller trouver *Amazan* par le plus court chemin, c'eft-à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureufe deux griffons mes amis intimes, qui ne demeurent qu'à cent cinquante milles d'ici : je vais leur écrire par la pofte aux pigeons ; ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le temps de vous faire travailler un petit canapé commode avec des tiroirs où l'on mettra vos provifions de bouche. Vous ferez très à votre aife dans cette voiture avec votre demoifelle. Les deux griffons font les plus vigoureux de leur efpèce ; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre fes griffes. Mais, encore une fois, les momens font chers. Il alla fur le champ avec *Formofante* commander le canapé à un tapiffier de fa connaiffance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la reine, des bifcuits meilleurs que ceux de Babylone, des poncires, des ananas, des cocos, des piftaches et du vin d'Eden, qui l'emporte fur le vin de Chiras autant que celui de Chiras eft au-deffus de celui de Surenne.

Le canapé était auffi léger que commode et folide. Les deux griffons arrivèrent dans Eden à point nommé. *Formofante* et *Irla* fe placèrent dans la voiture. Les deux griffons l'enlevèrent

comme une plume. Le phénix tantôt volait auprès, tantôt se perchait sur le dossier. Les deux griffons cinglèrent vers le Gange avec la rapidité d'une flèche qui fend les airs. On ne se reposait que la nuit pendant quelques momens pour manger, et pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On arriva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la princesse palpitait d'espérance, d'amour et de joie. Le phénix fit arrêter la voiture devant la maison d'*Amazan*; il demande à lui parler; mais il y avait trois heures qu'il en était parti, sans qu'on sût où il était allé.

Il n'y a point de termes dans la langue même des Gangarides qui puissent exprimer le désespoir dont *Formosante* fut accablée. Hélas! voilà ce que j'avais craint, dit le phénix; les trois heures que vous avez passées dans votre hôtellerie sur le chemin de Bassora avec ce malheureux roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de votre vie: j'ai bien peur que nous n'ayons perdu *Amazan* sans retour.

Alors il demanda aux domestiques si on pouvait saluer madame sa mère? Ils répondirent que son mari était mort l'avant-veille et qu'elle ne voyait personne. Le phénix, qui avait du crédit dans la maison, ne laissa pas de faire entrer la princesse de Babylone dans un sallon dont les murs étaient revêtus de bois d'oranger à filets d'ivoire: les sous-bergers et sous-bergères, en longues robes blanches ceintes de garnitures aurore, lui servirent dans cent corbeilles de simple porcelaine cent mets délicieux, parmi lesquels on ne voyait

aucun cadavre déguifé : c'était du riz, du fagou, de la femoule, du vermicelle, des macaronis, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crême, des pâtifferies de toute efpèce, des légumes, des fruits d'un parfum et d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats : c'était une profufion de liqueurs rafraîchiffantes, fupérieurs aux meilleurs vins.

Pendant que la princeffe mangeait couchée fur un lit de rofes, quatre pavons, ou paons, ou pans, heureufement muets, l'évantaient de leurs brillantes ailes; deux cents oifeaux, cent bergers et cent bergères lui donnèrent un concert à deux chœurs; les roffignols, les ferins, les fauvettes, les pinçons chantaient le deffus avec les bergères; les bergers fefaient la haute-contre et la baffe : c'était en tout la belle et fimple nature. La princeffe avoua que s'il y avait plus de magnificence à Babylone, la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides. Mais pendant qu'on lui donnait cette mufique fi confolante et fi voluptueufe, elle verfait des larmes, elle difait à la jeune *Irla* fa compagne : Ces bergers et ces bergères, ces roffignols et ces ferins font l'amour, et moi je fuis privée du héros gangaride, digne objet de mes très-tendres et très-impatiens défirs.

Pendant qu'elle fefait ainfi cette collation, qu'elle admirait et qu'elle pleurait, le phénix difait à la mère d'*Amazan* : Madame, vous ne pouvez vous difpenfer de voir la princeffe de Babylone; vous favez.... Je fais tout, dit-elle, jufqu'à fon aventure dans l'hôtellerie fur le che-

main de Bassora; un merle m'a tout conté ce matin, et ce cruel merle est cause que mon fils au désespoir est devenu fou, et a quitté la maison paternelle. Vous ne savez donc pas, reprit le phénix, que la princesse m'a ressuscité? Non, mon cher enfant, je savais par le merle que vous étiez mort, et j'en étais inconsolable. J'étais si affligée de cette perte, de la mort de mon mari et du départ précipité de mon fils, que j'avais fait défendre ma porte. Mais puisque la princesse de Babylone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vîte; j'ai des choses de la dernière conséquence à lui dire, et je veux que vous y soyez présent. Elle alla aussitôt dans un autre sallon au devant de la princesse. Elle ne marchait pas facilement; c'était une dame d'environ trois cents années; mais elle avait encore de beaux restes; et on voyait bien que vers les deux cents trente à quarante ans elle avait été charmante. Elle reçut *Formosante* avec une noblesse respectueuse, mêlée d'un air d'intérêt et de douleur qui fit sur la princesse une vive impression.

Formosante lui fit d'abord ses tristes complimens sur la mort de son mari. Hélas! dit la veuve, vous devez vous intéresser à sa perte plus que vous ne pensez. J'en suis touchée sans doute, dit *Formosante*, il était le père de.... à ces mots elle pleura. Je n'étais venue que pour lui et à travers bien des dangers. J'ai quitté pour lui mon père et la plus brillante cour de l'univers; j'ai été enlevée par un roi d'Egypte que je déteste. Echappée à ce ravisseur, j'ai traversé les airs pour

venir

venir voir ce que j'aime; j'arrive, et il me fuit! Les pleurs et les ſanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

La mère lui dit alors: Madame, lorſque le roi d'Egypte vous raviſſait, lorſque vous ſoupiez avec lui dans un cabaret ſur le chemin de Baſſora, lorſque vos belles mains lui verſaient du vin de Chiras, vous ſouvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la chambre? — Vraiment oui, vous m'en rappelez la mémoire, je n'y avais pas fait d'attention; mais en recueillant mes idées, je me ſouviens très-bien qu'au moment que le roi d'Egypte ſe leva de table pour me donner un baiſer, le merle s'envola par la fenêtre en jetant un grand cri, et ne reparut plus.

Hélas! Madame, reprit la mère d'*Amazan*, voilà ce qui fait préciſément le ſujet de nos malheurs: mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de votre ſanté et de tout ce qui ſe paſſait à Babylone; il comptait revenir bientôt ſe mettre à vos pieds et vous conſacrer ſa vie. Vous ne ſavez pas à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides ſont amoureux et fidelles; mais mon fils eſt le plus paſſionné et le plus conſtant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret; vous buviez très-gaiement avec le roi d'Egypte et un vilain prêtre: il vous vit enfin donner un tendre baiſer à ce monarque qui avait tué le phénix, et pour qui mon fils conſerve une horreur invincible. Le merle à cette vue fut ſaiſi d'une juſte indignation; il s'envola en maudiſſant vos funeſtes amours; il eſt revenu aujourd'hui, il a tout conté; mais

dans quels momens, juste ciel! dans le temps où mon fils pleurait avec moi la mort de son père et celle du phénix; dans le temps qu'il apprenait de moi qu'il est votre cousin issu de germain.

O ciel! mon cousin! Madame, est-il possible? par quelle aventure? comment? quoi! je serais heureuse à ce point! et je serais en même temps assez infortunée pour l'avoir offensé!

Mon fils est votre cousin, vous dis-je, reprit la mère, et je vais bientôt vous en donner la preuve; mais en devenant ma parente vous m'arrachez mon fils; il ne pourra survivre à la douleur que lui a causée votre baiser donné au roi d'Egypte.

Ah! me tante, s'écria la belle *Formosante*, je jure par lui et par le puissant *Orosmade*, que ce baiser funeste, loin d'être criminel, était la plus forte preuve d'amour que je pusse donner à votre fils. Je désobéissais à mon père pour lui. J'allais pour lui de l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne pharaon d'Egypte, je ne pouvais lui échapper qu'en le trompant. J'en atteste les cendres et l'ame du phénix qui étaient alors dans ma poche; il peut me rendre justice. Mais comment votre fils né sur les bords du Gange peut-il être mon cousin, moi dont la famille règne sur les bords de l'Euphrate depuis tant de siècles?

Vous savez, lui dit la vénérable gangaride, que votre grand-oncle *Aldée* était roi de Babylone, et qu'il fut détrôné par le père de *Bélus*? — Oui, Madame. — Vous savez que son fils *Aldée* avait eu de son mariage la princesse *Aldée* élevée dans

votre cour. C'eſt ce prince qui, étant perſécuté par votre père, vint ſe réfugier dans notre heureuſe contrée ſous un autre nom; c'eſt lui qui m'épouſa; j'en ai eu le jeune prince *Aldée-Amazan*, le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux des mortels, et aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babylone ſur la réputation de votre beauté: depuis ce temps-là il vous idolâtre, et peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la princeſſe tous les titres de la maiſon des *Aldées*; à peine *Formoſante* daigna les regarder. Ah! Madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on déſire? mon cœur vous en croit aſſez. Mais où eſt *Aldée-Amazan*? où eſt mon parent, mon amant, mon roi? où eſt ma vie? quel chemin a-t-il pris? J'irais le chercher dans tous les globes que l'Eternel a formés, et dont il eſt le plus bel ornement. J'irais dans l'étoile *Canope*, dans Shcath, dans Aldebaran; j'irais le convaincre de mon amour et de mon innocence.

Le phénix juſtifia la princeſſe du crime que lui imputait le merle d'avoir donné par amour un baiſer au roi d'Egypte; mais il fallait détromper *Amazan* et le ramener. Il envoie des oiſeaux ſur tous les chemins, il met en campagne les licornes; on lui rapporte enfin qu'*Amazan* a pris la route de la Chine. Hé bien, allons à la Chine, s'écria la princeſſe, le voyage n'eſt pas long; j'eſpère bien vous ramener votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots que de larmes de tendreſſe verſèrent

la mère gangaride et la princesse de Babylone! que d'embrassemens! que d'effusion de cœur!

Le phénix commanda sur le champ un carrosse à six licornes. La mère fournit deux cents cavaliers, et fit présent à la princesse sa nièce de quelques milliers des plus beaux diamans du pays. Le phénix, affligé du mal que l'indiscrétion du merle avait causé, fit ordonner à tous les merles de vider le pays; et c'est depuis ce temps qu'il ne s'en trouve plus sur les bords du Gange.

§. V.

Les licornes en moins de huits jours amenèrent *Formosante*, *Irla* et le phénix à Cambalu, capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babylone et d'une espèce de magnificence toute différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs nouvelles auraient amusé *Formosante* si elle avait pu être occupée d'autre chose que d'*Amazan*.

Dès que l'empereur de la Chine eut appris que la princesse de Babylone était à une porte de la ville, il lui dépêcha quatre mille mandarins en robes de cérémonie; tous se prosternèrent devant elle, et lui présentèrent chacun un compliment écrit en lettres d'or sur une feuille de soie pourpre. *Formosante* leur dit que si elle avait quatre mille langues, elle ne manquerait pas de répondre sur le champ à chaque mandarin, mais que n'en ayant qu'une, elle les priait de trouver bon qu'elle s'en servît pour les remercier tous en général. Ils la conduisirent respectueusement chez l'empereur.

C'était le monarque de la terre le plus juste, le plus poli et le plus sage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ses mains impériales, pour rendre l'agriculture respectable à son peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu. Les lois, par-tout ailleurs, étaient honteusement bornées à punir les crimes. Cet empereur venait de chasser de ses Etats une troupe de bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'espoir insensé de forcer toute la Chine à penser comme eux; et qui, sous prétexte d'annoncer des vérités, avaient acquis déjà des richesses et des honneurs. Il leur avait dit en les chassant ces propres paroles, enregistrées dans les annales de l'empire.

" Vous pourriez faire ici autant de mal que „ vous en avez fait ailleurs: vous êtes venus „ prêcher des dogmes d'intolérance chez la nation „ la plus tolérante de la terre. Je vous renvoie „ pour n'être jamais forcé de vous punir. Vous „ serez reconduits honorablement sur mes fron„ tières; on vous fournira tout pour retourner „ aux bornes de l'hémisphère dont vous êtes „ partis. Allez en paix si vous pouvez être en „ paix, et ne revenez plus. "

La princesse de Babylone apprit avec joie ce jugement et ce discours; elle en était plus sûre d'être bien reçue à la cour, puisqu'elle était très-éloignée d'avoir des dogmes intolérans. L'empereur de la Chine, en dînant avec elle tête à tête, eut la politesse de bannir l'embarras de toute étiquette gênante: elle lui présenta le phénix,

qui fut très-careſſé de l'empereur, et qui ſe percha ſur ſon fauteuil. *Formoſante* ſur la fin du repas lui confia ingénument le ſujet de ſon voyage, et le pria de faire cercher dans Cambalu le bel *Amazan*, dont elle lui conta l'aventure, ſans lui rien cacher de la fatale paſſion dont ſon cœur était enflammé pour ce jeune héros. A qui en parlez-vous? lui dit l'empereur de la Chine, il m'a fait le plaiſir de venir dans ma cour, il m'a enchanté, cet aimable *Amazan*; il eſt vrai qu'il eſt profondément affligé; mais ſes grâces n'en ſont que plus touchantes; aucun de mes favoris n'a plus d'eſprit que lui; nul mandarin de robe n'a de plus vaſtes connaiſſances; nul Mandarin d'épée n'a l'air plus martial et plus héroïque; ſon extrême jeuneſſe donne un nouveau prix à tous ſes talens: ſi j'étais aſſez malheureux, aſſez abandonné du *Tien* et du *Changti* pour vouloir être conquérant, je prierais *Amazan* de ſe mettre à la tête de mes armées, et je ferais ſûr de triompher de l'univers entier. C'eſt bien dommage que ſon chagrin lui dérange quelquefois l'eſprit.

Ah! Monſieur, lui dit *Formoſante* avec un air enflammé et un ton de douleur, de ſaiſiſſement et de reproche, pourquoi ne m'avez vous pas fait dîner avec lui? Vous me faites mourir, envoyez-le prier tout à l'heure.—Madame, il eſt parti ce matin, et il n'a point dit dans quelle contrée il portait ſes pas. *Formoſante* ſe tourna vers le phénix: Hé bien, dit-elle, phénix, avez-vous jamais vu une fille plus malheureuſe que moi? mais, Monſieur continua-t-elle, comment,

pourquoi a-t-il pu quitter si brusquement une cour aussi polie que la vôtre, dans laquelle il me semble qu'on voudrait passer sa vie ?

Voici, Madame, ce qui est arrivé. Une princesse du sang, des plus aimables, s'est prise de passion pour lui, et lui a donné un rendez-vous chez elle à midi ; il est parti au point du jour, et il a laissé ce billet qui a coûté bien des larmes à ma parente.

“ Belle princesse du sang de la Chine, vous „ méritez un cœur qui n'ait jamais été qu'à vous ; „ j'ai juré aux dieux immortels de n'aimer jamais „ que *Formosante* princesse de Babylone, et de „ lui apprendre comment on peut dompter ses „ désirs dans ses voyages ; elle a eu le malheur „ de succomber avec un indigne roi d'Egypte : je „ suis le plus malheureux des hommes ; j'ai perdu „ mon père et le phénix, et l'espérance d'être „ aimé de *Formosante* ; j'ai quitté ma mère „ affligée, ma patrie, ne pouvant vivre un mo- „ ment dans des lieux où j'ai appris que *Formo-* „ *sante* en aimait un autre que moi ; j'ai juré de „ parcourir la terre et d'être fidelle. Vous me „ mépriseriez, et les dieux me puniraient si je „ violais mon serment : prenez un amant, Ma- „ dame, et soyez aussi fidelle que moi. ”

Ah ! laissez-moi cette étonnante lettre, dit la belle *Formosante*, elle fera ma consolation ; je suis heureuse dans mon infortune. *Amazan* m'aime, *Amazan* renonce pour moi à la possession des princesses de la Chine ; il n'y a que lui sur la terre capable de remporter une telle victoire ; il

me donne un grand exemple ; le phénix fait que je n'en avais pas besoin ; il est bien cruel d'être privée de son amant pour le plus innocent des baisers donné par pure fidélité : mais enfin où est-il allé ? quel chemin a-t-il pris ? daignez me l'enseigner, et je pars.

L'empereur de la Chine lui répondit qu'il croyait, sur les rapports qu'on lui avait faits, que son amant avait suivi une route qui menait en Scythie. Aussitôt les licornes furent attelées, et la princesse, après les plus tendres complimens, prit congé de l'empereur avec le phénix, sa femme de chambre *Irla* et toute sa suite.

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit plus que jamais combien les hommes et les gouvernemens diffèrent, et différeront toujours jusqu'au temps où quelque peuple plus éclairé que les autres communiquera la lumière de proche en proche après mille siècles de ténèbres, et qu'il se trouvera dans des climats barbares des ames héroïques qui auront la force et la persévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie, par conséquent point d'arts agréables. On ne voyait que de vastes prairies et des nations entières sous des tentes et sur des chars. Cet aspect imprimait la terreur. *Formosante* demanda dans quelle tente ou dans quelle charrette logeait le roi ? On lui dit que depuis huit jours il s'était mis en marche à la tête de trois cents mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du roi de Babylone, dont il avait enlevé la nièce, la belle princesse *Aldée*. Il a enlevé ma cousine, s'écria

s'écria *Formosante !* je ne m'attendais pas à cette nouvelle aventure : quoi ! ma cousine, qui était trop heureuse de me faire la cour, est devenue reine, et je ne suis pas encore mariée ! Elle se fit conduire incontinent aux tentes de la reine.

Leur réunion inespérée dans ces climats lointains, les choses singulières qu'elles avaient mutuellement à s'apprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étaient jamais aimées ; elles se revirent avec transport ; une douce illusion se mit à la place de la vraie tendresse ; elles s'embrassèrent en pleurant ; et il y eut même entr'elles de la cordialité et de la franchise, attendu que l'entrevue ne se fesait pas dans un palais.

Aldée reconnut le phénix et la confidente *Irla* ; elle donna des fourrures de zibeline à sa cousine, qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux rois entreprenaient ; on déplora la condition des hommes que des monarques envoient par fantaisie s'égorger pour des différends que deux honnêtes gens pourraient concilier en une heure : mais sur-tout on s'entretint du bel étranger vainqueur des lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, feseur de madrigaux, possesseur du phénix, devenu le plus malheureux des hommes sur le rapport d'un merle. C'est mon cher frère, disait *Aldée* : c'est mon amant, s'écriait *Formosante* ; vous l'avez vu sans doute, il est peut-être encore ici ; car, ma cousine, il sait qu'il est

votre frère ; il ne vous aura pas quitté brusquement comme il a quitté le roi de la Chine.

Si je l'ai vu, grands dieux, reprit *Aldée*, il a passé quatre jours entiers avec moi. Ah ! ma cousine, que mon frère est à plaindre ! un faux rapport l'a rendu absolument fou ; il court le monde sans savoir où il va. Figurez-vous qu'il a poussé la démence jusqu'à refuser les faveurs de la plus belle scythe de toute la Scythie. Il partit hier après lui avoir écrit une lettre dont elle a été désespérée. Pour lui il est allé chez les Cimmériens. DIEU soit loué, s'écria *Formosanté* ; encore un refus en ma faveur ! mon bonheur a passé mon espoir, comme mon malheur a surpassé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette lettre charmante, que je parte, que je le suive, les mains pleines de ses sacrifices. Adieu, ma cousine, *Amazan* est chez les Cimmériens, j'y vole.

Aldée trouva que la princesse sa cousine était encore plus folle que son frère *Amazan* : mais comme elle avait senti elle-même les atteintes de cette épidémie, comme elle avait quitté les délices et la magnificence de Babylone pour le roi des Scythes, comme les femmes s'intéressent toujours aux folies dont l'amour est cause, elle s'attendrit véritablement pour *Formosante*, lui souhaita un heureux voyage, et lui promit de servir sa passion, si jamais elle était assez heureuse pour revoir son frère.

§. VI.

BIENTOT la princeſſe de Babylone et le phé-
ix arrivèrent dans l'empire des Cimmériens,
en moins peuplé à la vérité que la Chine,
ais deux fois plus étendu, autrefois ſemblable
la Scythie, et devenu depuis quelque temps
ſſi floriſſant que les royaumes qui ſe van-
ient d'inſtruire les autres Etats.

Après quelques jours de marche, on entra
ns une très-grande ville que l'impératrice
gnante feſait embellir; mais elle n'y était pas,
le voyageait alors des frontières de l'Europe
celles de l'Aſie pour connaître ſes Etats par
s yeux, pour juger des maux et porter les re-
èdes, pour accroître les avantages, pour ſe-
er l'inſtruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne
pitale, inſtruit de l'arrivée de la babylonienne
du phénix, s'empreſſa de rendre ſes hom-
ages à la princeſſe et de lui faire les honneurs
pays, bien ſûr que ſa maîtreſſe, qui était la
s polie et la plus magnifique des reines, lui
rait gré d'avoir reçu une ſi grande dame avec
mêmes égards qu'elle aurait prodigués
-même.

On logea *Formoſante* au palais, dont on écarta
e foule importune de peuple; on lui donna
fêtes ingénieuſes. Le ſeigneur cimmérien,
était un grand naturaliſte, s'entretint beau-
up avec le phénix dans les temps où la prin-
e était retirée dans ſon appartement. Le

phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyag chez les Cimmériens, et qu'il ne reconnaissa plus le pays. Comment de si prodigieux chan gemens, disait-il, ont-ils pu être opérés dan un temps si court ? Il n'y a pas trois cents an que je vis ici la nature sauvage dans toute so horreur; j'y trouve aujourd'hui les arts, l splendeur, la gloire et la politesse. Un seul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le cimmérien, une femme l'a perfectionné, une femme a été meilleure législatrice que l'*Isis* des Egyptiens et la *Cérès* des Grecs. La plupart des législateurs ont eu un génie étroit et despotique, qui a resserré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné : chacun a regardé son peuple comme étant seul sur la terre, ou comme devant être l'ennemi du reste de la terre. Ils ont formé des institutions pour ce seul peuple, introduit des usages pour lui seul, établi une religion pour lui seul. C'est ainsi que les Egyptiens, si fameux par des monceaux de pierre se sont abrutis et déshonorés par leurs supers tions barbares. Ils croient les autres natio profanes, ils ne communiquent point av elles; et excepté la cour qui s'élève quelq fois au-dessus des préjugés vulgaires, il n'y pas un égyptien qui voulût manger dans plat dont un étranger se ferait servi. Le prêtres sont cruels et absurdes. Il vaud mieux n'avoir point de lois et n'écouter qu nature, qui a gravé dans nos cœurs les ca tères du juste et de l'injuste, que de soume la société à des lois si insociables.

Notre impératrice embrasse des projets entièrement opposés ; elle considère son vaste Etat, sur lequel tous les méridiens viennent se joindre, comme devant correspondre à tous les peuples qui habitent sous ces différens méridiens. La première de ses lois a été la tolérance de toutes les religions, et la compassion pour toutes les erreurs. Son puissant génie a connu que si les cultes sont différens, la morale est par-tout la même ; par ce principe elle a lié sa nation à toutes les nations du monde, et les Cimmériens vont regarder le Scandinavien et le Chinois comme leurs frères. Elle a fait plus ; elle a voulu que cette précieuse tolérance, le premier lien des hommes, s'établît chez ses voisins ; ainsi elle a mérité le titre de mère de la patrie, et elle aura celui de bienfaitrice du genre-humain, si elle persévère.

Avant elle, des hommes malheureusement puissans envoyaient des troupes de meurtriers ravir à des peuplades inconnues et arroser de leur sang les héritages de leurs pères ; on appelait ces assassins des héros ; leur brigandage était de la gloire. Notre souveraine a une autre gloire ; elle a fait marcher des armées pour apporter la paix, pour empêcher les hommes de se nuire ; pour les forcer à se supporter les uns les autres ; et ses étendards ont été ceux de la concorde publique.

Le phénix, enchanté de tout ce que lui apprenait ce seigneur, lui dit : Monsieur, il y a vingt-sept mille neuf cents années et sept mois

que je suis au monde; je n'ai encore rien vu de comparable à ce que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de son ami *Amazan*; le cimmérien lui conta les mêmes choses qu'on avait dites à la princesse chez les Chinois et chez les Scythes. *Amazan* s'enfuyait de toutes les cours qu'il visitait, si tôt qu'une dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de succomber. Le phénix instruisit bientôt *Formosante* de cette nouvelle marque de fidélité qu'*Amazan* lui donnait, fidélité d'autant plus étonnante qu'il ne pouvait pas soupçonner que sa princesse en fût jamais informée.

Il était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des spectacles nouveaux frappèrent encore ses yeux: ici la royauté et la liberté subsistaient ensemble par un accord qui paraît impossible dans d'autres Etats: les agriculteurs avaient part à la legislation, aussi bien que les grands du royaume; et un jeune prince donnait les plus grandes espérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque chose de plus étrange; le seul roi qui fût despotique de droit sur la terre par un contrat formel avec son peuple, était en même temps le plus jeune et le plus juste des rois.

Chez les Sarmates *Amazan* vit un philosophe sur le trône; on pouvait l'appeler *le roi de l'anarchie*, car il était le chef de cent mille petits rois dont un seul pouvait d'un mot anéantir les résolutions de tous les autres. *Eole* n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui

ſe combattent ſans ceſſe, que ce monarque n'en avait à concilier les eſprits : c'était un pilote environné d'un éternel orage, et cependant le vaiſſeau ne ſe briſait pas ; car le prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays ſi différens de ſa patrie, *Amazan* refuſait conſtamment toutes les bonnes fortunes qui ſe préſentaient à lui, toujours déſeſpéré du baiſer que *Formoſante* avait donné au roi d'Egypte, toujours affermi dans ſon inconcevable réſolution de donner à *Formoſante* l'exemple d'une fidélité unique et inébranlable.

La princeſſe de Babylone avec le phénix le ſuivait par-tout à la piſte, et ne le manquait jamais que d'un jour ou deux, ſans que l'un ſe laſſât de courir, et ſans que l'autre perdît un moment à le ſuivre.

Ils traverſèrent ainſi toute la Germanie ; ils admirèrent les progrès que la raiſon et la philoſophie feſaient dans le Nord : tous les princes y étaient inſtruits, tous autoriſaient la liberté de penſer ; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui euſſent intérêt de les tromper, ou qui fuſſent trompés eux-mêmes ; on les avait élevés dans la connaiſſance de la morale univerſelle et dans le mépris des ſuperſtitions : on avait banni dans tous ces Etats un uſage inſenſé qui énervait et dépeuplait pluſieurs pays méridionaux ; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vaſtes cachots un nombre infini des deux ſexes éternellement ſéparés l'un de l'autre, et de leur faire jurer de

n'avoir jamais de communication ensemble. Cet excès de démence, accrédité pendant des siècles, avait dévasté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les princes du Nord avaient à la fin compris que si l'on voulait avoir des haras, il ne fallait pas séparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit aussi des erreurs non moins bizarres et non moins pernicieuses. Enfin les hommes osaient être raisonnables dans ces vastes pays, tandis qu'ailleurs on croyait encore qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils sont imbécilles.

§. VII.

Amazan arriva chez les Bataves; son cœur éprouva dans son chagrin une douce satisfaction d'y retrouver quelque faible image du pays des heureux Gangarides; la liberté, l'égalité, la propreté, l'abondance, la tolérance; mais les dames du pays étaient si froides qu'aucune ne lui fit d'avances comme on lui en avait fait par-tout ailleurs; il n'eut pas la peine de résister. S'il avait voulu attaquer ces dames, il les aurait toutes subjuguées l'une après l'autre sans être aimé d'aucune; mais il était bien éloigné de songer à faire des conquêtes.

Formosante fut sur le point de l'attraper chez cette nation insipide; il ne s'en fallut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine île nommée Albion, qu'il s'était déterminé à s'embar-

querlui et ſes licornes ſur un vaiſſeau, qui par un vent d'Orient favorable l'avait porté en quatre heures au rivage de cette terre plus célèbre que Tyr et que l'île Atlantide.

La belle *Formoſante*, qui l'avait ſuivi au bord de la Duina, de la Viſtule, de l'Elbe, du Veſer, arrive enfin aux bouches du Rhin qui portait alors ſes eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle apprend que ſon cher amant a vogué aux côtes d'Albion; elle croit voir ſon vaiſſeau, elle pouſſe des cris de joie dont toutes les dames bataves furent ſurpriſes, n'imaginant pas qu'un jeune homme pût cauſer tant de joie. Et à l'égard du phénix, elles n'en firent pas grand cas, parce qu'elles jugèrent que ſes plumes ne pourraient probablement ſe vendre auſſi bien que celles des canards et des oiſons de leurs marais. La princeſſe de Babylone loua ou noliſa deux vaiſſeaux pour ſe tranſporter avec tout ſon monde dans cette bienheureuſe île, qui allait poſſéder l'unique objet de tous ſes déſirs, l'ame de ſa vie, le dieu de ſon cœur.

Un vent funeſte d'Occident s'éleva tout à coup dans le moment même où le fidelle et malheureux *Amazan* mettait pied à terre en Albion; les vaiſſeaux de la princeſſe de Babylone ne purent démarer. Un ſerrement de cœur, une douleur amère, une mélancolie profonde ſaiſirent *Formoſante*; elle ſe mit au lit dans ſa douleur, en attendant que le vent changeât; mais il ſouffla huit jours entiers avec une violence déſeſpérante. La princeſſe pendant ce ſiècle de huit jours ſe feſait lire par *Irla* des

romans ; ce n'eſt pas que les Bataves en fuſſent faire ; mais comme ils étaient les facteurs de l'univers, ils vendaient l'eſprit des autres nations ainſi que leurs denrées. La princeſſe fit acheter chez *Marc-Michel Rey* tous les contes que l'on avait écrits chez les Auſoniens et chez les Velches, et dont le débit était défendu ſagement chez ces peuples pour enrichir les Bataves ; elle eſpérait qu'elle trouverait dans ces hiſtoires quelque aventure qui reſſemblerait à la ſienne, et qui charmerait ſa douleur. *Irla* liſait, le phénix diſait ſon avis, et la princeſſe ne trouvait rien dans *la Payſanne parvenue*, ni dans *le Sopha*, ni dans *les quatre Facardins*, qui eût le moindre rapport à ſes aventures ; elle interrompait à tout moment la lecture pour demander de quel côté venait le vent.

§. VIII.

CEPENDANT *Amazan* était déjà ſur le chemin de la capitale d'Albion dans ſon carroſſe à ſix licornes, et rêvait à ſa princeſſe : il aperçut un équipage verſé dans une foſſe ; les domeſtiques s'étaient écartés pour aller chercher du ſecours ; le maître de l'équipage reſtait tranquillement dans ſa voiture, ne témoignant pas la plus légère impatience, et s'amuſant à fumer ; car on fumait alors : il ſe nommait milord *What-then*, ce qui ſignifie à peu près milord *Qu'importe* en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan ſe précipita pour lui rendre ſervice ; il releva tout ſeul la voiture, tant ſa force était

ſupérieure à celle des autres hommes. Milord *Qu'importe* ſe contenta de dire : Voilà un homme bien vigoureux.

Des ruſtres du voiſinage étant accourus ſe mirent en colère de ce qu'on les avait fait venir inutilement, et s'en prirent à l'étranger ; ils le menacèrent en l'appelant *chien d'étranger*, et ils voulurent le battre.

Amazan en ſaiſit deux de chaque main, et les jeta à vingt pas ; les autres le reſpectèrent, le ſaluèrent, lui demandèrent pour boire : il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vu. Milord *Qu'importe* lui dit : Je vous eſtime ; venez dîner avec moi dans ma maiſon de campagne qui n'eſt qu'à trois milles ; il monta dans la voiture d'*Amazan*, parce que la ſienne était dérangée par la ſecouſſe.

Après un quart-d'heure de ſilence il regarda un moment *Amazan*, et lui dit : *How dye do*, à la lettre, *comment faites-vous faire* ? et dans la langue du traducteur, *comment vous portez-vous* ? ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue ; puis il ajouta : Vous avez là ſix jolies licornes ; et il ſe remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ſes licornes étaient à ſon ſervice, qu'il venait avec elles du pays des Gangarides, et il en prit occaſion de lui parler de la princeſſe de Babylone et du fatal baiſer qu'elle avait donné au roi d'Egypte ; à quoi l'autre ne répliqua rien du tout, ſe ſouciant très-peu qu'il y eût dans le monde un roi d'Egypte et une princeſſe de Babylone. Il fut encore un quart-d'heure ſans parler ; après

quoi il redemanda à fon compagnon comment il fefait faire, et fi on mangeait du bon *roft-beef* dans le pays des Gangarides. Le voyageur lui répondit avec fa politeffe ordinaire qu'on ne mangeait point fes frères fur les bords du Gange. Il lui expliqua le fyftème qui fut après tant de fiècles celui de *Pythagore*, de *Porphyre*, d'*Iamblique*. Sur quoi milord s'endormit, et ne fit qu'un fomme jufqu'à ce qu'on fût arrivé à fa maifon.

Il avait une femme jeune et charmante, à qui la nature avait donné une âme auffi vive et auffi fenfible que celle de fon mari était indifférente. Plufieurs feigneurs albioniens étaient venus ce jour-là dîner avec elle. Il y avait des caractères de toutes les efpèces; car le pays n'ayant prefque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces princes avaient toutes apporté des mœurs différentes. Il fe trouva dans la compagnie des gens très-aimables, d'autres d'un efprit fupérieur, quelques-uns d'une fcience profonde.

La maîtreffe de la maifon n'avait rien de cet air emprunté et gauche, de cette roideur, de cette mauvaife honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion; elle ne cachait point par un maintien dédaigneux, et par un filence affecté, la ftérilité de fes idées et l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire : nulle femme n'était plus engageante. Elle reçut *Amazan* avec la politeffe et les grâces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger,

et la comparaifon foudaine qu'elle fit entre lui et fon mari, la frappèrent d'abord fenfiblement.

On fervit. Elle fit affeoir *Amazan* à côté d'elle, et lui fit manger des puddings de toute efpèce, ayant fu de lui que les Gangarides ne fe nourriffaient de rien qui eût reçu des dieux le don célefte de la vie. Sa beauté, fa force, les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion et le gouvernement furent le fujet d'une converfation auffi agréable qu'inftructive, pendant le repas qui dura jufqu'à la nuit, et pendant lequel milord *Qu'importe* but beaucoup et ne dit mot.

Après le dîner, pendant que miladi verfait du thé, et qu'elle dévorait des yeux le jeune homme, il s'entretenait avec un membre du parlement; car chacun fait que dès-lors il y avait un parlement, et qu'il s'appelait *Wittenagemot*, ce qui fignifie *l'affemblée des gens d'efprit*. *Amazan* s'informait de la conftitution, des mœurs, des lois, des forces, des ufages, des arts qui rendaient ce pays fi recommandable; et ce feigneur lui parlait en ces termes:

Nous avons long-temps marché tout nus, quoique le climat ne foit pas chaud. Nous avons été long-temps traités en efclaves par des gens venus de l'antique terre de *Saturne*, arrofée des eaux du Tibre; mais nous nous fommes faits nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avions effuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos rois pouffa la baffeffe jufqu'à fe déclarer fujet d'un prêtre qui demeurait auffi fur les bords du Tibre, et qu'on appelait *le vieux des*

fept montagnes; tant la deftinée de ces fept montagnes a été long-temps de dominer fur une grande partie de l'Europe habitée alors par des brutes.

Après ces temps d'aviliffement font venus des fiècles de férocité et d'anarchie. Notre terre, plus orageufe que les mers qui l'environnent, a été faccagée et enfanglantée par nos difcordes; plufieurs têtes couronnées ont péri par le dernier fupplice; plus de cent princes du fang des rois ont fini leurs jours fur l'échafaud. On a arraché le cœur à tous leurs adhérens, et on en a battu leurs joues. C'était au bourreau qu'il appartenait d'écrire l'hiftoire de notre île, puifque c'était lui qui avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas long-temps que, pour comble d'horreur, quelques perfonnes portant un manteau noir, et d'autres qui mettaient une chemife blanche par-deffus leur jaquette, ayant été mordues par des chiens enragés, communiquèrent la rage à la nation entière. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égorgés, ou bourreaux ou fuppliciés, ou déprédateurs ou efclaves au nom du ciel, et en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abyme épouvantable, de ce chaos de diffentions, d'atrocités, d'ignorance et de fanatifme, il eft enfin réfulté le plus parfait gouvernement, peut-être, qui foit aujourd'hui dans le monde? Un roi honoré et riche, tout-puiffant pour faire le bien, impuiffant pour faire le mal, eft à la tête d'une nation libre, guerrière, commerçante et éclairée. Les

grands d'un côté, et les repréfentans des villes le l'autre, partagent la législation avec le nonarque.

On avait vu, par une fatalité fingulière, le léfordre, les guerres civiles, l'anarchie et la pauvreté défoler le pays quand les rois affectaient le pouvoir arbitraire. La tranquillité, la richeffe, la félicité publique n'ont régné chez nous que quand les rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas abfolus. Tout était fubverti quand on difputait fur des chofes inintelligibles : tout a été dans l'ordre quand on les a méprifées. Nos flottes victorieufes portent notre gloire fur toutes les mers, et les lois mettent en fureté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement ; jamais on ne rend un arrêt qui ne foit motivé. Nous punirions comme des affaffins des juges qui oferaient envoyer à la mort un citoyen, fans manifefter les témoignages qui l'accufent, et la loi qui le condamne.

Il eft vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui fe combattent avec la plume et avec les intrigues ; mais auffi ils fe réuniffent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie et la liberté. Ces deux partis veillent l'un fur l'autre, ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt facré des lois ; ils fe haïffent, mais ils aiment l'Etat ; ce font des amans jaloux qui fervent à l'envi la même maîtreffe.

Du même fonds d'efprit qui nous a fait connaître et foutenir les droits de la nature humaine,

nous avons porté les ſciences au plus haut point où elles puiſſent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens qui paſſent pour de ſi grands mécaniciens, vos Indiens qu'on croit de ſi grands philoſophes, vos Babyloniens qui ſe vantent d'avoir obſervé les aſtres pendant quatre cents trente mille années, les Grecs qui ont écrit tant de phraſes et ſi peu de choſes, ne ſavent préciſément rien en comparaiſon de nos moindres écoliers qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de ſecrets à la nature dans l'eſpace de cent années, que le genre-humain n'en avait découvert dans la multitude des ſiècles.

Voilà au vrai l'état où nous ſommes. Je ne vous ai caché ni le bien ni le mal, ni nos opprobres ni notre gloire; et je n'ai rien exagéré.

Amazan à ce diſcours ſe ſentit pénétré du déſir de s'inſtruire dans ces ſciences ſublimes dont on lui parlait; et ſi ſa paſſion pour la princeſſe de Babylone, ſon reſpect filial pour ſa mère qu'il avait quittée, et l'amour de ſa patrie n'euſſent fortement parlé à ſon cœur déchiré, il aurait voulu paſſer ſa vie dans l'île d'Albion; mais ce malheureux baiſer donné par ſa princeſſe au roi d'Egypte ne lui laiſſait pas aſſez de liberté dans l'eſprit pour étudier les hautes ſciences.

Je vous avoue, dit-il, que m'étant impoſé la loi de courir le monde et de m'éviter moi-même, je ſerais curieux de voir cette antique terre de *Saturne*, ce peuple du Tibre et des ſept montagnes à qui vous avez obéi autrefois; il

faut

faut sans doute que ce soit le premier peuple de la terre. Je vous conseille de faire ce voyage, lui répondit l'abionien, pour peu que vous aimiez la musique et la peinture. Nous allons très-souvent nous-mêmes porter quelquefois notre ennui vers les sept montagnes; mais vous serez bien étonné en voyant les descendans de nos vainqueurs.

Cette conversation fut longue. Quoique le bel *Amazan* eût la cervelle un peu attaquée, il parlait avec tant d'agrémens, sa voix était si touchante, son maintien si noble et si doux, que la maîtresse de la maison ne put s'empêcher de l'entretenir à son tour tête-à-tête. Elle lui serra tendrement la main en lui parlant, et en le regardant avec des yeux humides et étincelans, qui portaient les désirs dans tous les ressorts de la vie. Elle le retint à souper et à coucher. Chaque instant, chaque parole, chaque regard enflammèrent sa passion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vînt lui faire la cour dans son lit, tandis que milord *Qu'importe* dormait dans le sien. *Amazan* eut encore le courage de résister; tant un grain de folie produit d'effets miraculeux dans une ame forte et profondément blessée.

Amazan, selon sa coutume, fit à la dame une réponse respectueuse, par laquelle il lui représentait la sainteté de son serment, et l'obligation étroite où il était d'apprendre à la princesse de Babylone à dompter ses passions; après quoi il fit atteler ses licornes, et repartit pour la

Batavie, laissant toute la compagnie émerveillée de lui, et la dame du logis désespérée. Dans l'excès de sa douleur elle laissa traîner la lettre d'*Amazan*; milord *Qu'importe* la lut le lendemain matin. Voilà, dit-il en levant les épaules, de bien plates niaiseries : et il alla chasser au renard avec quelques ivrognes du voisinage.

Amazan voguait déjà sur la mer, muni d'une carte géographique dont lui avait fait présent le savant albionien qui s'était entretenu avec lui chez milord *Qu'importe*. Il voyait avec surprise une grande partie de la terre sur une feuille de papier.

Ses yeux et son imagination s'égaraient dans ce petit espace; il regardait le Rhin, le Danube, les Alpes du Tyrol marqués alors par d'autres noms, et tous les pays par où il devait passer avant d'arriver à la ville des sept montagnes; mais sur-tout il jetait les yeux sur la contrée des Gangarides, sur Babylone où il avait vu sa chère princesse, et sur le fatal pays de Bassora où elle avait donné un baiser au roi d'Egypte. Il soupirait, il versait des larmes; mais il convenait que l'albionien qui lui avait fait présent de l'univers en raccourci, n'avait point eu tort en disant qu'on était mille fois plus instruit sur les bords de la Tamise que sur ceux du Nil, de l'Euphrate et du Gange.

Comme il retournait en Batavie, *Formosante* volait vers Albion avec ses deux vaisseaux qui cinglaient à pleines voiles; celui d'*Amazan* et celui de la princesse se croisèrent, se touchèrent

›refque: les deux amans étaient près l'un de 'autre, et ne pouvaient s'en douter: ah, s'ils 'avaient fu! mais l'impérieufe deftinée ne le ›ermit pas.

§. IX.

SITOT qu'*Amazan* fut débarqué fur le terrain gal et fangeux de la Batavie, il partit comme n éclair pour la ville aux fept montagnes. Il allut traverfer la partie méridionale de la Ger- ıanie. De quatre milles en quatre milles on rouvait un prince et une princeffe, des filles 'honneur et des gueux. Il était étonné des oquetteries que ces dames et ces filles d'hon- ıeur lui fefaient par-tout avec la bonne foi ger- ıanique; et il n'y répondait que par de modef- es refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'em- arqua fur la mer de Dalmatie, et aborda dans ne ville qui ne reffemblait en rien du tout à ce u'il avait vu jufqu'alors. La mer formait les rues, :s maifons étaient bâties dans l'eau. Le peu de laces publiques qui ornaient cette ville était ouvert d'hommes et de femmes qui avaient un ouble vifage, celui que la nature leur avait onné, et une face de carton mal peint qu'ils ppliquaient par-deffus; en forte que la nation :mblait compofée de fpectres. Les étrangers ui venaient dans cette contrée commençaient ar acheter un vifage, comme on fe pourvoit illeurs de bonnets et de fouliers. *Amazan* dé- aigna cette mode contre nature, il fe préfenta :l qu'il était. Il y avait dans la ville douze mille

filles enregiftrées dans le grand livre de la république; filles utiles à l'Etat, chargées du commerce le plus avantageux et le plus agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyaient à grands frais et à grands rifques des étoffes dans l'Orient : ces belles négociantes fefaient fans aucun rifque un trafic toujours renaiffant de leurs attraits. Elles vinrent toutes fe préfenter au bel *Amazan*, et lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vîte en prononçant le nom de l'incomparable princeffe de Babylone, et en jurant par les dieux immortels qu'elle était plus belle que toutes les douze mille filles vénitiennes. Sublime friponne, s'écriait-il dans fes tranfports, je vous apprendrai à être fidelle.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empeftés, des habitans hâves, décharnés et rares, couverts de vieux manteaux troués qui laiffaient voir leur peau fèche et tannée, fe préfentèrent à fes yeux, et lui annoncèrent qu'il était à la porte de la ville aux fept montagnes, de cette ville de héros et de législateurs qui avaient conquis et policé une grande partie du globe.

Il s'était imaginé qu'il verrait à la porte triomphale cinq cents bataillons commandés par des héros, et dans le fénat une affemblée de demi-dieux donnant des lois à la terre ; il trouva pour toute armée une trentaine de gredins montant la garde avec un parafol de peur du foleil. Ayant pénétré jufqu'à un temple qui lui parut très-beau, mais moins que celui de Babylone, il

fut assez surpris d'y entendre une musique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaisant pays que cette antique terre de *Saturne*. J'ai vu une ville où personne n'avait son visage, en voici une autre où les hommes n'ont ni leur voix ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes, qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantassent plus agréablement les louanges d'une prodigieuse quantité de gens de mérite. *Amazan* ne comprit rien à ce discours. Ces messieurs le prièrent de chanter; il chanta un air gangaride avec sa grâce ordinaire. Sa voix était une très-belle haute-contre. Ah! mon signor, lui dirent-ils, quel charmant soprano vous auriez; Ah! si.... — Comment si? que prétendez-vous dire? Ah, mon signor.... — Hé bien? — Si vous n'aviez point de barbe! Alors ils lui expliquèrent très-plaisamment, et avec des gestes fort comiques selon leur coutume, de quoi il était question. *Amazan* demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, et jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaisie.

Lorsqu'on eut bien chanté, *le vieux des sept montagnes* alla en grand cortége à la porte du temple; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus et deux autres pliés, en disant ces mots dans une langue qu'on ne parlait plus, *à la ville et à l'univers*. (*b*) Le ganga-

(*b*) *Urbi et orbi*.

ride ne pouvait comprendre que deux doigts pussent atteindre si loin.

Il vit bientôt défiler toute la cour du maître du monde ; elle était composée de graves personnages, les uns en robes rouges, les autres en violet ; presque tous regardaient le bel *Amazan* en adoucissant les yeux ; ils lui fesaient des révérences, et se disaient l'un à l'autre : San Martino, *che bel' ragazzo !* San Pancratio, *che bel fanciullo !*

Les ardens, dont le métier était de montrer aux étrangers les curiosités de la ville, s'empressèrent de lui faire voir des masures où un muletier ne voudrait pas passer la nuit, mais qui avaient été autrefois de dignes monumens de la grandeur d'un peuple roi. Il vit encore des tableaux de deux cents ans, et des statues de plus de vingt siècles, qui lui parurent des chefs-d'œuvre. Faites-vous encore de pareils ouvrages ? Non, votre excellence, lui répondit un des ardens, mais nous méprisons le reste de la terre, parce que nous conservons ces raretés. Nous sommes des espèces de fripiers qui tirons notre gloire des vieux habits qui restent dans nos magasins.

Amazan voulut voir le palais du prince, on l'y conduisit. Il vit des hommes en violet qui comptaient l'argent des revenus de l'Etat, tant d'une terre située sur le Danube, tant d'une autre sur la Loire, ou sur le Guadalquivir, ou sur la Vistule. Oh, oh, dit *Amazan* après avoir consulté sa carte de géographie, votre maître possède donc toute l'Europe comme ces anciens héros des

ſept montagnes ? Il doit poſſéder l'univers en-
tier de droit divin, lui répondit un violet ; et
même il a été un temps où ſes prédéceſſeurs ont
approché de la monarchie univerſelle : mais
leurs ſucceſſeurs ont la bonté de ſe contenter
aujourd'hui de quelque argent que les rois leurs
ſujets leur font payer en forme de tribut.

Votre maître eſt donc en effet le roi des rois ;
c'eſt donc là ſon titre, dit *Amazan* ? Non, votre
excellence, ſon titre eſt *ſerviteur des ſerviteurs* ;
il eſt originairement poiſſonnier et portier, et
c'eſt pourquoi les emblèmes de ſa dignité ſont
les clefs et des filets : mais il donne toujours
les ordres à tous les rois. Il n'y a pas long-temps
qu'il envoya cent et un commandemens à un
roi du pays des Celtes, et le roi obéit.

Votre poiſſonnier, dit *Amazan*, envoya donc
cinq ou ſix cents mille hommes pour faire
exécuter ſes cent et une volontés ?

Point du tout, votre excellence ; notre ſaint
maître n'eſt point aſſez riche pour ſoudoyer dix
mille ſoldats ; mais il a quatre à cinq cents mille
prophètes divins diſtribués dans les autres pays.
Ces prophètes de toutes couleurs ſont, comme
de raiſon, nourris aux dépens des peuples ; ils
annoncent de la part du ciel que mon maître
peut avec ſes clefs ouvrir et fermer toutes les
ſerrures, et ſur-tout celles des coffres-forts. Un
prêtre normand, qui avait auprès du roi dont je
vous parle, la charge de confident de ſes penſées,
le convainquit qu'il devait obéir ſans replique
aux cent et une penſées de mon maître ; car il

faut que vous sachiez qu'une des prérogatives du *vieux des sept montagnes* est d'avoir toujours raison, soit qu'il daigne parler, soit qu'il daigne écrire.

Parbleu, dit *Amazan*, voilà un singulier homme; je serais curieux de dîner avec lui. Votre excellence, quand vous seriez roi, vous ne pourriez manger à sa table; tout ce qu'il pourrait faire pour vous, ce serait de vous en faire servir une à côté de lui plus petite et plus basse que la sienne. Mais si vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audience pour vous, moyennant la *buona mancia* que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le gangaride. Le violet s'inclina. Je vous introduirai demain, dit-il; vous ferez trois génuflexions, et vous baiserez les pieds du *vieux des sept montagnes*. A ces mots, *Amazan* fit de si prodigieux éclats de rire qu'il fut près de suffoquer; il sortit en se tenant les côtés, et rit aux larmes pendant tout le chemin, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à son hôtellerie, où il rit encore très-long-temps.

A son dîner il se présenta vingt hommes sans barbe et vingt violons qui lui donnèrent un concert. Il fut courtisé le reste de la journée par les seigneurs les plus importans de la ville; ils lui firent des propositions encore plus étranges que celle de baiser les pieds du *vieux des sept montagnes*. Comme il était extrêmement poli, il crut d'abord que ces messieurs le prenaient pour une dame, et les avertit de leur méprise avec l'honnêteté la plus circonspecte. Mais étant

pressé

pressé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés violets, il les jeta par les fenêtres, sans croire faire un grand sacrifice à la belle *Formosante*. Il quitta au plus vîte cette ville des maîtres du monde, où il fallait baiser un vieillard à l orteil, comme si sa joue était à son pied, et où l'on n'abordait les jeunes gens qu'avec des cérémonies encore plus bizarres.

§. X.

De province en province ayant toujours repoussé les agaceries de toute espèce, toujours fidelle à la princesse de Babylone, toujours en colère contre le roi d'Egypte, ce modèle de constance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait passé, comme tant d'autres, par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la sottise et de la misère. Son premier nom avait été *la boue* et *la crotte*; ensuite elle avait pris celui d'*Issi*, du culte d'*Isis* parvenu jusque chez elle. Son premier sénat avait été une compagnie de bateliers. Elle avait été long-temps esclave des héros déprédateurs des sept montagnes, et après quelques siècles, d'autres héros brigands, venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étaient emparés de son petit terrain.

Le temps, qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très-noble et très-agréable, l'autre un peu grossière et ridicule: c'était l'emblème de ses habitans. Il y avait dans son enceinte environ cent mille personnes au moins qui n'avaient rien à faire qu'à jouer et à

se divertir. Ce peuple d'oisifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne savaient rien de ce qui se passait à la cour; quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux, il semblait qu'elle en fût à six cents milles au moins. La douceur de la société, la gaieté, la frivolité étaient leur importante et leur unique affaire: on les gouvernait comme des enfans à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de crier. Si on leur parlait des horreurs qui avaient deux siècles auparavant désolé leur patrie, et des temps épouvantables où la moitié de la nation avait massacré l'autre pour des sophismes, ils disaient qu'en effet cela n'était pas bien; et puis ils se mettaient à rire et à chanter des vaudevilles.

Plus les oisifs étaient polis, plaisans et aimables, plus on observait un triste contraste entr'eux et des compagnies d'occupés.

Il était parmi ces occupés, ou qui prétendaient l'être, une troupe de sombres fanatiques, moitié absurdes, moitié fripons, dont le seul aspect contristait la terre, et qui l'auraient bouleversée, s'ils l'avaient pu, pour se donner un peu de crédit. Mais la nation des oisifs, en dansant et en chantant, les fesait rentrer dans leurs cavernes, comme les oiseaux obligent les chats-huans à se replonger dans les trous des masures.

D'autres occupés, en plus petit nombre, étaient les conservateurs d'anciens usages barbares contre lesquels la nature effrayée réclamait à haute voix; ils ne consultaient que leurs

giſtres rongés des vers. S'ils y voyaient une
utume inſenſée et horrible, ils la regardaient
mme une loi ſacrée. C'eſt par cette lâche
bitude de n'oſer penſer par eux-mêmes, et
puiſer leurs idées dans les débris des temps
l'on ne penſait pas, que dans la ville des
iſirs il était encore des mœurs atroces.
eſt par cette raiſon qu'il n'y avait nulle pro-
rtion entre les délits et les peines. On feſait
elquefois ſouffrir mille morts à un innocent,
ur lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas
mmis.

On puniſſait une étourderie de jeune homme
mme on aurait puni un empoiſonnement ou
parricide. Les oiſifs en pouſſaient des cris
çans, et le lendemain ils n'y penſaient plus,
ne parlaient que de modes nouvelles.

e peuple avait vu s'écouler un ſiècle entier
dant lequel les beaux arts s'élevèrent à un
ré de perfection qu'on n'aurait jamais oſé
rer; les étrangers venaient alors comme à
ylone admirer les grands monumens d'archi-
ure, les prodiges des jardins, les ſublimes
rts de la ſculpture et de la peinture. Ils
ent enchantés d'une muſique qui allait à
e ſans étonner les oreilles.

vraie poéſie, c'eſt-à-dire celle qui eſt na-
lle et harmonieuſe, celle qui parle au cœur
nt qu'à l'eſprit, ne fut connue de la nation
dans cet heureux ſiècle. De nouveaux
es d'éloquence déployèrent des beautés
mes. Les théâtres ſur-tout retentirent des

chefs-d'œuvre dont aucun peuple n'approch
jamais. Enfin le bon goût se répandit dans toute
les professions, au point qu'il y eut de bon
écrivains même chez les druides.

Tant de lauriers, qui avaient levé leurs tête
jusqu'aux nues, se séchèrent bientôt dans un
terre épuisée. Il n'en resta qu'un très-petit nom-
bre dont les feuilles étaient d'un verd pâle et
mourant. La décadence fut produite par la fa-
cilité de faire, et par la paresse de bien faire,
par la satiété du beau, et par le goût du bizarre.
La vanité protégea des artistes qui ramenaient
les temps de la barbarie; et cette même vanité,
en persécutant les talens véritables, les força
de quitter leur patrie : les frelons firent dispa-
raître les abeilles.

Presque plus de véritables arts, presque plu
de génie; le mérite consistait à raisonner à tort
et à travers sur le mérite du siècle passé : le bar
bouilleur des murs d'un cabaret critiquait
vamment les tableaux des grands peintres;
barbouilleurs de papier défiguraient les ou
ges des grands écrivains. L'ignorance et
mauvais goût avaient d'autres barbouilleurs
leurs gages. On répétait les mêmes choses
cent volumes sous des titres différens. T
était ou dictionnaire ou brochure. Un gaz
druide écrivait deux fois par semaine les an
les obscures de quelques énergumènes ign
de la nation, et de prodiges célestes opérés
des galetas par de petits gueux et de peti
gueuses; d'autres ex-druides vêtus de n
près de mourir de colère et de faim, se p

maient dans cent écrits qu'on ne leur permît plus de tromper les hommes, et qu'on laissât ce droit à des boucs vêtus de gris. Quelques archidruides imprimaient des libelles diffamatoires.

Amazan ne savait rien de tout cela ; et quand il l'aurait su, il ne s'en serait guère embarrassé, n'ayant la tête remplie que de la princesse de Babylone, du roi d'Egypte, et de son serment inviolable de mépriser toutes les coquetteries des dames dans quelque pays que le chagrin conduisît ses pas.

Toute la populace légère, ignorante et toujours poussant à l'excès cette curiosité naturelle au genre-humain, s'empressa long-temps auprès de ses licornes ; les femmes plus sensées forcèrent les portes de son hôtel pour contempler sa personne.

Il témoigna d'abord à son hôte quelque désir d'aller à la cour ; mais des oisifs de bonne compagnie, qui se trouvèrent là par hasard, lui dirent que ce n'était plus la mode, que les temps étaient bien changés, et qu'il n'y avait plus de plaisirs qu'à la ville. Il fut invité le soir même à souper par une dame dont l'esprit et les talens étaient connus hors de sa patrie, et qui avait voyagé dans quelques pays où *Amazan* avait passé. Il goûta fort cette dame et la société rassemblée chez elle. La liberté y était décente, la gaieté n'y était point bruyante, la science n'y avait rien de rebutant, et l'esprit rien d'apprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'est pas un vain nom, quoiqu'il soit souvent usurpé. Le lendemain il dîna dans une société non

moins aimable, mais beaucoup plus voluptueuse. Plus il fut satisfait des convives, plus on fut content de lui. Il sentit son cœur s'amollir et se dissoudre comme les aromates de son pays se fondent doucement à un feu modéré, et s'exhalent en parfums délicieux.

Après le dîner on le mena à un spectacle enchanteur, condamné par les druides, parce qu'il leur enlevait les auditeurs dont ils étaient le plus jaloux. Ce spectacle était un composé de vers agréables, de chants délicieux, de danses qui exprimaient les mouvemens de l'ame, et des perspectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaisir, qui rassemblait tant de genres, n'était connu que sous un nom étranger; il s'appelait *opéra*, ce qui signifiait autrefois dans la langue des sept montagnes *travail*, *soin*, *occupation*, *industrie*, *entreprise*, *besogne*, *affaire*. Cette affaire l'enchanta. Une fille sur-tout le charma par sa voix mélodieuse et par les grâces qui l'accompagnaient: cette fille d'*affaire* après le spectacle lui fut présentée par ses nouveaux amis. Il lui fit présent d'une poignée de diamans. Elle en fut si reconnaissante qu'elle ne put le quitter du reste du jour. Il soupa avec elle, et pendant le repas il oublia sa sobriété, et après le repas il oublia son serment d'être toujours insensible à la beauté, et inexorable aux tendres coquetteries. Quel exemple de la faiblesse humaine!

La belle princesse de Babylone arrivait alors avec le phénix, sa femme de chambre *Irla* et ses deux cents cavaliers gangarides montés sur

leurs licornes. Il fallut attendre assez longtemps pour qu'on ouvrît les portes. Elle demanda d'abord si le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus spirituel et le plus fidelle était encore dans cette ville. Les magistrats virent bien qu'elle voulait parler d'*Amazan*. Elle se fit conduire à son hôtel, elle entra le cœur palpitant d'amour; toute son ame était pénétrée de l'inexprimable joie de revoir enfin dans son amant le modèle de la constance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans sa chambre; les rideaux étaient ouverts; elle vit le bel *Amazan* dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très-grand besoin de repos.

Formosante jeta un cri de douleur qui retentit dans toute la maison, mais qui ne put éveiller ni son cousin, ni la fille d'*affaire*. Elle tomba pâmée entre les bras d'*Irla*. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle sortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. *Irla* s'informa quelle était cette jeune demoiselle qui passait les heures si douces avec le bel *Amazan*. On lui dit que c'était une fille d'*affaire* fort complaisante, qui joignait à ses talens celui de chanter avec assez de grâce. O juste ciel! ô puissant *Orosmade!* s'écriait la belle princesse de Babylone toute en pleurs, par qui suis-je trahie, et pour qui! ainsi donc celui qui a refusé pour moi tant de princesses m'abandonne pour une farceuse des Gaules! non, je ne pourrai survivre à cet affront.

Madame, lui dit *Irla*, voilà comme sont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à

l'autre; fussent-ils amoureux d'une beauté descendue du ciel, ils lui feraient dans de certains momens des infidélités pour une servante de cabaret.

C'en est fait, dit la princesse, je ne le reverrai de ma vie; partons dans l'instant même, et qu'on attelle mes licornes. Le phénix la conjura d'attendre au moins qu'*Amazan* fût éveillé, et qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas, dit la princesse; vous m'offenseriez cruellement; il croirait que je vous ai prié de lui faire des reproches, et que je veux me raccommoder avec lui: si vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure à l'injure qu'il m'a faite. Le phénix, qui après tout devait la vie à la fille du roi de Babylone, ne put lui désobéir. Elle repartit avec tout son monde. Où allons-nous, Madame, lui demandait *Irla*? Je n'en sais rien, répondait la princesse; nous prendrons le premier chemin que nous trouverons; pourvu que je fuie *Amazan* pour jamais, je suis contente. Le phénix, qui était plus sage que *Formosante*, parce qu'il était sans passion, la consolait en chemin; il lui remontrait avec douceur qu'il était triste de se punir pour les fautes d'un autre; qu'*Amazan* lui avait donné des preuves assez éclatantes et assez nombreuses de fidélité pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment; que c'était un juste à qui la grâce d'*Orosmade* avait manqué; qu'il n'en serait que plus constant désormais dans l'amour et dans la vertu; que le désir d'expier sa faute le mettrait au-dessus de lui-même; qu'elle n'en serait que plus

heureuse ; que plusieurs grandes princesses avant elle avaient pardonné de semblables écarts, et s'en étaient bien trouvées. Il lui en rapportait des exemples ; et il possédait tellement l'art de conter, que le cœur de *Formosante* fut enfin plus calme et plus paisible ; elle aurait voulu n'être point si tôt partie ; elle trouvait que ses licornes allaient trop vite : mais elle n'osait revenir sur ses pas ; combattue entre l'envie de pardonner et celle de montrer sa colère, entre son amour et sa vanité, elle laissait aller ses licornes ; elle courait le monde selon la prédiction de l'oracle de son père.

Amazan à son réveil apprend l'arrivée et le départ de *Formosante* et du phénix ; il apprend le désespoir et le courroux de la princesse ; on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais : Il ne me reste plus, s'écria-t-il, qu'à la suivre et à me tuer à ses pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oisifs accoururent au bruit de cette aventure ; tous lui remontrèrent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux ; que rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient dans le sein des arts et d'une volupté tranquille et délicate ; que plusieurs étrangers et des rois même avaient préféré ce repos si agréablement occupé et si enchanteur à leur patrie et à leur trône ; que d'ailleurs sa voiture était brisée, et qu'un sellier lui en fesait une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déjà coupé une douzaine d'habits du dernier goût ; que les

dames les plus ſpirituelles et les plus aimables de la ville, chez qui on jouait très-bien la comédie, avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille d'*affaire* pendant ce temps-là prenait ſon chocolat à ſa toilette, riait, chantait, et feſait des agaceries au bel *Amazan*, qui s'aperçut enfin qu'elle n'avait pas le ſens d'un oiſon.

Comme la ſincérité, la cordialité, la franchiſe, ainſi que la magnanimité et le courage, compoſaient le caractère de ce grand prince, il avait conté ſes malheurs et ſes voyages à ſes amis; ils ſavaient qu'il était couſin iſſu de germain de la princeſſe; ils étaient informés du baiſer funeſte donné par elle au roi d'Egypte; on ſe pardonne, lui dirent-ils, ces petites fraſques entre parens, ſans quoi il faudrait paſſer ſa vie dans d'éternelles querelles; rien n'ébranla ſon deſſein de courir après *Formoſante*; mais ſa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de paſſer trois jours parmi les oiſifs dans les fêtes et dans les plaiſirs: enfin il prit congé d'eux en les embraſſant, en leur feſant accepter les diamans de ſon pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toujours légers et frivoles, puiſqu'ils n'en étaient que plus aimables et plus heureux. Les Germains, diſait-il, ſont les vieillards de l'Europe, les peuples d'Albion ſont les hommes faits, les habitans de la Gaule ſont les enfans, et j'aime à jouer avec eux.

§. XI.

Ses guides n'eurent pas de peine à suivre la route de la princesse; on ne parlait que d'elle et de son gros oiseau. Tous les habitans étaient encore dans l'enthousiasme de l'admiration. Les peuples de la Dalmatie et de la Marche d'Ancone éprouvèrent depuis une surprise moins délicieuse, quand ils virent une maison voler dans les airs; les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentissaient encore d'acclamations.

Quand *Amazan* fut aux pieds des Pyrenées, les magistrats et les druides du pays lui firent danser malgré lui un tambourin; mais si tôt qu'il eut franchi les Pyrénées, il ne vit plus de gaieté ni de joie. S'il entendit quelques chansons de loin à loin, elles étaient toutes sur un ton triste: les habitans marchaient gravement avec des grains enfilés et un poignard à leur ceinture. La nation vêtue de noir semblait être en deuil. Si les domestiques d'*Amazan* interrogeaient les passans, ceux-ci répondaient par signes; si on entrait dans une hôtellerie, le maître de la maison enseignait aux gens en trois paroles qu'il n'y avait rien dans la maison, et qu'on pouvait envoyer chercher à quelques milles les choses dont on avait un besoin pressant.

Quand on demandait à ces silenciaires s'ils avaient vu passer la belle princesse de Babylone, ils répondaient avec moins de brièveté: Nous l'avons vue, elle n'est pas si belle, il n'y a de beau que les teints basanés; elle étale une

gorge d'albâtre qui eſt la choſe du monde la plus dégoûtante, et qu'on ne connaît preſque point dans nos climats.

Amazan avançait vers la province arroſée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille années depuis que ce pays avait été découvert par les Tyriens, vers le même temps qu'ils firent la découverte de la grande île Atlantique ſubmergée quelques ſiècles après. Les Tyriens cultivèrent la Bétique que les naturels du pays laiſſaient en friche, prétendant qu'ils ne devaient ſe mêler de rien, et que c'était aux Gaulois leurs voiſins à venir cultiver leurs terres. Les Tyriens avaient amené avec eux des Paleſtins qui dès ce temps-là couraient dans tous les climats, pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Paleſtins, en prêtant ſur gages à cinquante pour cent, avaient attiré à eux preſque toutes les richeſſes du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Paleſtins étaient ſorciers; et tous ceux qui étaient accuſés de magie étaient brûlés ſans miſéricorde par une compagnie de druides qu'on appelait *les recbercbeurs* ou *les antbropokaies*. Ces prêtres les revêtaient d'abord d'un habit de maſque, s'emparaient de leurs biens, et récitaient dévotement les propres prières des Paleſtins, tandis qu'on les cuiſait à petit feu *por l'amor de Dios*.

La princeſſe de Babylone avait mis pied à terre dans la ville qu'on appela depuis Sevilla. Son deſſein était de s'embarquer ſur le Bétis pour retourner par Tyr à Babylone, revoir le roi

Bélus son père, et oublier si elle pouvait son infidelle amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux palestins qui fesaient toutes les affaires de la cour. Ils devaient lui fournir trois vaisseaux. Le phénix fit avec eux tous les arrangemens nécessaires, et convint du prix après avoir un peu disputé.

L'hôtesse était fort dévote, et son mari non moins dévot était familier, c'est-à-dire espion des druides rechercheurs anthropokaies; il ne manqua pas de les avertir qu'il avait dans sa maison une sorcière et deux palestins qui fesaient un pacte avec le diable déguisé en gros oiseau doré. Les rechercheurs apprenant que la dame avait une prodigieuse quantité de diamans, la jugèrent incontinent sorcière; ils attendirent la nuit pour enfermer les deux cents cavaliers et les licornes qui dormaient dans de vastes écuries: car les rechercheurs sont poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils se saisirent de la princesse et d'*Irla*; mais ils ne purent prendre le phénix qui s'envola à tire d'ailes: il se doutait bien qu'il trouverait *Amazan* sur le chemin des Gaules à Sevilla.

Il le rencontra sur la frontière de la Bétique, et lui apprit le désastre de la princesse. *Amazan* ne put parler; il était trop saisi, trop en fureur. Il s'arme d'une cuirasse d'acier damasquiné d'or, d'une lance de douze pieds, de deux javelots et d'une épée tranchante appelée *la fulminante*, qui pouvait fendre d'un seul coup des arbres, des rochers et des druides; il couvre sa belle tête

d'un casque d'or ombragé de plumes de héron et d'autruche. C'était l'ancienne armure de *Magog*, dont sa sœur *Aldée* lui avait fait présent dans son voyage en Scythie ; le peu de suivans qui l'accompagnaient montent comme lui chacun sur sa licorne.

Amazan, en embrassant son cher phénix, ne lui dit que ces tristes paroles : Je suis coupable ; si je n'avais pas couché avec une fille d'*affaire* dans la ville des oisifs, la belle princesse de Babylone ne serait pas dans cet état épouvantable ; courons aux anthropokaies. Il entre bientôt dans Sevilla ; quinze cents alguazils gardaient les portes de l'enclos où les deux cents gangarides et leurs licornes étaient renfermés sans avoir à manger ; tout était préparé pour le sacrifice qu'on allait faire de la princesse de Babylone, de sa femme de chambre *Irla*, et des deux riches palestins.

Le grand anthropokaie, entouré de ses petits anthropokaies, était déjà sur son tribunal sacré ; une foule de Sévillois portant des grains enfilés à leurs ceintures joignait les deux mains sans dire un mot ; et l'on amenait la belle princesse *Irla*, et les deux palestins les mains liées derrière le dos, et vêtus d'un habit de masque.

Le phénix entre par une lucarne dans la prison où les Gangarides commençaient déjà à enfoncer les portes. L'invincible *Amazan* les brisait en dehors. Ils sortent tout armés, tous sur leurs licornes ; *Amazan* se met à leur tête. Il n'eut pas de peine à renverser les alguazils, les familiers,

les prêtres anthropokaies; chaque licorne en perçait des douzaines à la fois. La fulminante d'*Amazan* coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait; le peuple fuyait en manteau noir et en fraiſe ſale, toujours tenant à la main ſes grains bénis *por l'amor de Dios.*

Amazan ſaiſit de ſa main le grand rechercheur ſur ſon tribunal, et le jette ſur le bûcher qui était préparé à quarante pas; il y jeta auſſi les autres petits rechercheurs l'un après l'autre. Il ſe proſterne enſuite aux pieds de *Formoſante.* Ah! que vous êtes aimable, dit-elle, et que je vous adorerais, ſi vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille d'*affaire!*

Tandis qu'*Amazan* feſait ſa paix avec la princeſſe, tandis que ſes Gangarides entaſſaient dans le bûcher les corps de tous les anthropokaies, et que les flammes s'élevaient juſqu'aux nues, *Amazan* vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux monarque la couronne en tête s'avançait ſur un char traîné par huit mules attelées avec des cordes; cent autres chars ſuivaient. Ils étaient accompagnés de graves perſonnages en manteau noir et en fraiſe, montés ſur de très-beaux chevaux; une multitude de gens à pied ſuivait en cheveux gras et en ſilence.

D'abord *Amazan* fit ranger autour de lui ſes Gangarides, et s'avança la lance en arrêt. Dès que le roi l'aperçut, il ôta ſa couronne, deſcendit de ſon char, embraſſa l'étrier d'*Amazan*, et lui dit: « Homme envoyé de DIEU, vous êtes le » vengeur du genre-humain, le libérateur de ma

„ patrie, mon protecteur. Ces monstres sacrés „ dont vous avez purgé la terre étaient mes maî- „ tres au nom du *vieux des sept montagnes*; j'étais „ forcé de souffrir leur puissance criminelle. „ Mon peuple m'aurait abandonné si j'avais vou- „ lu seulement modérer leurs abominables atro- „ cités. D'aujourd'hui je respire, je règne, et „ je vous le dois. "

Ensuite il baisa respectueusement la main de *Formosante*, et la supplia de vouloir bien monter avec *Amazan*, *Irla* et le phénix dans son carrosse à huit mules. Les deux palestins, banquiers de la cour, encore prosternés à terre de frayeur et de reconnaissance, se relevèrent; et la troupe des licornes suivit le roi de la Bétique dans son palais.

Comme la dignité du roi d'un peuple grave exigeait que ses mules allassent au petit pas, *Amazan* et *Formosante* eurent le temps de lui conter leurs aventures. Il entretint aussi le phénix, il l'admira et le baisa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident qui mangeaient les animaux, et qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorans, brutaux et barbares; que les seuls Gangarides avaient conservé la nature et la dignité primitive de l'homme: mais il convenait sur-tout que les plus barbares des mortels étaient ces rechercheurs anthropokaies dont *Amazan* venait de purger le monde. Il ne cessait de le bénir et de le remercier. La belle *Formosante* oubliait déjà l'aventure de la fille d'*affaire*, et n'avait l'ame remplie que de la valeur du héros qui lui avait sauvé la vie. *Amazan* instruit

nstruit de l'innocence du baiser donné au roi l'Egypte, et de la résurrection du phénix, goûtait une joie pure, et était enivré du plus violent amour.

On dîna au palais, et on y fit assez mauvaise chère. Les cuisiniers de la Bétique étaient les plus mauvais de l'Europe. *Amazan* conseilla d'en faire venir des Gaules. Les musiciens du roi exécutèrent pendant le repas cet air célèbre qu'on appela dans la suite des siècles *les folies d'Espagne*. Après le repas on parla d'affaires.

Le roi demanda au bel *Amazan*, à la belle *Formosante* et au beau phénix, ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi, dit *Amazan*, mon intention est de retourner à Babylone dont je suis l'héritier présomptif, et de demander à mon oncle *Bélus* ma cousine issue de germaine l'incomparable *Formosante*, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon dessein, dit la princesse, est assurément de ne jamais me séparer de mon cousin issu de germain : mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du roi mon père, d'autant plus qu'il ne m'a donné permission que d'aller en pélerinage à Bassora, et que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le phénix, je suivrai par-tout ces deux tendres et généreux amans.

Vous avez raison, dit le roi de la Bétique; mais le retour à Babylone n'est pas si aisé que vous le pensez. Je sais tous les jours des nouvelles de ce pays-là par les vaisseaux tyriens, et par mes banquiers palestins, qui sont en correspondance

avec tous les peuples de la terre. Tout est en armes vers l'Euphrate et le Nil. Le roi de Scythie redemande l'héritage de sa femme à la tête de trois cents mille guerriers tous à cheval. Le roi d'Egypte et le roi des Indes désolent aussi les bords du Tigre et de l'Euphrate, chacun à la tête de trois cents mille hommes, pour se venger de ce qu'on s'est moqué d'eux. Pendant que le roi d'Egypte est hors de son pays, son ennemi le roi d'Ethiopie ravage l'Egypte avec trois cents mille hommes; et le roi de Babylone n'a encore que six cents mille hommes sur pied pour se défendre.

Je vous avoue, continua le roi, que lorsque j'entends parler de ces prodigieuses armées que l'Orient vomit de son sein, et de leur étonnante magnificence; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille soldats, qu'il est si difficile de vêtir et de nourrir, je suis tenté de croire que l'Orient a été fait bien long-temps avant l'Occident. Il semble que nous soyons sortis avant-hier du chaos, et hier de la barbarie.

Sire, dit *Amazan*, les derniers venus l'emportent quelquefois sur ceux qui sont entrés les premiers dans la carrière. On pense dans mon pays que l'homme est originaire de l'Inde, mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le roi de la Bétique au phénix, qu'en pensez-vous? Sire, répondit le phénix, je suis encore trop jeune pour être instruit de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt-sept mille ans; mais mon père, qui avait vécu cinq fois cet âge, me disait qu'il avait appris de son père que

les contrées de l'Orient avaient toujours été plus peuplées et plus riches que les autres. Il tenait de ses ancêtres que les générations de tous les animaux avaient commencé sur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmottes des Alpes, et les loups de la Gaule viennent de mon pays; de même que je ne crois pas que les sapins et les chênes de vos contrées descendent des palmiers et des cocotiers des Indes.

Mais d'où venons-nous donc, dit le roi? Je n'en sais rien, dit le phénix. Je voudrais seulement savoir où la belle princesse de Babylone et mon cher ami *Amazan* pourront aller. Je doute fort, répartit le roi, qu'avec ses deux cents licornes il soit en état de percer à travers tant d'armées de trois cents mille hommes chàcune. Pourquoi non, dit *Amazan?*

Le roi de la Bétique sentit le sublime du *pourquoi non?* mais il crut que le sublime seul ne suffisait pas contre des armées innombrables. Je vous conseille, dit-il, d'aller trouver le roi d'Ethiopie; je suis en relation avec ce prince noir par le moyen de mes palestins; je vous donnerai des lettres pour lui: puisqu'il est l'ennemi du roi d'Egypte, il sera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille hommes très-sobres et très-braves; il ne tiendra qu'à vous d'en engager autant chez les peuples qui demeurent ou plutôt qui sautent au pied des Pyrénées, et qu'on appelle

Vasques ou *Vascons*. Envoyez un de vos guerriers sur une licorne avec quelques diamans, il n'y a point de Vascon qui ne quitte le castel, c'est-à-dire la chaumière de son père, pour vous servir. Ils sont infatigables, courageux et plaisans; vous en serez très-satisfait. En attendant qu'ils soient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, et nous vous préparerons des vaisseaux. Je ne puis trop reconnaître le service que vous m'avez rendu.

Amazan jouissait du bonheur d'avoir retrouvé *Formosante*, et de goûter en paix dans sa conversation tous les charmes de l'amour réconcilié, qui valent presque ceux de l'amour naissant.

Bientôt une troupe fière et joyeuse de vascons arriva en dansant au tambourin; l'autre troupe fière et sérieuse de bétiquois était prête. Le vieux roi tanné embrassa tendrement les deux amans; il fit charger leurs vaisseaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de golilles, d'oignons, de moutons, de poules, de farine et de beaucoup d'ail, en leur souhaitant une heureuse traversée, un amour constant et des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de siècles après, la phénicienne *Didon*, sœur d'un *Pygmalion*, épouse d'un *Sychée*, ayant quitté cette ville de Tyr, vint fonder la superbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en lanières, selon le témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité, lesquels n'ont jamais conté de fables, et selon les professeurs qui ont

écrit pour les petits garçons ; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu personne à Tyr qui se soit appelé *Pygmalion*, ou *Didon*, ou *Sychée*, qui sont des noms entièrement grecs, et quoiqu'enfin il n'y eût point de roi à Tyr en ces temps-là.

La superbe Carthage n'était point encore un port de mer ; il n'y avait là que quelques numides qui fesaient sécher des poissons au soleil. On côtoya la Bizacène et les Syrthes, les bords fertiles où furent depuis Cyrène et la grande Chersonèse.

Enfin on arriva vers la première embouchure du fleuve sacré du Nil. C'est à l'extrémité de cette terre fertile que le port de Canope recevait déjà les vaisseaux de toutes les nations commerçantes, sans qu'on sût si le dieu *Canope* avait fondé le port, ou si les habitans avaient fabriqué le dieu, ni si l'étoile *Canope* avait donné son nom à la ville, ou si la ville avait donné le sien à l'étoile. Tout ce qu'on en savait, c'est que la ville et l'étoile étaient fort anciennes, et c'est tout ce qu'on peut savoir de l'origine des choses, de quelque nature qu'elles puissent être.

Ce fut là que le roi d'Ethiopie, ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible *Amazan*, et l'adorable *Formosante*. Il prit l'un pour le dieu des combats, et l'autre pour la déesse de la beauté. *Amazan* lui présenta la lettre de recommandation du roi d'Espagne. Le roi d'Ethiopie donna d'abord des fêtes admirables, suivant la coutume indispensable des temps héroïques. Ensuite on parla d'aller exterminer les trois cents

mille hommes du roi d'Egypte, les trois cents mille de l'empereur des Indes, et les trois cents mille du grand-kan des Scythes qui assiégeaient l'immense, l'orgueilleuse, la voluptueuse ville de Babylone.

Les deux mille espagnols qu'*Amazan* avait amenés avec lui, dirent qu'ils n'avaient que faire du roi d'Ethiopie pour secourir Babylone; que c'était assez que leur roi leur eût ordonné d'aller la délivrer, qu'il suffisait d'eux pour cette expédition.

Les Vascons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres; qu'ils battraient tout seuls les Egyptiens, les Indiens et les Scythes, et qu'ils ne voulaient marcher avec les Espagnols qu'à condition que ceux-ci seraient à l'arrière-garde.

Les deux cents gangarides se mirent à rire des prétentions de leurs alliés, et ils soutinrent qu'avec cent licornes seulement ils feraient fuir tous les rois de la terre. La belle *Formosante* les appaisa par sa prudence et par ses discours enchanteurs. *Amazan* présenta au monarque noir ses gangarides, ses licornes, les espagnols, les vascons et son bel oiseau.

Tout fut prêt bientôt pour marcher par Memphis, par Héliopolis, par Arsinoé, par Pétra, par Artémite, par Sora, par Apamée pour aller attaquer les trois rois, et pour faire cette guerre mémorable devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont faites depuis n'ont été que des combats de coqs et de cailles.

Chacun sait comment le roi d'Ethiopie devint

amoureux de la belle *Formosante*, et comment il la surprit au lit, lorsqu'un doux sommeil fermait ses longues paupières. On se souvient qu'*Amazan*, témoin de ce spectacle, crut voir le jour et la nuit couchans ensemble. On n'ignore pas qu'*Amazan*, indigné de l'affront, tira soudain sa fulminante, qu'il coupa la tête perverse du nègre insolent, et qu'il chassa tous les éthiopiens d'Egypte. Ces prodiges ne sont-ils pas écrits dans le livre des chroniques d'Egypte? La renommée a publié de ses cent bouches les victoires qu'il remporta sur les trois rois avec ses espagnols, ses vascons et ses licornes. Il rendit la belle *Formosante* à son père; il délivra toute la suite de sa maîtresse que le roi d'Egypte avait réduite en esclavage. Le grand kan des Scythes se déclara son vassal, et son mariage avec la princesse *Aldée* fut confirmé. L'invincible et généreux *Amazan*, reconnu pour héritier du royaume de Babylone, entra dans la ville en triomphe avec le phénix, en présence de cent rois tributaires. La fête de son mariage surpassa en tout celle que le roi *Bélus* avait donnée. On servit à table le bœuf *Apis* rôti. Le roi d'Egypte et celui des Indes donnèrent à boire aux deux époux, et ces noces furent célébrées par cinq cents grands poëtes de Babylone.

O Muses! qu'on invoque toujours au commencement de son ouvrage, je ne vous implore qu'à la fin. C'est en vain qu'on me reproche de dire grâces sans avoir dit *benedicite*. Muses! vous n'en serez pas moins mes protectrices.

Empêchez que des continuateurs téméraires ne gâtent par leurs fables les vérités que j'ai enseignées aux mortels dans ce fidelle récit, ainsi qu'ils ont osé falsifier *Candide*, l'*Ingénu* et les chastes aventures de la chaste *Jeanne* qu'un ex-capucin a défigurées par des vers dignes des capucins dans des éditions bataves. Qu'ils ne fassent pas ce tort à mon typographe chargé d'une nombreuse famille, et qui possède à peine de quoi avoir des caractères, du papier et de l'encre.

O Muses! imposez silence au détestable *Cogé*, professeur de bavarderie au collége Mazarin, qui n'a pas été content des discours moraux de *Bélisaire* et de l'empereur *Justinien*, et qui a écrit de vilains libelles diffamatoires contre ces deux grands-hommes.

Mettez un bâillon au pédant *Larcher*, qui sans savoir un mot de l'ancien babylonien, sans avoir voyagé comme moi sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, a eu l'impudence de soutenir que la belle *Formosante* fille du plus grand roi du monde, et la princesse *Aldée*, et toutes les femmes de cette respectable cour allaient coucher avec tous les palefreniers de l'Asie pour de l'argent dans le grand temple de Babylone par principe de religion. Ce libertin de collége, votre ennemi et celui de la pudeur, accuse les belles égyptiennes de Mendès de n'avoir aimé que des boucs, se proposant en secret par cet exemple de faire un tour en Egypte, pour avoir enfin de bonnes aventures.

Comme

Comme il ne connaît pas plus le moderne que l'antique, il insinue, dans l'espérance de s'introduire auprès de quelque vieille, que notre incomparable *Ninon* à l'âge de quatre-vingts ans coucha avec l'abbé *Gédouin* de l'académie française, et de celle des inscriptions et belles-lettres. Il n'a jamais entendu parler de l'abbé de *Châteauneuf* qu'il prend pour l'abbé *Gédouin*. Il ne connaît pas plus *Ninon* que les filles de Babylone.

Muses, filles du ciel, votre ennemi *Larcher* fait plus ; il se répand en éloges sur la pédérastie ; il ose dire que tous les bambins de mon pays sont sujets à cette infamie. Il croit se sauver en augmentant le nombre des coupables.

Nobles et chastes muses, qui détestez également le pédantisme et la pédérastie, protégez-moi contre maître *Larcher* !

Et vous, maître *Aliboron*, dit *Fréron*, ci-devant soi-disant jésuite ; vous dont le Parnasse est tantôt à bissêtre, et tantôt au cabaret du coin ; vous à qui l'on a rendu tant de justice sur tous les théâtres de l'Europe, dans l'honnête comédie de l'Ecossaise ; vous digne fils du prêtre *Desfontaines*, qui naquîtes de ses amours avec un de ces beaux enfans qui portent un fer et un bandeau comme le fils de *Vénus*, et qui s'élancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'aillent jamais qu'au haut des cheminées ; mon cher *Aliboron*, pour qui j'ai toujours eu tant de tendresse, et qui m'avez fait rire un mois de suite du temps de cette Ecossaise, je vous

recommande ma princeſſe de Babylone, dites-en bien du mal afin qu'on la liſe.

Je ne vous oublierai point ici, gazetier eccléſiaſtique, illuſtre orateur des convulſionnaires, père de l'Egliſe fondée par l'abbé *Bécherand* et par *Abraham Chaumeix*; ne manquez pas de dire dans vos feuilles, auſſi pieuſes qu'éloquentes et ſenſées, que la princeſſe de Babylone eſt hérétique, déiſte et athée. Tâchez ſur-tout d'engager le ſieur *Riballier* à faire condamner la princeſſe de Babylone par la ſorbonne; vous ferez grand plaiſir à mon libraire, à qui j'ai donné cette petite hiſtoire pour ſes étrennes.

Fin de la princeſſe de Babylone, et du Tome ſecond des Romans.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome second.

